

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

La Bibliothèque Française.

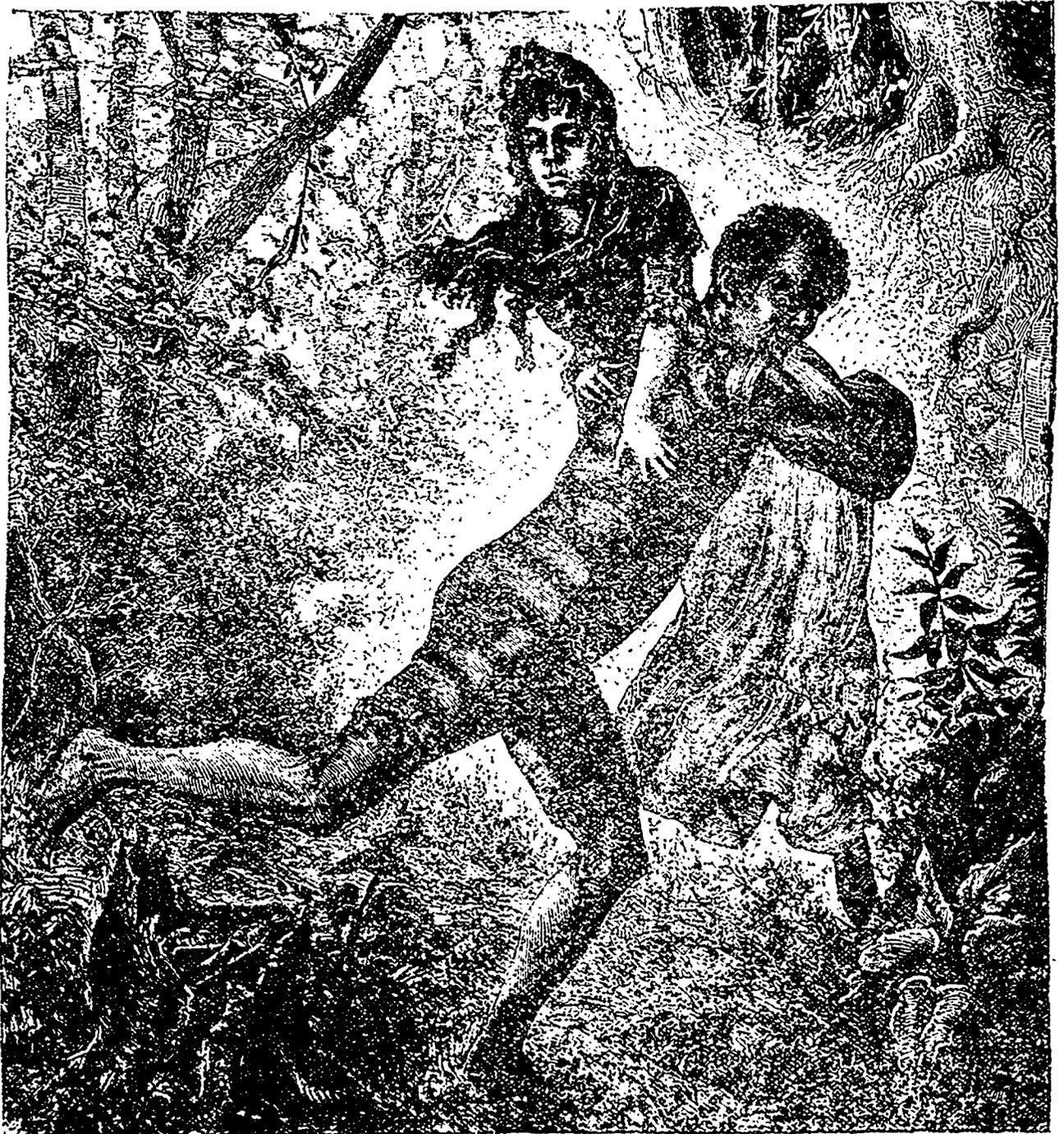
VOL. II

Publié par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada.
1ER JANVIER 1883.

No. 1

LE CHATEAU MAUDIT

Par LÉOPOLD STAPLEAU



LE CHÂTEAU MAUDIT.

PROLOGUE

LE CHATEAU MYSTÉRIeux.

A une portée de fusil de La Frillière, presque au faîte d'une colline verdoyante comme toutes celles de la Touraine, si bien nommée le jardin de la France, s'élève, près de la route d'Amboise, un château dont toutes les issues ont été murées il y a quelques années.

Loin cependant de ressembler aux manoirs légendaires dont l'aspect seul est rempli de mystères et de sombres allures, ce château a conservé dans l'abandon une sorte de coquetterie native d'un pittoresque qui attire les regards du voyageur.

Ce qui frappe encore aujourd'hui les passants, c'est l'élévation de cette demeure close, penchée sur la montagne ; mais, avant l'époque dont je parle, quand, au lieu de suivre la route départementale, on l'abandonnait pour l'avenue inclinée, en spirale, serpentant sur les flancs de la colline, et qu'on arrivait à la grille de la mystérieuse demeure en plongeant le regard au travers de ses barreaux rouillés, on ne tardait pas à s'apercevoir que nul être humain n'avait dû la franchir depuis longtemps.

En 187., au moment où tout le monde voyage, soit aux eaux, soit à la mer, j'avais pris ma volée pour faire comme les autres. Le hasard me conduisit au bas de l'avenue dont il est question. Je la gravis bravement, car la température de l'atmosphère rendait cette ascension assez pénible, et peu d'instants après j'arrivai à la grille.

Un secret pressentiment me dit que j'étais sur le seuil d'un mystère. La journée était chaude. C'était au mois d'août. Parfaitement abrité par les hêtres de l'avenue, je savourais la fraîcheur de leur ombre tout en poursuivant mes investigations.

Ma surprise allait croissant. Mille pensées me venaient à l'esprit. Cédant à la logique, ma première pensée fut de regagner La Frillière afin de questionner au plus vite un des habitants ; mais la situation du château que je venais de découvrir, tout en cherchant le parti qu'il me restait à prendre, me fit présumer que l'extrémité de son parc, opposée à l'endroit où je me trouvais, devait border la route.

Au bout de vingt minutes environ d'une marche assez pénible, j'arrivai au bas de la côte. Je ne m'étais pas trompé. J'étais à deux pas de la route de Vouvray. Je voyais à travers le feuillage les petites maisons blanches qui la bordent du côté de la route d'Amboise se dessiner à l'horizon. Là, je m'arrêtai pour deux motifs : le premier, le plus impérieux, reprendre haleine : le second, le plus attrayant, examiner une porte vermoulue que je venais de découvrir. Je m'approchai.

La serrure, d'un roux doré, possédait un pêne respectable, fortement enclavé dans la pierre. Instinctivement, je m'appuyais contre cette pierre. Sous ma pression, une des vis de la serrure sortit du trou dans lequel elle était captive et vint rouler à mes pieds. Sans réfléchir, saisissant mon couteau, j'aidai les autres vis à faire comme la première. La serrure même tomba avec la quatrième. J'hésitai un instant, puis, la curiosité l'emportant sur mes scrupules, fort de ma conscience de simple observateur, je pesai de tout le poids sur la petite porte. Elle céda lentement. La rouille de ses gonds et les herbes du

dedans du parc l'empêchaient de tourner aisément. Je redoublai d'efforts, complètement résolu à poursuivre jusqu'au bout ma violation.

Une grande déception m'attendait à mon entrée : j'avais voulu pouvoir embrasser le château tout entier d'un seul coup d'œil, et j'étais dans un petit chemin bordé de hauts arbres, serrés et touffus, qui bornaient un horizon à quelques mètres. Je traversai ensuite un fourré assez vaste aussi vite que l'enlacement des branches me le permit. Au parc succédait un jardin anglais qui avait dû être fort beau jadis, mais qui, par cela même, accusait, plus encore que la partie que je venais de franchir, un manque complet de soins. Plus de chemin, plus de pelouse en cet endroit. On ne pouvait les distinguer entre eux que par l'exhaussement de cette dernière. Une végétation désordonnée, et dont les orties formaient la plus grande part, les recouvrait entièrement. Au fond, ceint de sa robe verte, le château la dominait de ses tourelles au travers.

J'examinai les alentours ; je n'y découvris nulle trace de pas, nul indice qu'un être humain eût pénétré dans ces lieux depuis de longues années. Un bouquet de saules pleureurs attira mes regards ; ses arbres, inclinés du sommet au pied, lui donnaient l'aspect d'une immense larme de verdure, c'était une sorte de sanctuaire discret, ruisselant à la fois de tristesse et de poésie. Je me dirigeai vers lui ; l'endroit était plus humide que ceux que j'avais déjà explorés. Une couleuvre glissa sous la mousse à mon approche, promenant dans les touffes chevelues les ondulations de son corps. Sinistre présage !

J'écartai les branches courbées et flexibles qui se mêlaient aux branches parasites, et je découvris une grande pierre carrée ; j'avancai et je lus, profondément gravés sur cette pierre, ces deux mots :

CLOTILDE — SANCHEZ

Ils surmontaient une tête de mort.

Pas une date, pas un mot d'adieu ou de regret sur cette tombe, — pas même les trois lettres sacramentelles : R. I. P. dont sont ordinairement ornées les plus humbles croix.

Qui donc avait été enterré là ? Qui dormait sous cette voûte épaisse, où jamais le soleil ne devait pénétrer ? Quels étaient ces deux êtres qui, tous deux endormis sous ce marbre funèbre, n'avaient trouvé pour sépulture qu'un coin de cette demeure close où tout, même la nature, semblait redoubler d'efforts pour ensevelir jusqu'à leur mémoire sous sa riante parure, comme les cyprès sur la tombe des Willis ?

Clotilde, Sanchez, ce n'étaient point là des noms ordinaires. Tous les hommes ne se nomment point Sanchez, ni les femmes Clotilde, dans les temps où nous vivons.

Il y avait dans l'union de ces deux noms, accolés au-dessus de ce marbre muet, comme une délation aristocratique qui me faisait m'intéresser davantage à ceux qui les avaient portés.

J'avais découvert la retraite du sphinx et je touchais l'énigme du doigt sans en trouver le mot. Les yeux fixés sur les quinze lettres formaient ces deux noms : — Clotilde. Sanchez, — j'invoquai chacune d'elles comme si elle avait pu me répondre.

Enfin je fis un effort, et, dans l'espoir que l'intérieur de l'habitation m'en apprendrait davantage, je repris le chemin du château avec le vif désir d'y pénétrer.

Devinant les marches du perron, sous l'épais tapis de mousse, de feuilles, de branches de toutes sortes, mortes ou vivantes, qui les recouvraient, je parvins à les franchir.

J'arrivai à la porte principale.

Je collai mon oreille à la serrure.

Tout était sombre au dedans.

Je quittai alors cette porte comme j'avais quitté la grille de l'avenue, je fis le tour et, gravissant cinq marches qui menaient à une espèce de plateau vers la droite de l'exploitation, j'eus les fenêtres de son rez-de-chaussée à une hauteur qui n'est facilement permis d'explorer du regard l'intérieur des appartements, si ces fenêtres n'avaient point été garnies de solides persiennes, que le lierre avait également envahies.

Écartant alors les feuilles du gigantesque grimpant, j'examinai ces cloisons dont la présence surexcitait encore l'ardeur de ma curiosité, et je ne tardai pas à découvrir une persienne mal close, retenue seulement par les branches contournées de l'arbre.

Je la dégageai de ses liens, puis je tirai à moi.

Le jour pénétra dans l'intérieur. Je vis au travers des carreaux barbouillés de poussière, une chambre tendue d'étoffe sombre, dont la couleur primitive devait avoir été grenat, mais qui, roussie par l'humidité et le temps, avait pris une teinte fauve, irrégulière et sans détermination précise dans le vocabulaire des tons.

C'était là tout ce que je pus distinguer, mais j'étais en trop beau chemin pour m'arrêter. Je trempai mon mouchoir dans un petit fossé creusé par les pluies et au fond duquel les ardeurs du soleil d'août avaient laissé un peu d'eau, et je frottai la vitre, avec une certaine impatience. Je poussai un cri : cette vitre, mal fixée, et que le mastic, rendu insuffisant par le temps, ne maintenait plus dans ses rainures, avait cédé sous ma pression et venait de se briser en tombant à l'intérieur. Passer la main par l'ouverture du carreau, tourner l'espagnolette, qui céda plus facilement que je ne l'espérais, ouvrir la fenêtre au large et sauter en dedans, ne fut pour moi que l'affaire d'un instant.

J'étais dans une chambre à coucher ; tout s'y trouvait dans un ordre parfait ; aux murs, des armes et des tableaux ; sur le parquet, un tapis moelleux ; dans l'ensemble, une grande rigidité assombrissant un luxe du meilleur goût.

Tels étaient les principaux détails que je remarquai d'abord. Évidemment, cette chambre était celle d'un homme : des livres garnissaient une étagère.

Une brise légère caressa mon visage.

C'était un courant d'air d'été frais et suave, un vrai baiser parfumé de l'aquilon.

Cherchant d'où venait cette brise, je remarquai alors en face de moi et du lit à colonnes une croisée restée close, dont également un des carreaux était brisé en partie à la hauteur de l'espagnolette.

Le trou fait dans la vitre avait dû y être pratiqué au moyen d'un coup sec frappé à l'aide d'un corps dur, et ce coup ne pouvait avoir été donné de l'extérieur, car des morceaux de verre jonchaient encore le tapis.

A l'une des aspérités aiguës de la brisure irrégulière pendait un petit morceau de peau que j'examinai avec attention après l'en avoir détaché. Noircie par le temps, cette peau était un morceau du doigt d'un gant judis blanc, sur lequel étaient brodés de petits signes cabalistiques, noirs et rouges.

Ce doigt était mignon et n'avait pu appartenir qu'à une main de femme.

Décidément, tout était étrange dans cette demeure déserte.

En poursuivant mes recherches, j'aperçus un bougeoir sur une commode de Boule. C'était en ce moment pour moi une véritable trouvaille.

Complètement déterminé à visiter le château du haut en bas, et ne désirant aucunement recommencer contre les persiennes la lutte que le lierre m'avait forcé à engager avec celle par laquelle j'avais pénétré, je tirai de ma poche le briquet qu'en ma qualité de fumeur je porte toujours sur moi, et à la cinquième allumette, je parvins enfin à faire briller la flamme au bout de la bougie dont l'humidité n'avait guère plus respecté la mèche que le reste.

J'éclairai alors le fond du lit, plongé dans le fond de l'alcôve ; je découvris un point de la tapisserie où la tenture avait été arrachée.

Ce point se trouvait entre les deux colonnes du côté de la tête, à une légère hauteur de celle-ci.

J'approchai la lumière, et je demeurai stupéfait en reconnaissant que la déchirure avait été faite par une balle venue de bas en haut, et qui, par conséquent, avait dû partir d'une arme tenue par une personne couchée.

Le plomb avait pénétré assez profondément dans la pierre ; mais, en grattant avec mon couteau et en élargissant la cavité, je ne tardai pas à le mettre à découvert. La balle était oxydée, du sang caillé la maculait. Elle avait donc dû traverser un corps humain, avant d'arriver là. Et, vu la position du projectile par rapport au lit, la partie de ce corps ne pouvait être que la tête.

En effet, étant parvenu à extraire cette balle de la muraille, j'y distinguai, incrustés dans les aspérités, formées par son aplatissement, quelques cheveux noirs et courts ; puis, en promenant la lumière autour de l'endroit entamé, je remarquai de nombreuses tâches dont les rideaux étaient également couverts.

La réunion de tous ces sinistres détails ne laissa aucun doute dans mon esprit. Un homme, évidemment, s'était brûlé la cervelle sur ce lit.

J'en avais vu assez en cet endroit. J'ouvris une porte qui, par un vestibule élégant, me fit pénétrer dans une salle spacieuse, luxueusement meublée, et qui me parut être le salon du château.

Le meuble principal de cette pièce était un Erard à quene en palissandre sculpté. Je l'ouvris ; mais, pour rien au monde, je n'eusse posé les mains sur son clavier.

Ce piano n'avait rien d'étrange pourtant, mais il me semblait qu'au moindre toucher il rendrait une plainte douloureuse, cri lamentable d'un sinistre passé. Je respectai le silence qui l'environnait. Un casier rempli de partitions occupait la droite du piano.

Des lettres d'or indiquaient le titre de chacune d'elles. Sur le verso des couvertures, trois lettres formaient un chiffre élégant. C'étaient un C, un D et un A artistement enlacés. Le C signifiait Clotilde sans doute. Le casier contenait les principaux chefs-d'œuvre des maîtres : Gluck, Meyerbeer, Rossini et Weber.

De grands vases de Chine, surmontaient d'élégantes consoles en bois doré. Des rideaux de soie claire garnissaient les croisées. Des jardinières, dont les plantes étaient mortes, remplissaient leurs embrasures.

Ce salon, ouvert à la lumière, devait être d'une gaieté charmante.

Je regagnai le vestibule et m'engageai dans l'escalier. Au second étage du château, où je montai d'abord, ma

bougie me devint inutile. Cet étage était composé de chambres mansardées pour la plupart, et que les domestiques seuls avaient pu habiter. De là s'élançaient les tourelles. La première n'était qu'une espèce de petit grenier à fruits, sans meubles et sans ornements. La seconde, plus spacieuse, renfermait un petit appartement composé de deux pièces : une chambre à coucher fort petite, puis une sorte de cabinet de travail.

Cette partie, séparée du corps de logis, accusait dans les mœurs de son habitant un entier contraste avec celle des autres parties du château. Le lit était en fer, étroit et mince, d'une simplicité mesquine. Tout un attirail de chasse occupait à la cheminée la place de la glace, et de nombreuses pipes, pendues séparément ou rangées dans des râteliers accrochés au mur, révélaient les goûts virils et rustiques de celui qui avait logé là. Des gravures de chasse, depuis le lièvre timide jusqu'au redoutable tigre des jungles, complétaient l'ensemble.

Je ne séjournai pas longtemps dans la tourelle ; là n'était point ce que je cherchais. Ce que je brûlais de découvrir, c'était où se trouvait la chambre de la morte, le sanctuaire de Clotilde.

Je la trouvai au premier étage, cette chambre à coucher de la châtelaine. Une porte, que je n'avais point remarquée en montant m'y conduisit.

Quelle différence entre elle et celle par laquelle j'avais pénétré d'abord ! Autant la première était grave et sombre, autant la seconde était coquette et riante. Toute tendue de perse clair, d'un dessin charmant et avec lequel le meuble s'harmonisait jusque dans ses moindres détails, elle révélait la femme jeune, élégante et belle, comme la corolle d'une fleur révèle son parfum.

Des jardinières, des fauteuils, une chaise longue, puis près de celle-ci une tapisserie inachevée, des riens charmants partout, avec un goût exquis dans toutes les choses, constituaient le côté riant de cette pièce fraîche et chaste comme une jeune épousée.

Le lit et son entourage en représentaient le côté dramatique.

Pas de trace de suicide en cet endroit pourtant, mais toutes celles de la mort : un drap blanc recouvrait entièrement le lit.

Le traversin, sans oreillers, en occupait la partie supérieure. Au pied, un cierge jaune avait jeté sa dernière flamme, en s'éteignant dans l'orifice du grand chandelier de cuivre qui le contenait.

Les meubles, relégués dans l'autre partie de la chambre, laissaient autour du lit un large espace libre.

Je trouvai un marteau et des vis oubliés sur le tapis. Celles-ci étaient grosses et semblables à celles dont on se sert pour sceller les cercueils.

—C'est ici qu'on a dû ensevelir Clotilde, me disais-je.

Et je me hâtai de quitter cette chambre, en proie à une émotion facile à comprendre.

J'arrivai bientôt dans un oratoire d'une sévérité sans affection, mais pourtant complète ; un prie-Dieu de chêne sculpté en était le meuble principal.

Près de lui quelque chose de grisâtre, d'une forme bizarre, et que je ne pus d'abord définir, gisait à terre.

Je me penchai vers cette nouvelle énigme.

Chose étrange ! c'était le squelette d'un petit chien.

Avait-il été oublié là par ses maîtres, insoucieux du sort de ce pauvre animal ou trop bouleversés par les événements pour songer à lui ?

Ce n'était pas improbable.

Mais comment ce chien, dont la taille exigü du sque-

lette me démontrait qu'il n'avait dû lui manquer que des roulettes pour être le plus ravissant jouet possible, comment ce petit être, qu'on devait chérir pour sa gentillesse, était-il venu mourir dans cet oratoire, près du prie-Dieu de la châtelaine, et comme si son dernier soupir eût été la demande du pardon d'une faute à sa jeune maîtresse ?

Je me perdais dans ces suppositions aussi insolubles que toutes celles que j'avais faites jusque-là, lorsque mes yeux rencontrèrent un troisième objet plus digne d'attention encore que tout ce que j'avais trouvé déjà.

C'était un portrait d'homme placé au-dessus du prie-Dieu.

Le lieu sombre s'anima. Après les traces du drame ses personnages apparaissaient.

L'homme dont cette toile reproduisait les traits était jeune et d'une beauté réelle ; néanmoins son aspect avait quelque chose de saisissant qui impressionnait.

Vêtu de noir, la main droite enfoncée dans sa poitrine, il inclinait mélancoliquement les yeux vers un point invisible de l'horizon.

Son bras gauche pendait le long du corps avec une aisance parfaite.

L'élégance caractérisait tout son être.

Il avait le teint pâle, le nez droit et de grands yeux vifs, perçants, voilés par des cils d'une longueur extraordinaire, sous l'arc de ses épais sourcils.

La chevelure et la barbe, taillées avec soin, étaient noir d'ébène.

Quant aux lèvres, dont l'examen est si précieux dans l'analyse psychologique des physionomies, elles disparaissaient presque entièrement sous des moustaches longues et soyeuses, d'une teinte un peu moins foncée que celle des cheveux.

Le front était fier et élevé.

Malgré sa distinction et sa beauté, les passions devaient avoir été fort vives chez cet être froid et sévère, qui dominait le prie-Dieu de toute sa taille.

Je voulus mettre un nom à cette figure pâle et je me dis :

—C'est Sanchez !

Au coin du tableau, je crus distinguer un écusson ; mais, en cet endroit, l'humidité avait tellement rongé la couleur, qu'il me fut impossible d'en acquérir la conviction certaine.

Je restai longtemps dans l'oratoire, examinant tour à tour le portrait de l'homme et le squelette du chien.

J'acquis alors la conviction que le drame dont je découvrais à chaque pas quelque lugubre épave avait dû surprendre à l'improviste les habitants du château, y pénétrer avec effraction, comme un voleur de grand chemin ou un pauvre romancier alléché par un mystère ; car, à côté de ces traces sinistres, une riante et douce quiétude était répandue dans les moindres objets.

Puis, cette demeure, composée seulement de façon à loger deux personnes à l'aise, avait des allures de douce et amoureuse retraite qui formaient avec ses côtés sombres une anomalie inexplicable.

C'était là une demeure d'amoureux et non pas la maison maudite d'un suicidé et d'une morte.

Pendant ma visite, le temps avait passé vite ; il y avait plus de trois heures que j'étais entré dans le parc. La nuit venait : je m'en aperçus en voyant pâlir petit à petit les lames de lumières découpées par l'ombre des persiennes sur les tentures.

L'air tiède et impur des appartements pénétrait diffi-

cilement dans ma poitrine rebelle, et je commençais à ressentir des maux de tête assez violents.

Il était temps de partir.

Je refermai les croisées ainsi que les persiennes, et, traversant le parc, je me trouvai bientôt à la petite porte vermoulue, non cependant sans avoir été jeter un dernier regard sur la pierre tumulaire dont l'inscription était si éloquente par son laconisme même.

Je rajustai la serrure tant bien que mal, et enfin je m'éloignai.

Quelques instants après je suivis d'un pas hâtif la ligne de Vouvray.

Un enfant jouait à la porte d'une petite ferme. C'était un petit garçon de dix à douze ans, à la mine rose, pleine et réjouie ; il avait l'air fort intelligent.

Fidèle à la promesse que je m'étais faite de questionner le premier être humain que je trouverais sur ma route à la sortie du château, j'appelai l'enfant. Il leva sur moi ses yeux clairs et s'approcha.

—Que voulez-vous, Monsieur ? me dit-il.

—Tu es de ce pays ?

—Oui. Je ne l'ai jamais quitté.

—Quel est ce château ? fis-je en désignant la montagne du haut de laquelle l'endroit que je venais d'explorer semblait, superbe et fier, railler l'impression profonde qu'il m'avait causée.

A cette question l'enfant pâlit.

—Ce château ? répéta-t-il en montrant à son tour la faite de la colline escarpée.

—Oui, le sais-tu ?

—Certainement.

—Eh bien ! parle, alors.

L'enfant se rapprocha de moi, et baissant la voix :

—C'est le Château Maudit, dit-il.

Ce nom me fit tressaillir, car jamais plus sinistre dénomination n'avait frappé mon oreille.

—Comment dis-tu cela ? fis-je à l'enfant, croyant avoir mal entendu.

—Le Château Maudit, répéta-t-il.

—J'ai bien compris.

—Et sais-tu pourquoi on le nomme ainsi ? repris-je après un court silence.

—Non.

—À qui appartient-il ?

—Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il est fermé depuis longtemps et que personne n'oserait y mettre les pieds.

—On croit donc qu'il y a des revenants au château ?

—On ne le croit pas, on en est sûr.

—On les a vus, alors ?

—Non pas, mais c'est tout comme, car à minuit on l'entend hurler dans la montagne.

—Le revenant ?

—Oui, le revenant, le chien enragé, le chien à Gomez !

—C'est ainsi qu'on appelle le fantôme ?

—Oui, Monsieur.

J'en savais assez.

LA CLEF, LA LETTRE ET LA MAIN.

Mon ami Dupuys, chez qui j'habitais depuis huit jours, homme charmant s'il en fut, grand chasseur et parfait notaire, occupe, sur la route d'Amboise, une maison riante, à laquelle est adossé un grand jardin dont la pelouse servait de salle de jeu à MM. Auguste et Edouard Dupuys, ses fils, qui professaient à cette époque pour la toupie et le jeu de barre le plus fervent enthousiasme.

Quand j'arrivai dans la salle basse, qui sert à la fois de salle à manger et d'antichambre exclusivement réservée aux gros clients de mon ami le notaire, toute la famille était à table depuis longtemps ; aussi fus-je accueilli par un hourrah gros de reproche que m'adressèrent gaiement Dupuys et les siens.

—Toujours en retard, flâneur, me dit-il.

—Excusez-nous, Monsieur, fit sa femme avec un gracieux sourire : mon mari n'a pas voulu me permettre de vous attendre plus d'un quart d'heure, et force m'a été de faire servir.

—Il a cent fois bien fait, et vous aussi, Madame, répliquai-je. Je vais me placer là, entre Edouard et son frère, et je vous promets de vous rattraper vite, car j'ai grand faim.

—Où es-tu donc allé ? reprit Dupuys.

—Ah ! c'est toute une histoire ! Je vais te conter cela.

—Je te croyais perdu.

—Non, mais tu vois un intrépide explorateur. Ah ça ! vous avez donc un revenant dans le pays ?

—Je devine ce dont tu veux me parler. Tu es allé à Vouvray ?

—En effet.

—Et on t'y aura entretenu du chien à Gomez ?

—Oui. Mais ce n'est pas cela seulement, j'ai vu le château.

—Ah ! ce n'est pas difficile : il est si haut perché, que tout le monde peut le voir à la ronde.

—Je ne te parle pas de l'extérieur.

—Et de quoi donc alors ?

—Mais... de l'intérieur, parbleu ! fis-je en ménageant l'effet que je m'attendais à produire.

Il fut encore plus grand que je ne le présumais.

—De l'intérieur ? s'écria Dupuys. Tu as vu l'intérieur du Château Maudit ? Et comment ?... pourquoi ?... ajouta-t-il tout bouleversé.

Je fis alors le récit de mon excursion dans tous ses détails. Dupuys coupait de temps en temps ma narration par ces mots :

—C'est cela... Oui, ce doit être ainsi.

L'incident du squelette sembla le frapper plus que le reste. Je dus lui rappeler par trois fois la description entière de l'oratoire afin de le convaincre.

—Tu le connais donc, lui demandai-je ?

—Oui, me répondit-il.

—Eh bien ! à ton tour, alors. Je t'ai décrit les lieux, raconte-moi les scènes qui s'y sont passées.

—Tu fais bien de ne m'adresser cette demande qu'aujourd'hui, car hier je n'aurais pu y acquiescer.

—Pour quelle cause ?

—Un serment me liait, mais j'en suis dégagé ; tiens, lis.

Et il me tendit une lettre de faire part bordée de noir.

Je l'ouvris.

Voici ce qu'elle contenait :

“ Vous êtes prié d'assister au service et à l'enterrement de *dame Fernanda-Isabella-Maria de Burgos, marquise d'Alviella*, décédée dans sa 64^e année, en son hôtel, rue de l'Université, 50, lesquels auront lieu le mardi 28 août, à midi précis, à l'église Saint-Thomas d'Aquin.

“ De la part de Me Foucault, notaire et exécuteur testamentaire de la défunte.”

“ On se réunira à la maison mortuaire.”

—Voilà une singulière lettre de faire part, fis-je après avoir lu.

—N'est-ce pas ?

—Mais, ajoutai-je, qu'y a-t-il de commun entre l'annonce de cette mort et le Château Mauvrit ?

—Il appartenait à la marquise d'Alviella.

—Mais elle ne se nommait pas Clotilde ? observai-je en désignant du doigt les prénoms énumérés dans la lettre.

—C'était sa bru qui portait ce nom.

—Et Sanchez ?

—Était le mari de Clotilde.

—Il était donc le fils de la marquise ?

—Précisément.

Sur ce mot, Dupuys se leva, ouvrit une armoire et revint bientôt déposer sur la table trois objets : une clef, une lettre et quelque chose de volumineux enveloppé dans un vieux journal vers lequel j'avancai la main.

—Tout à l'heure, fit mon hôte en m'arrêtant ; procédons par ordre. D'abord, regarde cette clef, c'est celle du château.

—Comment est-elle entre tes mains ?

—C'est moi qui ai vendu la propriété à Mme d'Alviella, il y a treize ans ; mais avant, lis encore ceci.

Je pris ce qu'il me tendait.

C'est une lettre qu'il venait de déposer sur la table, quelques instants auparavant.

Elle portait l'adresse de Dupuys et était signée par Me Foucault, l'exécuteur testamentaire de la marquise, qui écrivait ce qui suit à son confrère :

“ Mon cher Dupuys,

“ Il y a bientôt dix ans que Mme la marquise d'Alviella, ma cliente, a remis entre vos mains la clef de la grille de la propriété que vous lui aviez vendue trois ans auparavant par mon entremise, en vous priant d'attendre ses ordres pour faire murer ou démolir le château.

“ Voici pourquoi la marquise, en quittant la Touraine, où l'avait appelée le lugubre événement que vous connaissez, était résolue à faire abattre et raser complètement Vouvray, et à faire construire à sa place un simple mausolée qui, perdu dans les arbres de la colline, ferait oublier la scène et le drame, tout en consacrant la mémoire de ses victimes. Ce projet était à la fois celui d'une mère et d'une chrétienne.

“ Mme d'Alviella comptait que le temps, calmant son désespoir, lui donnerait la force de l'accomplir ; et vous eussiez alors été chargé par elle de faire faire ces travaux, mais, au lieu de s'amoindrir, les affreux souvenirs de la marquise devinrent de jour en jour plus poignants et plus cruels.

“ Aujourd'hui, condamnée par les médecins, ma cliente, qui sent approcher le terme de sa vie et de sa douleur, m'a révélé l'horrible histoire qui s'est déroulée en Touraine. Cette révélation, je n'ai pas besoin de vous le dire, m'a été faite par elle seule, sous le sceau du plus grand secret.

“ La marquise, par une crainte que vous apprécierez, et dans le but de ne pas raviver des souvenirs qu'elle croit éteints dans le pays, a modifié ses premiers plans, et m'a prié de vous écrire, afin de vous charger de faire exécuter les dispositions suivantes qu'elle a prise concernant le Château, mais seulement après son décès, car l'idée seule qu'on puisse s'occuper si peu que

ce soit de l'habitation abandonnée lui cause des crises tellement douloureuses que rien ne peut en donner une idée.

“ Or donc, dès que Mme d'Alviella sera morte et que la nouvelle de son décès vous sera connue, vous ferez murer toutes les issues du château, c'est-à-dire la grille et une petite porte située presque au bas de la côte, près de la route de Vouvray.

“ Ne doutant pas que vous ne consentiez à vous charger de ce soin, je vous envoie, au nom de la marquise, une somme de dix-huit mille francs, sur laquelle vous aurez à prélever le montant de ces constructions et celui de vos honoraires.

“ Daignez agréer, mon cher confrère, etc.”

—Pourquoi n'as-tu pas fait encore exécuter les ordres de madame d'Alviella ? demandai-je à Dupuys après avoir pris connaissance de la lettre.

—Parce que, me répondit-il en la désignant, quoiqu'il y ait plus de six mois que ceci m'est parvenu, madame la marquise n'est morte qu'il y a trois jours.

—C'est juste : je ne songeais plus à la lettre de faire-part.

—Dès demain, je donnerai les ordres nécessaires, reprit Dupuys ; tu pourras te vanter d'avoir été le seul qui aura visité le château depuis que la mère de Sanchez, après l'avoir fermé elle-même, est venue ici m'en apporter la clef avec Gomez.

—Ah ! oui, le propriétaire du petit chien !

—Non pas, Gomez n'aimait pas les molosses.

—Ce chien dont j'ai vu le squelette au château, n'est donc pas celui de la légende ?

—Nullement.

—Je m'y perds. Mais comment, ayant cette clef en ta possession, n'as-tu jamais été tenté de pénétrer dans l'habitation ?

—La marquise, en me la remettant, m'avait fait jurer de ne pas le faire. Et maintenant tu peux ouvrir ce papier, ajouta Dupuys en me désignant le troisième objet qu'il avait déposé sur la table.

Je ne me fis point prier. Jugez de ma surprise.

Ce qu'enveloppait le vieux journal était une main de bois, une main gantée de blanc, une main de femme, car un bracelet d'or en ceignait le poignet, et son gant était sou taché de mêmes signes cabalistiques que j'avais remarqués sur le doigt déchiré trouvé par moi dans la chambre de Sanchez.

Cette main devait avoir fait partie d'un appareil artistement fait et destiné à jouer la nature, me dis-je après un moment de réflexion.

—Qu'est-ce que ceci ? demandai-je à Dupuys.

—Un souvenir terrible.

—Encore.

—Ah ! mon ami, cette lamentable histoire est aussi bizarre qu'émouvante. Ecoute-moi.

Et Dupuys me fit le récit suivant :

LES DEUX VOYAGEURS.

Il y a dix ans, huit jours avant la visite de Mme d'Alviella, par une froide nuit d'automne, une chaise s'arrêta à la porte de cette maison.

Réveillé par le tintement des grelots des chevaux, j'ouvris la fenêtre de ma chambre et je vis descendre de voiture un homme qui, en m'apercevant, s'écria :

—Qui que vous soyez, ouvrez je vous en conjure !

—Qui êtes-vous ? lui demandai-je.

—Il n'importe ; nous payerons largement votre hospitalité : ouvrez ! il y va de la vie d'une femme : au nom du ciel, ouvrez vite !

Ces derniers mots me décidèrent.

—Oh ! merci, fit-il. Hâtez-vous.

Ma chère femme s'était levée déjà et s'habillait promptement, car elle ne sut pas résister au plaisir de rendre service, et quelques instants après, aidés par l'inconnu et le postillon, nous déposâmes sur un matelas apporté à la hâte dans cette chambre même une jeune femme blessée gravement, à en juger par l'abondance de sang qui s'écoulait d'une plaie qu'elle avait dans le côté.

Son costume était étrange ; il se composait d'une longue robe de velours noir, bordée de soie de diverses couleurs et toute parsemée de signes cabalistiques brodés en or.

Dès que la blessée fut installée, je pus examiner les gens que je venais de recueillir. La jeune femme était d'une merveilleuse beauté. Elle n'était pas évanouie et semblait supporter avec courage ses souffrances, car un étrange sourire errait sur ses lèvres. L'homme, qui paraissait avoir de trente à trente-cinq ans, avait les traits réguliers, la voix douce, et toute sa personne était empreinte d'une distinction incontestable.

—Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il à sa compagne.

—Je voudrais boire un peu, j'étouffe.

Je jetai à tout hasard dans un verre d'eau quelques gouttes d'un flacon de fleur d'oranger que ma femme avait de ce côté, et je le tendis à l'homme. Pendant ce temps, ma chère Louise dégraffait le corsage de la blessée.

L'inconnue but avidement.

—Etes-vous mieux ? lui demanda son compagnon.

—Je suis bien, tout à fait bien, maintenant.

—Vous parlez pourtant avec peine. Soulevez votre tête, je vais l'appuyer sur le coussin. Le sang pourrait vous étouffer.

—Non, pas le sang, mais la joie.

Cette étrange réponse jeta la perturbation dans toutes mes conjectures. Depuis quelques instants, je réfléchissais à la conduite que j'avais à tenir. Evidemment, un crime avait été commis. Les soins empressés que le compagnon de la blessée lui prodiguait écartaient de lui tout soupçon dans mon esprit. J'abordai nettement la question.

—Qui vous a fait cette affreuse blessure, madame ?

Elle me regarda quelques secondes sans répondre, puis d'un accent sonore et résolu :

—Moi-même, dit-elle.

Et comme pour démentir en même temps cette affirmation, elle ajouta :

—Qu'on aille chercher un médecin... Je ne veux pas mourir encore.

Je donnai au postillon l'adresse du docteur Caron, et il partit sans tarder à franc étrier.

—Celui que vous venez d'envoyer prendre est-il habile ? me demanda la blessée.

—Très habile, madame.—"Qu'il me fasse vivre trois mois, et je lui en paierai chaque minute ce qu'il peut gagner en une année." Cette phrase m'apprit que cette femme devait posséder une fortune colossale. Une autre chose encore me surprit étrangement. Je ne pouvais définir les liens qui semblaient unir les deux voyageurs. L'homme ne traitait la blessée ni en sœur, ni en amante, ni en amie. Son grand air me disait assez pourtant

qu'il était au moins son égal. Il prenait une part très vive à ce qui se passait autour de lui ; je remarquai même sur son visage des traces d'une émotion mal dissimulée ; mais cette émotion ne me parut nullement provenir d'un sentiment affectueux quelconque. Pendant que ma femme faisait boire l'étrangère une seconde fois, il me prit à part.

—Un mot, je vous prie ?—Parlez, monsieur.—Y a-t-il un notaire dans le pays ?—Vous êtes chez lui.—Quoi ! Vous seriez ?... —Notaire, oui, monsieur.—J'aurai besoin de vos services cette nuit.—A vos ordres.

—Nous causerons plus tard de cela. Permettez-moi, en attendant, de vous adresser une question et promettez-moi aussi d'y répondre franchement.—Je m'y engage, parlez.—Ne songez-vous pas à informer les autorités de ce qui se passe en ce moment ici ?—J'y songe, je vous l'avoue, car je ne crois pas à la prétendue tentative de suicide de cette jeune dame.—Eh bien ! je vous supplie, au nom de ma compagne, de n'en rien faire. Je serai franc avec vous. Non, ce n'est pas elle qui s'est frappée, mais son meurtrier s'est fait justice, je vous en donne ma parole d'honneur.—Une enquête n'aboutirait à rien et ne servirait qu'à nous retenir en ces lieux. Telle est l'exacte vérité, je vous le jure, et, foi d'honnête homme, vous pouvez garder le silence sans vous compromettre en rien.

Je réfléchis pendant quelques instants ; l'air de sincérité de l'inconnu m'avait vaincu.—Eh bien ? fit-il. Eh bien ! je me tairai si le docteur y consent comme moi. Nous saurons largement payer votre silence, non qu'il soit d'une grande importance pour nous, mais parce que le contraire je vous le répète, nous retarderait, et que ma compagne veut s'embarquer dans huit jours à Marseille.—Dans l'état où elle est ?—Elle le veut, et elle a l'habitude d'accomplir toutes ses volontés.—Je vous promets de nouveau de me taire si M. Caron s'y engage comme moi, mais je n'accepterai rien.—Pour vous, soit ; mais refuserez-vous pour les pauvres ?—Oui, car si je faisais autrement il me faudrait tout raconter, et je viens de m'engager à garder le silence.—Monsieur le notaire, vous êtes un brave homme, et je me charge de trouver un moyen d'éluider vos scrupules.

La blessée l'appela en ce moment :

—Monsieur Georges, fit-elle, aidez, je vous prie, madame à me tourner un peu, cette position me fatigue.

J'allais me joindre à l'inconnu pour accomplir cette demande, lorsque je poussai un cri d'effroi.

—Ah ! mon Dieu ! cette pauvre dame a le bras cassé !

En effet, le bras droit de la blessée était complètement replié sur lui-même, en sens inverse de l'inclinaison du coude, ce qui ne pouvait être que le résultat d'une fracture grave.

Mon exclamation n'émut aucunement les étrangers.

—Ce n'est rien, fit Georges.—Prenez un couteau, dit tranquillement la jeune femme, et débarrassez-moi de mon appareil.

Georges obéit, et, après avoir fendu la manche de velours, coupant les ligatures qui le fixaient à l'omoplate il finit par dégager entièrement un avant bras postiche, qu'il posa sur la table en disant :

—Il est brisé.—Ça doit être dans ma chute, répondit, simplement la blessée.

Je regardai cette merveille de l'art du chirurgien bandagiste, si habilement faite que ni ma femme ni moi n'avions remarqué que la blessée était manchotte, et l'étonnement succéda à l'admiration en voyant que la

fausse main, partie principale de l'appareil, portait à un gant blanc de petits signes cabalistiques. Un des doigts du gant était déchiré et laissait le bois à découvert. Cette main, mon ami, tu l'as dans les tiennes.

—Voici le doigt en question, fis-je en interrompant Dupuys et en lui tendant le morceau de peau trouvé par moi dans la chambre de Sanchez et dont j'avais oublié de lui parler dans le récit de mon excursion.

—Où as-tu découvert cela ? me dit-il.—Au château.—Oui, voilà bien les signes.—L'inconnue était donc sorcière ? dis-je à Dupuys, ou du moins elle avait quelque intérêt à le faire croire ?—Nullement. Laisse-moi poursuivre.—Je t'en prie même.

—J'examinai, reprit le notaire, ce gant singulier avec autant d'attention que tu le fais toi-même en ce moment, lorsque le docteur Caron arriva, amené par la chaise de poste de mes hôtes. Son entrée dans cette salle suivit de près l'arrêt des chevaux devant la maison. En homme averti et qui connaît la valeur du temps, il se dirigea vers la jeune femme et sonda sa blessure après l'avoir mise à nu. Notre complet silence le questionnait.

—C'est grave, murmura-t-il au bout de quelques instants.—Dites-moi votre entière pensée, docteur, fit la blessée ; je suis moralement forte, et je vous jure que je puis tout entendre. La simplicité de Caron égale son mérite. Au lieu d'entourer sa réponse de toutes les obscures paraphrases techniques qui n'eussent rien appris à la malade :—Je ne puis, dit-il, prendre l'engagement formel de vous guérir, madame, et même je regarderai la chose, si elle arrive, comme un véritable miracle.—Je vous comprends, docteur, ma blessure est mortelle, dit avec calme l'étrangère.—Madame... répondit Caron, hésitant, malgré ce stoïcisme étrange.—Répondez.—Eh bien, oui !—Tant mieux, je veux mourir. Je n'ai plus rien à faire ici bas.

Son compagnon sembla la comprendre. Ma femme, Caron, et moi, nous nous jetâmes des regards étonnés.—Ce que je désire savoir, docteur, reprit la blessée, c'est combien de temps au juste je puis vivre. Pouvez-vous me le dire ?—Je puis au moins consulter les probabilités.—Et quel terme assignent-elles à ma mort ?—Trois mois. La figure de la blessée s'illumina, un sourire desserra ses lèvres pâles, les yeux s'animent.—Je pourrai donc mourir là-bas ! fit-elle. Merci, merci, docteur. Tout en répondant à la question de la malade, Caron pensait la blessure.—Pourrions-nous partir dans une heure, docteur ? Y songez-vous ? C'est impossible, madame.—Il le faut, cependant. Oui, il le faut, reprit Georges.—Mais un long repos pourrait peut-être vous sauver ?—Je veux partir.—Ne pourriez-vous pas, docteur, appliquer à madame un appareil qui lui permet de reprendre notre route.—Je le puis.—Eh bien ! faites alors.—Oui, faites, répéta la blessée. Caron commença l'opération. Lorsque les bandages furent fixés, il les enduisit d'amidon et il se leva en disant :—Dans deux heures vous pourrez partir, madame.

Georges le prit à part.—C'est convenu, monsieur, puisque M. le notaire n'y voit aucun inconvénient, dit Caron après quelques instants d'entretien.—Aucun, répétai-je en m'approchant, comprenant qu'il s'agissait du secret à garder sur l'événement.

Alors l'étranger tira d'un portefeuille cinq billets de cent francs et les glissa dans la main du docteur.—Cinq cents francs ! fit ce dernier, oh ! c'est trop ! s'écria-t-il en déployant les billets.—Il est juste que les riches rétribuent vos soins d'une façon exceptionnelle, docteur,

dit Georges, puisque vous les donnez aux pauvres gratuitement, et madame a vingt millions de fortune.—Prenez, prenez, docteur, fit alors la blessée, et excusez-moi de vous donner si peu. Caron était vaincu ; il mit les billets dans sa poche, salua mes hôtes, et sortit après m'avoir serré la main. Georges l'accompagna.—Prenez notre voiture pour vous en aller, docteur.—J'y consens, car vous ne pouvez vous en servir que dans une heure et demie au moins. Ils se quittèrent. Caron monta dans la chaise de poste, qui s'élança vigoureusement entraînée vers Amboise.

Monsieur le notaire ? me dit alors Georges en m'appelant au dehors. Je quittai la chambre, laissant seule la blessée et ma femme.—Veuillez, je vous prie, me dit-il, préparer à l'instant un acte de donation entre vifs, de la somme de trois millions. Ce chiffre énorme, ne me fit point broncher ; ces allures étranges de mes hôtes m'avaient cuirassé contre toute surprise.—A quels noms ? demandai-je à Georges.—Je vais vous les donner. Passons dans votre cabinet. Lorsque nous fûmes installés :—Le nom de la donatrice, d'abord ? lui demandai-je ?—Madame Baxio.—Est-elle en puissance de mari ?—Non, elle est veuve.—Et les noms du donataire ?—Armand-Paul-Georges de Maurange.—Profession ?—Rentier.—Dans une heure l'acte sera prêt. Mais donnez-moi aussi les prénoms de la donatrice.—Inutile.—Pardonnez-moi, les héritiers de cette dame pourraient...—Elle n'en a pas. Ne perdez pas une minute, je vous prie.—Et mon client improvisé sortit.—Lorsque, après avoir rédigé la donation, je rentrais dans cette chambre, Georges de Maurange et Mme Baxio s'y trouvaient seuls. Après m'avoir quitté, il avait exprimé à ma femme le désir d'avoir un entretien particulier avec la blessée. En entrant, j'entendis Mme Baxio dire à Georges.—Si je peux gagner Marseille, Schiba me fera vivre...—Elle s'interrompit en me voyant, et désignant la donation que je venais de terminer :—Donnez, monsieur le notaire, me dit-elle. Georges lui présenta une plume. Elle signa de la main gauche, sans daigner écouter la lecture que je voulais lui faire de cet acte important. M. de Maurange mit la donation dans le portefeuille dont il avait tiré les cinq billets de cent francs qu'il avait donnés au docteur, et, y prenant une liasse plus volumineuse que la première, il me la tendit en disant :—Voici pour vos honoraires, Javais engagé Caron à accepter, je l'imitai. Lorsque, après le départ de mes hôtes, je pris la liasse et la comptai, je me trouvai plus riche de vingt-cinq mille francs.

—Bonne nuit pour toi, mon cher Dupuys, fis-je alors en interrompant une seconde fois le récit de mon ami.

—Oui, mais ce n'est pas tout.

—Ah !

—Lorsque la chaise de poste revint, nous eûmes quelque peine à y réinstaller la blessée. Quand elle eut repris sa place, Georges se mit à ses côtés, et la voiture partit au triple galop. Il était alors trois heures du matin. Tout cela s'était passé si promptement, que j'aurais pu douter de la réalité des événements qui venaient de se passer chez moi, si plusieurs preuves ne m'eussent forcé d'en reconnaître l'existence.

—Les vingt-cinq mille francs d'abord !

—Et la main de bois gantée.

—Depuis lors tu n'as jamais entendu parler des voyageurs ?

—Jamais, si ce n'est il y a six mois.

—Ton récit m'a beaucoup intéressé : mais quel lien rattachait Georges de Maurange et Mme Baxio au château Maudit ou plutôt à Clotilde et à Sanchez ?

—Impatient ! laisse-moi donc achever. Depuis la réception de la lettre de Me Foucault, que tu as lue tout à l'heure, j'ai vu mon confrère, et j'ai appris par lui, dans ses moindres détails, tout l'horrible drame qui s'est dénoué dans la propriété de la marquise. En me le racontant, il m'a fait jurer de ne le confier à personne au monde tant que vivrait Mme d'Alviella. Hier encore, ignorant son décès, je n'aurais donc rien pu te dire, je te le répète, mais aujourd'hui je puis tout te révéler. Ecoute attentivement cette histoire : je n'en connais pas de plus navrante, car elle eut pour principales causes les deux passions les plus effroyables du cœur humain : la haine et la jalousie. Ecoute, seulement n'écris jamais ce que tu vas entendre.

—Alors tais-toi, répliquai-je moitié riant ; ta conclusion est illogique. Dire à un romancier de ne point écrire, surtout un drame intéressant, c'est lui demander l'impossible.

—Je me tais alors, à moins que tu ne promettes, si un jour tu prends la plume pour entreprendre ce récit à ton tour, de changer les noms des personnages et des lieux.

—Oh ! pour cela, je m'y engage !

—Eh bien ! prête-moi toute ton attention, et si le lecteur trouve cette histoire dépourvue d'intérêt, c'est que tu manqueras d'habileté en la racontant, car elle est pleine d'événements terribles et de scènes dramatiques.

Dupuys commença.

L'histoire du château Maudit dura trois soirées.

J'ai mis trois mois à l'écrire. Puisse-t-elle vous intéresser trois heures !

PREMIÈRE PARTIE

LA CHASSE AUX JAGUARS

LA FAMILLE D'ALVIELLA

Quelques années après l'avènement de don Pedro au trône du Brésil devenu un empire, le marquis Alphonse d'Alviella quitta Lisbonne avec sa femme Marie et son fils Sanchez, encore enfant, pour aller surveiller par lui-même les vastes propriétés qu'il possédait près de Fernambou, la ville aux trois parties : Récife, l'île Santo-Antonio et Boa-Vista.

Quoique la gestion des domaines du marquis fût confiée à un intendant probe, sur lequel il pouvait entièrement se reposer, la constitution du nouvel Etat, ayant entraîné la promulgation de quelques lois importantes pour les propriétaires, lui avait fait considérer sa présence comme indispensable, et il reprit, autant par utilité que par goût, le long chemin du pays où s'était écoulée sa jeunesse.

Rien de particulier ne signala son arrivée au Brésil. Les premières années de son retour se passèrent sans incidents dignes d'être racontés. Sanchez atteignit sa quinzième année. L'enfant s'était promptement fait au climat de ce chaud pays, où l'hiver est inconnu, et qui semble brûlé par deux soleils à la fois, l'un visible sous lequel croît une végétation formidable, où naissent le jaguar, les serpents et les crocodiles ; l'autre intérieur, vrai volcan sans cratère, d'où jaillissent pourtant à la surface l'or, le diamant et les améthystes.

Dès qu'il toucha ce sol de feu, le sang brésilien qui coulait dans les veines de Sanchez circula plus librement

et comme s'il reconnaissait sa patrie. Il respira à l'aise dans cette zone torride, se figurant qu'il y avait toujours vécu. Gâté par ses parents, qui l'adoraient, à peine adolescent, il fut bientôt plus maître que son père du petit empire formé par les cinq habitations de la famille d'Alviella et des champs de sucre, de coton et de tabac qui en étaient les vastes dépendances.

La vie de Sanchez devint très active. Dès que la température le permettait, il enfourchait une jument nommée Gazella, nerveuse et agile comme son maître, et partait, le cigare aux lèvres, surveiller en amateur les travaux des esclaves.

Le jeune homme se livrait à ces courses, que le marquis approuvait fort, cédant plutôt au besoin de dominer tout ce qui l'entourait qu'au désir de se rendre utile ; néanmoins, le fond de son caractère n'était point mauvais, et les noirs, sans ressentir pour lui une affection, l'entouraient d'un sympathique respect.

L'air du jeune marquis y était pour beaucoup. La beauté a toujours son éloquence, et Sanchez était vraiment beau à voir lorsque, le fusil en bandoulière, le visage abrité par un de ces larges chapeaux de paille comme les nègres seuls savent en tresser, il se livrait à ses courses quotidiennes, excitant Gazella de la voix et du geste.

Cette activité sans trêve, la suprématie qu'il exerçait sur tous, tant dans les plantations qu'à l'habitation, où ses moindres désirs étaient considérées comme des ordres, suffisaient amplement à son cœur, resté muet et chaste jusque-là, et qui pourtant n'attendait qu'un regard pour se changer en volcan.

Il y a des âmes dont le calme apparent n'est qu'un feu sous la cendre. Celle de Sanchez était de ce nombre.

M. d'Alviella, le père, n'intervenait que dans les cas graves, laissant son fils et son intendant diriger tout à leur gré pour les plantations. L'intendant se nommait Gomez. Il était Brésilien comme son maître et n'avait jamais quitté le pays. Homme probe et d'une activité rare, il avait succédé à son père, qui remplissait les mêmes fonctions que lui près de l'aïeul paternel de Sanchez.

Gomez n'avait qu'une passion : c'était celle de la chasse.

Et la plupart d'entre vous, qui frémissez d'aise pour le moindre lièvre, vous devez facilement comprendre l'attrait que l'intendant puisait dans ses émotions de Nemrod, car il avait affaire à un gibier terrible. Gomez chassait le jaguar.

La nuit, à l'affût caché par les vastes feuilles d'un palmier ou couché sur le versant de quelque ravin creusé par les pluies torrentielles de l'hiver, il attendait patiemment que l'animal féroce s'élançât sur l'appât solidement attaché à un arbre.

Alors, visant juste, dans les ténèbres, il tuait la bête avec une prodigieuse adresse et rapportait triomphalement au logis sa sanglante dépouille.

La saison des pluies était la plus favorable à ses exploits.

Chassées alors des montagnes qui séparaient la province de Fernambou de celle de Peauny, près desquelles est située Barboza, les fauves quittaient leurs tanières inondées, descendant vers l'Océan équinoxial pour venir errer autour des villes de la côte.

A cette époque de l'année, soit aux environs du Récif, soit dans l'île même de Santo-Antonio, Gomez passait toutes ses nuits à l'affût, ne revenant jamais sans butin.

Quelquefois même celui-ci était double. Dans ce cas, Gomez était d'une humeur charmante, et tout le monde s'apercevait à l'habitation que la chasse avait été bonne. Comme tous les disciples de Saint-Hubert, l'intendant du marquis ne résistait pas au désir de raconter ses sanguinaires excursions dans leurs moindres détails, et Sanchez, naturellement devint le confident favori de ses exploits. Vous devinez ce qui arriva. Charmé par les récits de Gomez, le jeune marquis voulut chasser le jaguar avec lui.

Un matin que l'intendant venant de raconter à Sanchez les derniers moments d'un jaguar énorme en les enjolivant des exagérations auxquelles tout chasseur, si modeste qu'il soit, ne peut entièrement renoncer.

—Mon bon Gomez, il me vient une idée, dit le jeune homme.

—Laquelle, monsieur le marquis ?

—Aller seul ainsi la nuit, sans témoin du courage ni de l'adresse dont on fait preuve, ne trouves-tu pas que ce soit bien triste ?

—C'est vrai, cela n'est pas très gai, répondit l'intendant sans se douter du piège.

—Eh bien ! console-toi. Desormais tu ne seras plus seul.

—Comment cela, monsieur le marquis ?

—Je t'accompagnerai.

—Vous, monsieur le marquis ?

—Moi-même.

—Y pensez-vous ?

—Depuis huit jours je ne fais que cela. Je veux chasser aussi le jaguar.

Gomez hésita pendant quelques secondes.

—Non, non, fit-il après un moment, c'est impossible.

—Et pourquoi ? N'ai-je pas un excellent fusil ? Et, d'ailleurs, si tu le trouvais insuffisant, ne pourrais-tu me prêter un des tiens ?

—Il s'agit bien de fusil ! Je ne veux ni ne puis vous exposer à un danger.

—Bah ? T'est-il jamais arrivé malheur ?

—C'est vrai : s'il m'en arrivait, monsieur le marquis, votre père en serait quitte pour prendre un autre intendant, et tout serait dit... tandis que vous... vous, monsieur Sanchez... je frémis rien que d'y songer.

Le jeune homme prévoyait cette résistance ; aussi reprit-il sans se décourager :

—Eh bien ! moi... ne suis-je pas un homme ? J'ai dix-huit ans, et d'ailleurs il ne m'arrivera rien.

—Oh ! jamais je n'y consentirai sans prévenir votre père.

—Tu ferais là de la belle besogne ; tu lui causerais un chagrin inutile qui ne m'empêcherait pas d'accomplir mon projet.

—Comment ?

—Si tu ne veux pas me laisser t'accompagner, j'irai seul.

—Vous iriez seul ?

—Si tu me refuses, je te le jure...

C'en était assez.

—Monsieur le marquis, fit l'intendant d'une voix altérée, je chasserai cette nuit. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accompagner ?

—Ah ! mon chez Gomez ! s'écria Sanchez en lui sautant au cou. Dieu ! le vilain ! et qu'il est difficile de lui faire faire ce que l'on veut !

—C'est convenu. A ce soir !

—A ce soir !

Sanchez sortit radieux.

Le premier coup de feu du nouveau chasseur fut un coup de maître.

La lune éclairait les jungles humides. L'appât fut posé, et un hurlement sourd, que répéterent les échos de la montagne, annonça l'approche du jaguar.

—Le voilà, le voilà, Gomez !

—Silence, monsieur le marquis, et ne faites plus un mouvement.

L'affût derrière lequel ils s'étaient placés à quelque distance de la chèvre posée pour attirer le terrible gibier était un fragment de roche assez élevé que les pluies avaient détaché. L'ombre noire et souple du jaguar se dessina sur le ciel argenté.

—Etes-vous prêt, monsieur le marquis ? dit Gomez d'une voix si basse qu'elle n'arriva que comme un souffle à l'oreille de Sanchez.

—Oui, fit celui-ci de même.

La chèvre poussa un cri de terreur. D'un bond formidable l'ombre noire traversa l'espace qui l'en séparait et bientôt, accroupie sur la chèvre, se détacha de la teinte relativement blanche de celle-ci, sur le fond lumineux du ciel.

—Tirez ! fit Gomez.

Sanchez obéit. L'intendant s'apprêtait à lâcher la détente de son arme, lorsque les deux ombres se séparèrent ; la blanche, celle de la chèvre, s'affaissa sur elle-même, et la noire, celle du jaguar, s'étendit sur le sol comme si elle eût été foudroyée.

—Bravo ! monsieur le marquis ! s'écria Gomez.

Dès cet exploit, la cause du jeune homme fut totalement gagnée, et Gomez ne put désormais plus lui refuser de l'accepter pour compagnon. La chasse devint alors la constante préoccupation du jeune marquis. Ces dangers, ces péripéties émouvantes, ces moindres incidents bouleversaient son cœur et son âme, tout en les trempant dans l'énergie et le sang-froid.

LAKHMI LA BELLE.

Nous avons dit précédemment que le cœur de Sanchez n'attendait plus qu'un regard pour s'ouvrir au large à la passion. Un jour ce cœur battit plus fort que de coutume. L'amour y était entré et quel amour !

Ah ! ce n'était point cette flamme douce, timide, qui, à son aurore, brûle pour la première fois, discrète et parfumée comme celle du feu des vestales. Non, ce fut un désir impérieux, énergique, une vraie passion d'homme, qui pénétra dans l'âme de cet adolescent ; et cette passion fut d'autant plus vive que l'âge de Sanchez en doubla les corrosives effluves.

Celle qui avait produit cette révolution dans le cœur du jeune marquis était une des esclaves de son père. Elle se nommait Lakhmi, nom que les indiens donnent, à Bangalore, à la statue de la beauté. Sa mère avait été vendue à un négrier de Calcutta, qui consacrait ses loisirs à la fraude de l'opium. C'est à lui que Lakhmi devait le jour ; seulement le négrier ignorait même l'existence de celle-ci, car, homme peu scrupuleux et las d'un caprice passager, il avait vendu sa maîtresse à Gomez sans se douter que quelques mois après elle allait mettre au monde une fille.

Lakhmi était la bien nommée. Rien n'égalait la grâce de ses forces juvéniles. Elle avait toute l'élégance de celles de la race nègre unie à la distinction des traits de

la race indienne. Son visage était beau, et un sang pur se voyait dans ses veines, au travers de la teinte légèrement bronzé de sa peau fine. Sa chevelure noire, lisse et soyeuse, tombait jusqu'à ses pieds, aux attaches aristocratiques, et deux rangées de perles, semblables par l'éclat de leur émail à celles que puisent les plongeurs de l'Océan indien, se détachaient sur le ton vif de ses lèvres humides et carminées, du fond d'un sourire plein de charme et de langueur. L'expression des regards complétait cette beauté radiante, plus attrayante que celles que nous admirons dans notre vieille et froide Europe.

Sans analyser la perfection de tous ces détails adorables, Sanchez fut fasciné par leur ensemble. Dès qu'il vit Lakhmi, il la trouva belle, et sans s'en rendre compte, il en devint éperdument épris.

Il la connaissait depuis longtemps déjà ; mais alors l'esclave était une enfant, et ce ne fut que lorsqu'elle eut atteint l'époque où la beauté commence à s'épanouir chez la femme que le jeune marquis, ému, arrêta son regard sur elle.

Mais, en même temps que l'amour, un autre sentiment se fit jour dans le cœur de Sanchez.

Dès qu'il s'aperçut de sa passion, son orgueil de gentilhomme l'en fit rougir.

Il voulut le vaincre et ne put y parvenir.

Il maudissait alors son amour, et, tout en adorant Lakhmi, il se sentit de la haine pour elle, ne pouvant parvenir à lui pardonner l'humiliante admiration qu'elle lui inspirait.

Un marquis d'Alviella amoureux d'une esclave !

Sanchez en rougit de honte.

Trois ans plus tard, moins timide et plus impérieux, le marquis eût osé son amour à la jeune fille ; mais il recula devant cette exigence extrême et, tout en déplorant sa passion chercha à la faire partager.

Sa délicatesse déguisait ses desirs contenus, et il caressa bientôt le rêve charmant d'inspirer de l'amour à Lakhmi et de n'être plus un maître pour elle, mais le plus tendre et le plus soumis des amants.

Constamment dans ces idées, qui lui étaient inspirées par tout ce que sa passion pour la belle esclave contenait de sincère, il aurait eu des chances de réaliser son idéal du moment ; mais sans cesse tourmenté par son penchant et son orgueil, hésitant entre ces deux sentiments, tout en cherchant à plaire il ne parvint qu'à se faire craindre ; puis, du reste, un invincible obstacle empêchait la jeune Indienne de ressentir pour lui aucune tendre sympathie, alors même qu'elle eût pu parvenir à s'affranchir des préjugés inhérents à sa condition. Si la distance qui le séparait de l'esclave était comprise par Sanchez, Lakhmi comprenait bien davantage celle qui la séparait du maître.

Néanmoins, cet abîme social n'était que vaguement mesuré par elle, car les actes et les yeux de Sanchez parlaient seuls.

L'aveu de son amour l'eût trop fait rougir.

— Ah ! Lakhmi ! Lakhmi, s'écriait-il parfois, quel noir démon t'a mise sur ma route ? Pourquoi es-tu si belle, maudite et infâme créature ? Qui t'a faite aussi resplendissante de jeunesse et de charmes pour ma torture et mes remords ? Une esclave ! J'aime une esclave ! Non, ce n'est pas vrai ; je la hais et je la méprise, elle n'est point digne de mon amour, ni même de ses caresses ; ce n'est point une femme, ce n'est qu'une chose dont je puis disposer à mon gré, un frêle roseau qui doit plier au vent de mes moindres caprices, un atome fait pour

obéir au geste, et que d'un signe je puis briser. Elle est belle pourtant... Oh ! oui, bien belle ! et si ses lèvres effleuraient mon front, je sens que peut-être j'en deviendrais fou de joie... Mais elle m'aimera !... il faut qu'elle m'aime ! oh ! oui, il le faut !...

Puis l'orgueil reprenait le dessus :

— Insensé ! ajoutait-il, rougis de ton erreur, cache-la avec soin, que nul ne s'en doute ; dérobe-la à tous les yeux, cette impardonnable faiblesse ! Es-tu donc si bas descendu, que tu veuilles implorer l'amour d'une esclave. N'importe, je ne puis résister ; il faut que je dise que je l'aime, mais à elle seule, car peut-être m'aime-t-elle aussi et n'ose-t-elle me le dire de peur de m'irriter. Peut-être n'attend-elle qu'un mot de ma voix, qu'un signe de ma main, pour se jeter dans mes bras et m'ouvrir son cœur... Oui, il faut parler !

Il courait alors à la case de Lakhmi ; mais dès qu'il en franchissait le seuil, ses lèvres si désireuses de laisser échapper son secret étaient subitement frappées de mutisme.

Le maître reparissait, et l'amant lui avait fait place avant que la jeune esclave eût eu le temps de lever sur lui son beau et éloquent regard.

Une fois pourtant ce revirement subit, dans lequel l'orgueil l'emportait toujours sur tout le reste, ne s'opéra pas aussi promptement que de coutume.

— Ah ! c'est vous, maître ? fit Lakhmi surprise par la brusque arrivée de Sanchez.

— Oui, c'est moi, répondit-il d'une voix émue. Est-ce que je te fais peur ?

— Non, maître.

— Maître ! répéta le marquis, toujours ! Ne me donne pas ce nom !

— Mais...

— Je le veux !

Et, par un bizarre contraste, l'accent dont il prononça cet ordre ne fut pas seulement celui d'un maître, mais celui d'un tyran.

Lakhmi baissa la tête.

Sanchez prit un siège et s'assit.

— Viens là, près de moi, fit-il après un silence, en indiquant à la jeune fille une natte de jonc qui se trouvait à ses pieds.

L'esclave obéit en silence.

— Regarde-moi maintenant, ajouta Sanchez.

Toute surprise par le ton affectueux dont le jeune marquis avait prononcé ces dernières paroles, l'esclave leva les yeux sur lui autant par curiosité que par obéissance.

— Regarde-moi longtemps ainsi. Que vois-tu dans mes yeux ?

Et il dévorait la jeune fille du regard.

— Je vois que vous êtes bon.

— C'est là tout ?

— Oui.

Sanchez se mordit les lèvres. Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Et mes regards ne te font-ils rien éprouver ? reprit-il au bout d'un moment, d'une voix moins calme.

— Si fait.

— Parle.

— C'est que je n'ose...

— Parle, te dis-je, je t'en conjure !...

— Eh bien... ils me font un peu... peur !

— Peur ? s'écria Sanchez en laissant retomber la main de Lakhmi qu'il pétrissait depuis quelques instants dans les siennes. Tu as peur de moi ?

—Un peu, je l'avoue.

—Folle ! Mais qu'ai-je jamais fait pour t'inspirer de l'effroi ?

—Rien, maître, c'est vrai : mais on m'a appris à vous craindre.

—Qui cela ?

—Ceux qui comme moi vous appartiennent.

—Suis-je donc méchant, mauvais pour eux ?

—Oh ! non pas, mais vous êtes le maître.

—Et, parce qu'ils sont esclaves, ils tremblent... Oh ! les lâches ! Gomez et mon père ont raison : ce ne sont point des hommes ; ils n'ont ni âme ni cœur, comme toi, comme vous tous.... Mais réponds-moi donc ? fit Sanchez en se promenant avec agitation de long en large.

Lakhmi était terrifiée par cette colère dont elle ne soupçonnait point la véritable cause. Elle fit un effort et parvint à murmurer sans trop savoir ce qu'elle disait :

—Le maître a raison : je ne suis qu'une pauvre esclave, je n'ai point le droit d'avoir du cœur.

Ces paroles jetèrent le marquis dans un autre ordre d'idées.

—Et si on te donnait ce droit ! s'écria-t-il. Voyons, sois franche, si demain tu étais libre ?

—Libre !... à quoi bon ?

—A te prouver que je ne veux en rien contraindre tes sentiments... Qui aimerais-tu ?

Lakhmi hésita.

—Serait-ce moi ?

L'esclave prit cette question pour un défi.

—Jamais ! s'écria-t-elle avec un accent d'une extrême sincérité d'effroi.

—Misérable ! fit Sanchez en levant sa cravache.

Lakhmi se courba pour recevoir le coup ; l'aspect de ses belles épaules retint Sanchez, qui, honteux de sa brutalité, sortit précipitamment de la case dans un état d'exaltation difficile à décrire.

Cette nuit là les jaguars eurent fort à faire. Gomez en tua un et Sanchez en tua deux.

DOMINIQUE

En répondant : " Jamais ! " au marquis lorsqu'il lui avait demandé si, libre, elle l'aimerait, Lakhmi n'avait point menti, car depuis longtemps déjà son cœur ne lui appartenait plus.

C'était une âme tendre que la sienne, ayant un impérieux besoin d'affection.

Simple et sans coquetterie, ignorant sa beauté et l'irrésistible pouvoir de ses charmes, elle considérait les simples façons d'agir de Sanchez comme de capricieuses subjections que sa condition d'esclave lui faisait un devoir de supporter docilement.

Trop persuadée de l'infériorité de sa race, ses préjugés et son innocence l'empêchèrent de deviner ce qui se passait dans l'âme du jeune homme.

Les brutales boutades de ce dernier attristaient Lakhmi sans l'émouvoir, et tout dans la conduite du marquis lui semblait puéril et inexplicable.

Moins chaste, elle eût compris qu'il disposât d'elle à son gré comme d'une chose qui lui appartenait toute entière ; mais son âme pure ne pouvait se douter qu'elle eût inspiré une passion sérieuse, et, l'eût-elle fait, par impossible, que jamais la pensée hardie d'oser partager cette passion ne lui serait venue à l'esprit.

Elle en aimait un autre, du reste, mais d'un amour aussi pur que son âme, aussi virginal que sa beauté.

Celui qui occupait ce cœur si naïf et si sincère était un jeune mulâtre, beau comme Lakhmi et esclave du marquis comme elle.

Il se nommait Dominique.

Nés tous deux à l'habitation, Lakhmi et Dominique y avaient grandis ensemble ; leurs esprits s'étaient ouverts en même temps ; ils avaient ressenti les mêmes impressions à la même heure, partageant leurs joies et leurs peines ; et, sans lire encore dans leur cœur, ils ressentirent l'un pour l'autre une affection sans bornes.

Le soir, dès que, par l'ordre de Gomez, l'heure du repos avait sonné, ils s'éloignaient tous deux de l'habitation et allaient, les mains dans les mains chercher la solitude et le silence, afin de pouvoir se mettre à l'aise à de douces et longues causeries.

Ils trouvaient à ces entretiens un bonheur chaste et calme comme le mutuel amour qu'ils avaient l'un pour l'autre sans se l'être jamais avoué.

Lakhmi croyait aimer Dominique comme un frère, et celui-ci ne s'était jamais demandé pourquoi, lorsqu'il était près d'elle, son cœur battait si fort et pourquoi la voix de son amie le faisait tressaillir, pourquoi lorsqu'il n'était plus là, son souvenir l'occupait seul, et pourquoi enfin, lorsqu'elle était partie, il respirait avec volupté à la place qu'elle venait de quitter, comme si tout l'air qui s'y trouvait avait passé par les lèvres de la jeune fille avant d'arriver aux siennes.

Entre eux point de craintes, point de ces riens dont nous avons peuplé l'amour ; la sincérité et l'innocence du mulâtre et de son amie les excluaient tous.

Dominique eût donné sa vie pour épargner une larme à Lakhmi, et celle-ci eût fait de même pour éviter à son ami le moindre chagrin.

Leur amour était une sorte d'harmonie qui s'élevait de leurs cœurs innocents comme l'encens monte à Dieu.

Aucune mauvaise pensée ne l'avait terni ; ils s'aimaient comme les fleurs croissent, à leur insu.

Un jour vint cependant où le jeune mulâtre découvrit le genre d'affection que lui inspirait sa compagne.

Ce fut Sanchez qui, sans s'en douter, dessilla les yeux du mulâtre.

Voici comment :

Plusieurs scènes aussi bizarres que celle à laquelle nous avons assisté entre le maître et l'esclave se succédèrent.

Lakhmi, toujours ignorante de l'amour tracassier de Sanchez, continua à chercher vainement la cause de sa conduite et conserva vis-à-vis du jeune homme toute la froideur de sa respectueuse soumission.

La constante présence du jeune marquis dans la case de Lakhmi ne tarda pas à être remarquée par Dominique.

Il questionna la jeune fille.

Lakhmi ne savait point mentir, et, du reste, pourquoi l'eût-elle fait ?

Son récit fut une révélation véritable pour celui qui l'écoutait ; une secrète intuition lui fit deviner ce qui se passait dans l'âme de Sanchez. Dominique, qui n'avait jamais lu dans son propre cœur, lut instantanément dans celui de son maître comme dans un livre ouvert.

L'âme a de ces révélations subites, écloses d'un mot, d'un signe, voiles déchirés qui découvrent tout un horizon de lumière.

Le mulâtre se dit d'abord que la conduite du maître n'était point ordinaire et qu'elle révélait une sorte de haine remplie de contrastes affectueux dont il sonda la cause.

Un rien, parfois aussi, lui avait fait éprouver des contradictions semblables, aussitôt évanouies qu'écloses, mais résultat certain de ses sentiments pour Lakhmi.

Ces sentiments, Sanchez les partageait donc, mais le marquis ne pouvait pas avoir d'amitié pour une esclave.

L'indifférence, la haine ou l'amour étaient les seules impressions qui pouvaient le rapprocher d'elle.

En poursuivant cette déduction qui se fit dans son esprit avec une promptitude vertigineuse, Dominique se dit que Sanchez, ne se montrant pas indifférent pour Lakhmi et n'ayant point de sujet de haine contre elle, devait donc en être amoureux.

Or, puisqu'il comprend jusqu'à un certain point la conduite du maître, il en conclut que ce qu'il ressentait pour Lakhmi n'était point seulement de l'amitié, mais était aussi de l'amour.

Cette découverte traversa sa raison comme un éclair, n'y laissant qu'une empreinte confuse et encore ténébreuse, mais qui ne l'en bouleversa pas moins complètement.

—Que penses-tu de tout cela ? fit Lakhmi lorsqu'elle eut terminé sa confidence.

Dominique sembla sortir d'un rêve.

—Rien, dit-il enfin : le maître est fantasque, voilà tout.

Pour la première fois, il mentait.

Avec les premières pensées que nous venons d'essayer de décrire, Dominique, pendant que la jeune fille parlait, avait senti naître une souffrance réelle.

C'était comme une morsure au cœur, douloureuse à crier, qu'il eût été impossible de nommer, mais qui fit naître instantanément dans son esprit un monde de projets.

Il devint morne, et Lakhmi épuisa vainement ses plus irrésistibles regards sans pouvoir parvenir à le distraire un seul instant de la grave préoccupation dans laquelle il était plongé.

Lassée de ses stériles efforts, elle se disposait à le quitter, attribuant cette bouderie inaccoutumée à quelque soudain et incompréhensible caprice, lorsqu'une larme tomba des yeux du mulâtre sur sa main.

—Tu pleures, s'écria-t-elle, tu pleures, Dominique, mon frère ! Et pourquoi ? De grâce, parle, je t'en conjure, dis-moi ce qui cause ta douleur ?

—Non, ce n'est rien . . . je ne pleure pas !

—Oh ! que c'est mal de vouloir me tromper ! Ne te disais-je pas mes moindres souffrances, moi ?

—Eh bien ! fit Dominique après un moment de réflexion, je te promets de tout te dire ce soir.

—Vrai ?

—Je te le jure. Voici l'heure de la reprise des travaux ; quittons-nous. Ce soir, je t'ouvrirai mon cœur.

Lakhmi n'osa point insister.

Elle s'éloigna lentement en lui jetant un long regard de tristesse et de reproche.

Si Dominique avait remis à quelques heures la confidence de la découverte qu'il croyait avoir faite, c'est que le doute n'avait point tardé à entrer dans son esprit et qu'il voulait, avant de rien dire à Lakhmi, être assuré de ne point s'être trompé sur les sentiments de Sanchez ainsi que sur les siens et pouvoir donner à la jeune fille les moyens de se soustraire à une passion dont la pensée seule le faisait trembler.

En rentrant dans sa case, Lakhmi y trouva Sanchez.

—D'où viens-tu ? lui dit-il avec une brusquerie qui provenait d'un dépit causé par l'attente.

—J'étais là-bas, près des palmiers, maître.

—Qu'y faisais-tu ?

—Je causais.

—Avec qui ?

—Avec Dominique.

Le jeune marquis avait remarqué déjà que l'esclave était plus souvent avec le mulâtre qu'avec ses autres compagnons.

En entendant prononcer son nom, la jalousie le mordit au cœur, changeant son dépit en colère.

—Je te défends de causer avec lui comme avec personne. Tu es bien souvent avec lui ! . . .

—Avec qui, maître ?

—Avec Dominique.

—Nous avons été élevés tous deux à l'habitation ; c'est mon frère.

—Oui, ton frère . . . C'est bien, je le vendrai.

—Ah ! mon maître, vous ne ferez pas cela !

—Et pourquoi ?

—Parce que Dominique est un bon esclave, dévoué et soumis, qui aime son maître.

—Tu le défends, à ce qu'il paraît ?

—Je lui rends justice. En est-il un seul, à l'habitation, de plus zélé pour le travail, de plus adroit, de plus brave que lui ?

Lakhmi s'était animée en faisant l'éloge de Dominique. La crainte de le perdre avait empourpré son teint mat, ce qui rehaussait encore l'éclat ordinaire de ses yeux.

Le jeune marquis se laissa aller à l'espèce de fascination que le regard de velours de la jeune fille exerçait sur lui. Sa colère tomba.

—Je ne le vendrai pas, dit-il, je te le promets.

—Ah ! maître, que vous êtes bon !

Et, saisissant la main de Sanchez, elle la couvrit de baisers et de larmes, en se jetant à ses pieds.

Le contact de ces lèvres humides le fit tressaillir, mais les pleurs l'irritèrent ; aussi releva-t-il Lakhmi d'un geste hautain en reprenant d'une voix sèche et brève :

—Non, je ne le vendrai pas, Dominique, mais à une condition pourtant.

—Laquelle, maître ?

—C'est qu'à dater de ce moment tu ne seras pas plus avec lui qu'avec les autres esclaves.

L'hésitation de Lakhmi était grande.

—Je le promets, fit-elle enfin.

En ce moment une voix se fit entendre au dehors près de la case.

C'était celle de Gomez.

—Que fais-tu là ? dit l'intendant ; tu dors, je crois ! Allons, debout, paresseux. Te nourrit-on pour ne rien faire ?

—Je vais au travail, maître Gomez, j'y vais, répondit-on.

Puis le sable cria sous la pression d'un pied agile.

Lakhmi pâlit.

—Qui donc était là, Gomez, demanda Sanchez en sortant de la case.

—Ce paresseux de Dominique, qui dormait là comme un caïman au soleil.

—Dominique ! répéta le marquis avec colère. Ah ! Dominique était là ? . . .

—Oui, là, couché contre la case.

—Il nous écoutait ; il m'épie donc ! . . . Oh ! il l'aime aussi ! se dit Sanchez.

—Je l'ai envoyé au travail, poursuivit Gomez, et il

m'a obéi en courant. . . Mais qu'avez-vous donc, monsieur le marquis ? Vous êtes tout pâle.

—Je suis furieux contre cet esclave qui nous vole son temps, Gomez. Il faudra le punir sévèrement.

—Oh ! reprit l'intendant, qui tout en méprisant les esclaves, ainsi qu'il convient à tout colon qui se respecte, n'aimait point user de rigueur envers eux, c'est la première fois que cela lui arrive, et je m'étonne même de l'avoir surpris en faute, car il est zélé et actif d'ordinaire ; mais, s'il recommence, qu'il prenne garde à lui.

—Vous n'êtes point assez sévère, Gomez.

—Il n'y a que quelques jours que vous me reprochiez le contraire.

—Il y a quelques jours, c'était différent, la faute commise n'était point aussi grave.

—Permettez-moi de vous dire que vos souvenirs ne sont point exacts, monsieur le marquis. Il s'agissait alors d'une rixe, et vous m'avez forcé à délivrer les deux combattants, que j'avais fait mettre aux fers.

—A l'avenir, je ne chercherai plus à contrecarrer vos ordres, Gomez, fit le jeune d'Alviella en redevenant plus calme. La clémence, je le vois, est mal récompensée, et on semble ici trop compter sur elle.

—Monsieur le marquis fera ce qu'il lui plaira, fit Gomez en s'éloignant.

Lakhmi n'avait pas perdu un seul mot de cette scène.

En reconnaissant la voix de Dominique, tout étonnée d'apprendre que le mulâtre était assis près d'elle, et surtout qu'on le surprenait en faute, son instinct de femme lui avait aussitôt révélé qu'elle n'était point étrangère à ce qui se passait.

C'est pourquoi, blottie contre la porte, elle avait écouté attentivement la conversation de Gomez et du marquis.

Les sévères paroles de ce dernier l'émeurent vivement.

Lorsque Sanchez entra dans la case, elle se précipita vers lui, afin de le supplier d'épargner Dominique.

Le jeune marquis ne lui en donna pas le temps.

—Tu le vois, lui dit-il, celui dont tu me faisais si pompeusement l'éloge tout à l'heure méritait à ce moment même une punition sévère ; mais cent coups de palmatoria lui ôteront l'envie de recommencer.

—Oh ! vous serez clément, maître, vous pardonnerez !

—Eh bien ! soit, répondit Sanchez qu'une idée subite venait de calmer : oui, je pardonnerai pour cette fois, mais je ne veux plus que tu parles à ce Dominique, entends-tu, et je t'ordonne de l'éviter.

Lakhmi ne songea qu'au supplice qu'elle allait épargner au mulâtre.

—Je vous le promets, maître.

—C'est bien, mais tiens ta parole, ou sinon, redoute ma colère.

Sur ces mots prononcés avec une sévérité menaçante, Sanchez s'éloigna.

—Oh ! s'écria-t-il lorsqu'il fut seul dans le chemin qui le menait à l'habitation, s'ils s'aiment, malheur à eux !

LE SERMENT

Pendant quelques semaines qui leur parurent bien longues à tous deux, Lakhmi et Dominique, avertis presque en même temps de l'ordre du maître, le respectèrent scrupuleusement, évitant avec un soin extrême toute occasion de se rencontrer.

Sanchez les surveillait sans affectation et n'était plus

retourné à la case de la jeune fille, afin de lui donner une plus grande sécurité d'enfreindre sa défense.

C'était une épreuve qu'il tentait.

La conduite des deux esclaves finit par le rassurer.

Il cherchait lui-même à s'expliquer alors ce qui s'était passé, sans l'attribuer de nouveau à la cause première de sa sévérité envers eux.

Lakhmi pouvait ne pas l'aimer, le respect devait l'en empêcher ; mais lui préférer Dominique, un mulâtre, un esclave, c'était impossible !

Cette vaniteuse pensée le tranquillisa.

Il revint à la case comme par le passé ; mais, par un singulier et inexplicable revirement, ses entrevues avec Lakhmi furent calmes et se résümèrent dans des causeries sans intérêt.

Sanchez avait trop craint l'existence d'un rival pour que, croyant s'être trompé, la réaction ne se fit point complètement dans son cœur, aussi s'était-il armé de patience, résolu à tout attendre du temps et du hasard, en usant désormais d'une douceur excessive.

L'amour de Dominique était trop violent et ses craintes trop vives pour que cet état de choses pût durer longtemps.

Au fur et à mesure que le jeune marquis retrouvait le calme et la raison, la passion, grandie par la contrainte et les obstacles, croissait dans le cœur de ceux qu'il voulait séparer.

Dominique voulait parler à Lakhmi à tout prix, et elle éprouvait aussi impérieusement le même désir.

Un soir, à l'heure où les noirs se reposaient d'un jour torride devant les cases, s'étant rencontrés, ils s'enfuirent tous deux sans dire un mot, mais mus par la même pensée, afin de gagner en courant l'endroit ombragé où ils avaient coutume de venir s'asseoir avant la défense du marquis.

Un soleil rouge jetait ses lueurs de pourpre en disparaissant à l'horizon ; d'épais nuages noirs, qui tamisaient le r sanglant éclat, annonçaient un orage terrible, comme la plupart de ceux de ces chaudes contrées.

Dominique serrait la main de son amie dans la sienne, en murmurant, tout en l'entraînant, ces mots qui résumaient toute sa pensée :

—Enfin ! . . . enfin !

Ils arrivèrent.

Le mulâtre jeta un long regard aux alentours pour s'assurer s'ils n'avaient point été suivis, et, l'isolement dans lequel ils se trouvaient répondant à son attente, il saisit la belle esclave dans ses bras et la serra convulsivement contre sa poitrine avec une tendresse inouïe.

—Oh ! quelle torture ! six semaines, six siècles sans te voir, sans te parler, sans pouvoir dire que je souffre ! Oh ! Lakhmi ! . . . j'ai cru mourir : mais cet instant me fait oublier toutes mes souffrances !

—Crois-tu donc que je n'ai pas gémi comme toi de la défense du maître ?

—Le maître, fit Dominique en accompagnant ce mot d'un regard de haine indescriptible.

—Mon Dieu ! Dominique, qu'as-tu ? s'écria Lakhmi avec effroi.

—Ce que j'ai ? Tu me le demandes ? J'ai que le maître t'aime et que je suis jaloux de lui !

La jeune fille était si loin de s'attendre à cette terrible révélation, qu'elle n'en comprit pas d'abord toute la portée.

—Oui, le maître t'aime, reprit Dominique, et si Gomez m'a surpris auprès de ta case, c'est que, m'en doutant,

j'étais venu pour écouter ce que le marquis allait te dire. Il t'aime ! comprends-tu, Lakhmi ? D'ailleurs, tu dois bien le savoir !

—Le maître nous aime tous !

Dominique saisit les mains de la jeune fille et l'enveloppa d'un regard scrutateur. L'air sincère et candide de Lakhmi fit évanouir tous ses doutes.

—Ce n'est point cela, reprit-il ; le maître t'aime comme moi, il t'aime d'amour.

—D'amour, lui, le maître ! mais c'est impossible !

—Oh ! cela est pourtant, et je le sais bien, puisque je suis jaloux de lui comme il l'est de moi.

—Tu m'aimes donc d'amour, toi, Dominique ? fit Lakhmi avec une ineffable candeur. D'amour ! Est-ce plus que tu ne m'aimais avant ?

—Mes sensations te répondront mieux que mes paroles. Ecoute-moi. Lorsque Gomez m'a surpris, tandis que j'écoutais le maître, ses paroles de haine contre moi firent éclater instantanément dans mon cœur la même irritation contre lui. Il me haïssait parce qu'il devinait que je t'aime d'amour, et je le prenais en horreur parce que je comprenais le même sentiment ; mais, tout en ressentant le violent orage de mon cœur, j'en connaissais toute l'impuissance ! Il est le maître me disais-je, et je ne suis qu'un pauvre esclave.

—Oh ! que tu as dû souffrir !

—Une pensée me soutenait, je songeais que tu n'aimes que moi ! . . .

—Que toi au monde et le reste de mon âme, ami !

Le jeune homme couvrit Lakhmi d'un regard radieux, plein de reconnaissance.

—J'ai cru un instant qu'ivre de désespoir et de colère j'allais entrer dans ta case, saisir son fusil et le tuer devant toi !

—Malheureux !

—Si je ne l'ai point fait, c'est que j'ai eu foi en ton cœur, je te le jure. Depuis lors l'idée de ce crime me poursuit, et je crois que je n'aurais plus su le combattre, si ce soir le hasard, prenant en pitié mon horrible supplice, ne nous avait réunis.

—Tais-toi . . . tais-toi !

—Oh ! tu ne peux concevoir ce que j'ai enluré depuis lors. Chaque jour, dans ces derniers temps, je le voyais de nouveau franchir le seuil de ta case, alors qu'il m'en avait interdit l'accès, et, pendant qu'il était là, je me sentais devenir fou de jalousie et de rage. Oh ! Lakhmi, tu ne connais, tu ne peux connaître cette souffrance, mais je vais te la faire comprendre, et tu pourras sonder l'abîme de mes tortures. Si demain tu me voyais préférer une autre esclave à toi et te délaisser pour elle, que ferais-tu ?

—Je me tuerais !

—Eh bien ! ce qui te ferait te tuer se nomme la jalousie, c'est-à-dire l'indescriptible et furieuse douleur que je ressentais, et ce qui fait qu'on est jaloux se nomme l'amour.

—Je t'aime donc d'amour aussi, alors, Dominique ? . . . Oh ! j'en suis sûre, car ton affreuse supposition de tout à l'heure m'a fait froid au cœur comme la lame d'un poignard. Tu n'aimeras jamais que moi, n'est-ce pas ? J'ai besoin de te l'entendre dire.

—En peux-tu douter ? Mais comprends-tu enfin tout ce que notre situation a d'épouvantable, puisque je te l'affirme, le maître t'aime d'amour ? Si nous ne pouvions plus nous revoir, je tuerais le marquis ; si nous nous revoyons, il nous tuera tous deux, car la jalousie, je le sens bien, le rendra implacable. Lakhmi, il faut fuir !

—Fuir ! répéta la jeune fille avec terreur.

—Cette nuit même, à l'instant, et si loin qu'il ne puisse jamais nous retrouver !

—Mais fuir c'est la mort aussi ; les jaguars et la faim nous attendent dans la montagne.

—C'est possible, mais au moins nous mourrons ensemble. Voyons, es-tu décidée ?

Lakhmi gardait le silence.

—Réponds, par grâce, reprit Dominique, réponds, je t'en conjure : il y va de notre amour.

—Mais que veux-tu que je te dise ? Mourir dans les jungles ou sous le taya du maître, pourvu que je ne te quitte plus, que m'importe ? Mais fuir, nous, des esclaves, n'est-ce pas voler le maître ?

—Ne veut-il pas me voler ton cœur, lui ! s'écria le maître, qui succombant à toutes les émotions qu'il avait ressenties depuis quelque temps, fondit en larmes en cachant sa belle tête dans la luxuriante chevelure de Lakhmi.

Comprenant que toute parole serait inutile pour calmer la crise terrible à laquelle succombait Dominique, la jeune fille se borna à lui serrer affectueusement les mains dans les siennes.

Dominique hésita un instant, mais à la pensée qu'il pourrait voir un jour son amante appartenir au marquis, il oublia les jaguars des jungles, les serpents des roches, les caïmans des lacs et des fleuves, et, l'œil encore humide des chaudes larmes qu'il venait de répandre, il s'écria :

—Lakhmi, il faut fuir ! Si tu m'aimes, ne me refuse pas, ou sinon je croirai que le maître ne t'est point indifférent, je te tuerai comme une lâche et une perfide.

—La douleur t'égaré, ami, je n'aime que toi. Partons !

—Tu consens à me suivre ?

—Je brave tout pour ne plus te quitter.

—Oh ! ma bien-aimée, ton âme est aussi grande que notre amour ! Merci, et écoute-moi. Ce projet de fuite ne m'est pas venu à l'esprit seulement aujourd'hui. Voilà trois semaines que j'y songe, et depuis ce temps, sans que nul s'en doute j'ai tout préparé pour notre départ. J'ai enterré, non loin d'ici, au pied d'un palmier, tout ce qu'il nous faut, armes et provisions, ainsi qu'un large manteau sur lequel tu pourras te reposer toute la nuit pendant que je veillerai à tes côtés et qui le jour te préservera des rayons brûlants du soleil. Et maintenant suis-moi ; nous allons chercher notre trésor, puis nous partirons.

—Tu le veux décidément ?

—N'ai-je point ta promesse ?

—Eh bien ! partons.

Ils s'élançèrent, Dominique ayant saisi la jeune fille dans ses bras, semblait voler, mais avant qu'ils eussent fait dix pas, quelqu'un leur barra le passage.

Dominique s'arrêta, terrifié, en reconnaissant Sanchez.

—Le maître, s'écria-t-il en pâlisant des lèvres à la manière des hommes de couleur.

Et sa nature d'esclave reprenant le dessus, il courba la tête en fixant ses regards sur la cravache que le jeune marquis tenait en main. Cette main resta immobile, et la cravache ne se leva pas.

Lakhmi était clouée au sol par la terreur. Elle regardait Sanchez sans le voir. Le marquis les considéra tous deux en silence pendant quelque temps et comme s'il eût voulu savourer l'effroi que son apparition inattendue inspirait aux deux amants ; puis, d'une voix douce et calme qui contrastait étrangement avec ce qui devait se passer dans son âme :

—Où alliez-vous ainsi ? leur demanda-t-il.

—Nous nous promenions, hasarda Dominique pour répondre quelque chose.

—Bien loin de l'habitation, à ce que je vois. Allons, il est tard, rentrez ! fit Sanchez.

Le ton calme de ces paroles plongea Dominique et Lakhmi dans une surprise si grande, qu'ils obéirent à l'instant, presque rassurés sur les suites de leur tentative de fuite.

Quand ils se furent assez éloignés du marquis pour qu'il ne pût entendre leur conversation :

—Tu le vois, Dominique, fit Lakhmi, le maître est bon, et tes craintes sont chimériques. Bénissons le ciel de l'avoir rencontré, puisque sa présence nous a empêchés de faire le mal. S'il m'a aimée comme tu le crois, la façon dont il vient de nous parler en nous voyant ensemble doit nous prouver qu'il n'est pas jaloux de toi et que, par conséquent, il ne m'aime plus.

—Ne plus t'aimer, quand on l'a fait, Lakhmi ! est-ce possible ?

—Tu crois cela, parce que tu n'es qu'un esclave comme moi : mais le maître peut choisir à son gré parmi les plus belles et les plus riches jeunes filles de Fernamboué, et il ne songe plus à moi, Dominique.

—Le ciel le veuille ! Et cependant, sous le ton glacial et calme de ses paroles, j'ai cru découvrir une sombre colère. N'as-tu pas remarqué le froid regard qu'il a jeté sur nous ?

—Non, tu te trompes ; je n'ai vu dans ses yeux que de l'indifférence et non pas de la colère.

—Je le souhaite, je le crois presque, et cependant je n'ose l'espérer.

—Mais regarde : il ne nous a même pas suivis.

En effet, Sanchez avait disparu.

Cette nouvelle preuve de son indifférence ne convainquit point Dominique qui, cédant à un pressentiment invincible, s'écria tout à coup :

—Lakhmi, si tu ne me revoyais plus, promets-moi de conserver éternellement mon souvenir.

—Jusqu'à mon dernier soupir, fit la jeune fille avec conviction. Mais pourquoi réclamer de moi cette promesse, et, encore une fois, qui peut te faire redouter notre prochaine séparation ?

—Une voix secrète ! il me semble que je lis en ce moment dans l'avenir. Voyons, si demain le maître me vendait comme il t'en a déjà menacée ?

—Je quitterais à l'instant l'habitation comme nous voulions le faire cette nuit, et j'irais te rejoindre, fût-ce à mille lieues d'ici.

—Et si le maître disposait non pas de mon corps, mais de ma vie ?

—Il ne mourrait que de ma main, s'écria Lakhmi.

—Tu me vengerais donc ?

—Je le jure : je ne vivrais plus que pour te venger. Que je sois maudite si je manque à mon serment !

L'indienne était simple et solennelle en prononçant ces paroles. Le marquis, s'il les avait entendues, n'aurait pu s'empêcher de frémir.

—Merci, je reçois ta promesse, répondit Dominique, et maintenant à la grâce de Dieu !

—Dieu est bon : il nous a mis sur la terre pour nous aimer, il ne permettra pas qu'il nous arrive malheur.

Ils étaient arrivés aux cases.

—Adieu, fit Dominique, et, après s'être assuré encore une fois que Sanchez ne les avait point suivis, il pressa Lakhmi dans ses bras et déposa sur son front le plus tendre baiser qui jamais soit sorti de lèvres humaines.

—A demain, dit-elle avec un sourire adorable.

—A demain, peut-être ! répondit le mulâtre, on en voyant de la main un dernier baiser à son amie.

SANCHEZ LE JALOUX.

Le marquis Alphonse d'Alviella, on le sait, ne s'occupait guère de l'administration de ses biens. S'en remettant complètement à Gomez pour tout ce qui se rapportait à la direction des travaux et à la vente des récoltes, et à son fils pour ce qui concernait la surveillance générale, il n'intervenait jamais que dans les cas graves et alors qu'il s'agissait de prendre une détermination d'une grande portée. Son âge lui faisait chérir la paresse. Le repos qu'elle donne convenait à sa vieillesse un peu malade. Aussi, très ignorant des détails de ses diverses exploitations, n'avait-il garde de chercher à les connaître, évitant avec soin toutes les occasions capables de les lui apprendre, de crainte qu'ils ne l'obligeassent forcément à se mêler davantage de la gestion de ses domaines. Il les visitait fort rarement, et quand, par hasard, il s'imposait cette rude fatigue, c'était dans une moelleuse voiture dont, en aucun cas, il ne daignait descendre. De nombreux esclaves l'accompagnaient dans ces excursions, qu'il ne répétait guère que deux ou trois fois par an. La mission des noirs consistait à porter dans ces occasions tout ce qui pouvait distraire le marquis pendant la route et la lui rendre la plus douce et la plus agréable possible.

M. d'Alviella passait ordinairement ses soirées couché dans un hamac à fleur de terre, suspendu dans une vaste salle que le vieux gentilhomme décorait pompeusement du nom de cabinet de travail, sous prétexte qu'elle contenait une bibliothèque dont il usait volontiers. Il lisait jusqu'au moment où le sommeil naissant l'invitait à regagner sa chambre à coucher. Pendant ces lectures quotidiennes, deux esclaves à ses côtés étaient exclusivement occupés à le préserver des moustiques et des insectes nocturnes attirés par la lumière d'une lampe suspendue au plafond, dont la zone lumineuse s'étendait, à travers la croisée ouverte, jusqu'aux bords des parterres de fleurs les plus proches de l'habitation. Quelques instants après que Dominique eut quitté Lakhmi, la porte de la bibliothèque s'ouvrit.

Le marquis lisait dans son hamac. Sanchez entra. Il était fort pâle : mais comme il se trouvait dans l'ombre au moment où le vieillard fit un mouvement pour savoir qui venait d'entrer, le marquis ne put remarquer la lividité des traits de son fils.

Le mulâtre, en disant à Lakhmi que l'air froid de Sanchez cachait une sombre et terrible colère, ne s'était pas trompé. Seulement, quelque grandes qu'eussent été ses appréhensions, il était loin encore de la vérité. Toute la conversation dans laquelle Dominique avait révélé son amour et celui de son maître à la jeune esclave avait été entendue par Sanchez. Les voyant fuir ensemble vers la campagne, il les avait suivis en se cachant derrière les arbres et s'était blotti dans le feuillage, à dix pas d'eux, pendant qu'ils parlaient. Désespéré tout à la fois et humilié en découvrant que non-seulement, ainsi qu'il l'avait cru jadis, le mulâtre était son rival, mais encore qu'il possédait son secret, il s'était senti au cœur un flot de douleur qui se transforma instantanément en la plus implacable des haines. Le dépit et la jalousie faisaient battre ses tempes comme deux marteaux de forge. Tout son être se tordait et vibrail de douleur.

Caressant son fusil, il eut la pensée d'étendre les deux esclaves à ses pieds. Mais il s'arrêta. Lakhmi était trop belle pour qu'il la tuât : Dominique était trop coupable d'oser l'aimer pour qu'une mort aussi douce fût un châtement suffisant. Il écouta et but jusqu'à la lie la coupe de l'humiliation. L'agneau devint tigre. Il sentit en lui des haines de titan ; tous ses bons sentiments se turent à la grande voix railleuse et provocatrice qui criait :

—Pauvre marquis, ce mulâtre, ton esclave, est ton rival préféré !

Fou de rage, il médita un crime. Dominique était deux fois coupable : à son amour hardi il venait encore d'ajouter une faute grave. Il voulait fuir, c'est-à-dire le voler, lui le maître. Il pouvait donc être puni, non parce qu'il aimait Lakhmi, mais parcequ'il voulait s'échapper en entraînant la jeune fille dans sa fuite. C'était tout ce que demandait Sanchez.

Il se persuada qu'il ne ferait, somme toute, que justice en arrachant à son père l'ordre d'infliger à Dominique la plus terrible des tortures, et, retrouvant le calme au fur et à mesure que se déroulait dans son esprit le plan qu'il devait mettre en œuvre pour accomplir sa vengeance, il parvint à se maîtriser. C'est pourquoi, afin de ne point s'imposer la nouvelle humiliation de montrer sa jalousie à son rival, il s'était contraint en abordant les fugitifs. Pas un des gestes de Dominique ni de ceux de Lakhmi ne lui avait ensuite échappé, lorsque, par son ordre, ils avaient regagné l'habitation ; et, de même qu'il les avait espionnés, se courbant dans le feuillage, alors qu'ils le quittaient à la tombée de la nuit, il les avait guettés à leur retour. Son cœur bondit lorsqu'il vit le mulâtre embrasser la belle esclave après avoir reçu son terrible serment. Une seconde fois il abaissa son fusil et visa Dominique au cœur, mais une seconde fois aussi l'arme se releva sans avoir lancé son plomb meurtrier. La vengeance du marquis ne pouvait se contenter de la mort de son rival. Il voulait que Dominique souffrit avant d'expirer. Sanchez, pourtant, n'avait point l'âme vile ; mais son amour froissé, son orgueil humilié et sa jalousie furieuse lui faisaient perdre la raison. Il n'était plus qu'une haine.

Un cri rauque et sombre sortit de sa poitrine. Le tigre prêt à se jeter sur sa proie ne trouve pas de plus terrible accent.

—Oh ! je les tuerai tous les deux, s'écria-t-il, mais d'une mort terrible ! Me braver, moi, leur maître ! moi ! . . . Et cette esclave, cette Lakhmi que j'avais daigné trouver jolie ! . . . L'est-elle seulement ? Elle ose ! . . . Oh ! qu'ils tremblent !

Tout frémissant, il avait gagné l'habitation.

Ce qui suit nous apprendra que sa visite au marquis Alphonse, à cette heure avancée, n'était point sans but.

—Ah ! c'est toi, fit tranquillement le vieillard ; qui t'amène, Sanchez ?

—Un devoir pénible, mon père.

Le vieux marquis abandonna sa lecture.

—Que veux-tu dire ?

—Qu'il faut que vous me signiez un ordre pour Gomez. M. d'Alviella fronça le sourcil.

—Quel ordre ?

—Celui de punir Dominique.

—Dominique ? . . . répéta le marquis en cherchant.

—Oui, Dominique est un esclave de cette plantation.

—Je ne sais trop vraiment de qui tu veux parler, mon fils.

—Il est au nombre des travailleurs ; c'est pourquoi vous ne l'aurez sans doute pas remarqué, mon père.

—C'est possible, fit avec indolence M. d'Alviella. Et qu'a-t-il fait, ce Dominique, contre lequel tu veux sévir si rigoureusement, qu'il faille un ordre de moi pour exécuter la sentence ?

—Il a commis un des plus grands crimes dont un esclave puisse se rendre coupable. Il a voulu fuir.

—Fuir ! s'écria le marquis avec indignation.

—Oui, mon père, et ce n'est point là tout encore : abusant de l'affection que lui porte une esclave, il l'avait persuadée de le suivre.

—Voilà qui est grave, en effet, Sanchez ; pourquoi voulaient-ils fuir ?

—On ne les a pas encore interrogés.

—Il faudra le faire. Comment leur projet a-t-il été découvert ?

Le jeune homme faillit se troubler à cette question directe.

—C'est Gomez, répondit-il au bout d'un instant, qui les a surpris au moment où ils se disposaient à aller déterrer des armes et des vivres qu'ils avaient enfouis pour s'éloigner.

Sanchez faisait ce mensonge dans le but de s'épargner la narration, pénible pour lui, de ce qui se rapportait à son amour déçu, amour dont il n'eût voulu faire l'aveu à son père moins qu'à personne.

—Tu as raison, Sanchez, ce Dominique mérite un châtement.

—Exemplaire, mon père, car d'autres esclaves pourraient vouloir l'imiter bientôt si, dans cette circonstance, vous manquez d'énergie.

—Point de zèle. Je désire être juste avant tout.

—C'est au non de la justice que je vous parle, mon père ; mais c'est aussi convaincu que l'avenir nous réserve l'obligation d'user des plus pénibles et des plus répressives mesures, si vous ne sévissez pas avec la plus grande vigueur aujourd'hui.

—Tout en reconnaissant comme toi l'utilité d'une punition sérieuse, je te trouve rigoureux, Sanchez, et tu sais que je n'aime pas à châtier sévèrement.

—Oui, mon père ; c'est même pourquoi j'insiste avec cette persistance. Songez-y, la clémence dans un pareil cas serait plus que de la faiblesse, et celle-ci peut devenir sous peu une irréparable faute dont vous ne pourriez vous repentir que trop tard. On abuse de votre bonté. Gomez, encouragé par elle, manque souvent de rigueur. Le travail est également moins bien et plus lentement fait depuis quelque temps. Tous les esclaves de nos plantations se relâchent, et quand ils apprendront que vous avez reculé devant l'application d'un châtement terrible, mais mérité, ils ne feront que persévérer dans leur paresse et multiplier leurs fautes.

M. d'Alviella avait écouté avec attention.

—Voilà la première fois que tu me parles de tout cela, mon fils ?

—C'est vrai ; si je ne l'ai point fait jusqu'ici, c'est que j'espérais pouvoir vous épargner la peine de vous occuper de ces détails ; je comptais sur Gomez, j'espérais que quelques peines légères rétabliraient tout dans l'ordre ; je me suis malheureusement trompé. L'exemple de Dominique trouvera des imitateurs. Si légère qu'elle soit, si douce qu'on la lui rende, l'esclave sent toujours le poids de sa chaîne et veut instinctivement la briser. Il y a en ce moment, parmi les nôtres, une fermentation que je dois faire connaître ; ce n'est point encore un orage

imminent, mais l'heure est proche où nous serons impuissants à l'arrêter. Un soulèvement, une révolte complète peuvent éclater, si vous ne montrez pas que la main qui les guide sait châtier quand il le faut.

—Eh bien ! fais donner à ce Dominique cent coups de palmatoria sur les mains, puisque notre salut exige qu'il paie pour les autres.

—De palmatoria seulement ? Y songez-vous, mon père ?

—Mais oui. . . Cent coups. Il me semble que la punition sera assez forte pour faire réfléchir les plus récalcitrants.

—Qu'emploierons-nous pour punir les fautes légères, si vous usez de la palmatoria lorsqu'il s'agit d'un crime ? C'est la taya qu'il faut.

—La taya ! non pas ; je ne veux pas tuer nos esclaves, même les plus coupables ; j'aime mieux les vendre !

Et le vieillard accompagna ce logique raisonnement d'un sourire.

Sanchez ne put réprimer un mouvement de dépit, car il sentait qu'il aurait fort à faire pour vaincre l'opinion de son père. Il résolut alors d'arracher par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par l'intimidation.

—Il ne s'agit point de mort dans tout ceci, mon père, reprit-il ; je n'ignore pas que les coups de taya sont terribles, mais le coupable est un robuste garçon.

—Tu sais bien, Sanchez, que les natures les plus fortes succombent sous les coups de ce fouet meurtrier !

—Cela dépend de leur nombre, mon père.

—C'est vrai.

—Rapportez-vous-en à moi. Signez un ordre de donner la taya à Dominique ; vous laisserez en blanc le nombre de coups ; je ferai examiner le mulâtre, et je vous promets de ne point dépasser celui qu'il pourra soutenir. Il en sera quitte pour quelques jours de souffrance, l'effet sera produit et nous le vendrons ensuite le plus tôt possible.

—Voilà en effet qui est sage ; donne-moi la plume et mon buvard, je vais faire ce que tu me demandes, et dès demain je dirai à Gomez d'avoir à t'obéir désormais, même dans les cas les plus graves, sans avoir besoin de ma signature pour couvrir sa responsabilité, puisque je vois, avec plaisir, que tu sais rester modéré, même dans la rigueur. Tu es maintenant un homme, et je veux m'en reposer complètement sur toi.

Le visage de Sanchez exprima la joie du triomphe.

Il donna à son père ce que celui-ci venait de lui demander et M. d'Alviella signa l'ordre.

Aussitôt Sanchez s'en empara, quitta le marquis et écrivit le mot "cent" sur l'ordre paternel et le porta à Gomez qui dès qu'il en eut connaissance, s'écria :

—Mais c'est la mort.

—C'est l'ordre de mon père, répliqua Sanchez, il faut obéir. Va prendre les dispositions nécessaires pour qu'il soit fait immédiatement selon son désir, Gomez.

Lorsque tout fut prêt, celui-ci se rapprocha de Sanchez, qui, en silence, avait présidé aux apprêts du supplice.

—Au nom de l'amitié que vous daignez me porter, monsieur le marquis, je vous en conjure, attendez à demain.

—Fais ce que je t'ai dit, à l'instant ; je le veux !

Gomez s'éloigna et rentra bientôt avec les exécuteurs dans la case de Dominique.

En voyant la taya aux mains de l'un d'eux.

—Je vous attendais, dit le mulâtre ; je suis prêt à mourir

Sanchez était resté au dehors.

Lorsqu'il vit disparaître Gomez et les hommes se rendant près de sa victime, il s'écria :

—Maintenant que celui-ci ne peut plus m'échapper, à l'autre !

Et il prit sa course vers la case de Lakhmi, qui était située à l'extrémité opposée de la plantation.

LA TAYA

Sanchez n'avait point atteint la moitié du chemin qui le séparait de Lakhmi, qu'il dut s'arrêter. L'émotion, la haine, la colère, tous les sentiments qui l'agitaient depuis le moment où il avait surpris les amants, lui faisaient refluer le sang au cœur. Ses jambes refusaient de le porter. Tout son être frissonnait. Il s'appuya contre un bananier en s'accrochant aux lianes qui en garnissaient le tronc. Là, il eut une lueur de remords. Le sort de Dominique l'épouvanta. Il entendit d'avance siffler la lanière incisive du fouet meurtrier ; il crut voir le sang du mulâtre ruisseler de ses plaies et son rival brisé, agonisant, évanoui dans cette affreuse torture. La pensée de revenir sur ses pas pour donner à Gomez l'ordre de suspendre la sentence jusqu'au lendemain lui vint à l'esprit ; mais il se souvint bientôt des paroles de Lakhmi disant au mulâtre à quel point elle l'aimait ; il revit les jeunes gens se quitter et trouver dans une dernière étreinte la force de le braver, et, cédant de nouveau à sa fureur jalouse, il chassa de son cœur toute idée de clémence, puis reprit sa course vers la case de la jeune esclave.

L'état de l'atmosphère contribuait puissamment à entretenir la fiévreuse exaltation de Sanchez. L'orage n'avait point encore débarrassé suffisamment l'air des vapeurs électriques, chaudes et pesantes dont il était chargé. La lourdeur de l'air ceignit le front de Sanchez d'un cercle de fer qu'il essaya vainement de secouer en marchant tête nue sous le feuillage, d'où ruisselaient encore de nombreuses gouttes d'eau. Malgré elles, ce cercle ne fit que se resserrer davantage au fur à mesure que le jeune homme se rapprochait du but de sa course. A vingt pas de la case de Lakhmi, Sanchez s'arrêta.

—Est ce vous, maître ? fit une voix sortant des hautes herbes.

—Oui, Manoël.

Alors une ombre se dressa devant le marquis, et un noir s'approcha.

—Eh bien ? lui fit Sanchez.

—Rien n'a bougé, elle est dans sa case.

—Personne n'a-t-il essayé d'y entrer ?

—Personne, maître.

—Et depuis quand la lumière est-elle éteinte ?

—Depuis une heure environ.

—Alors, tu crois qu'elle dort ?

—J'en suis sûr.

—Comment cela ?

—J'ai écouté tout à l'heure, collant mon oreille contre la porte, et la régularité de sa respiration m'a démontré que tout au moins elle doit être profondément assoupie.

—C'est bien. Passe chez Gomez, prends-y son fusil et sa cartouchière, puis va seller Gazella, et attends-moi avec elle à l'extrémité de la grande avenue.

—J'y vais, maître, fit le nègre en se disposant à s'éloigner.

Sanchez le rappela.

—Encore un mot. Fais en sorte que personne ne te voie.

—Soyez tranquille, maître.

Et Manoël s'éloigna d'un pas agile.

Les différents ordres qu'il avait exécutés, sauf les derniers, lui avaient été donnés par le jeune marquis avant de se rendre dans le cabinet de travail de son père.

Sanchez, dès que Manoël fut loin, frappa à la case de Lakhmi.

Rien ne répondit à cet appel.

Le jeune homme frappa plus fort.

Un léger bruit se fit alors entendre, et la voix de la belle esclave demanda :

—Dominique, est-ce toi ?

Surprise dans son premier sommeil, Lakhmi avait prononcé le premier nom que lui avait soufflé son cœur, au réveil, sans réfléchir qu'à cette heure avancée il n'était point probable que celui qui frappait fut le mulâtre.

En entendant le nom de son rival sortir de cette bouche aimée, la résolution encore indécise de Sanchez devint inébranlable.

Un nuage de sang passa devant ses yeux, et il dut faire un violent effort pour parvenir à répondre avec calme :

—Non, c'est moi, le maître. Ouvrez.

Puis, sans attendre que Lakhmi eût obéi, il poussa violemment la porte qu'une légère serrure retenait seulement et pénétra dans la case.

—Ah ! s'écria l'esclave effrayée.

—Allume de la lumière, fit Sanchez d'un ton impérieux sans prendre garde au cri de la jeune fille.

Lakhmi, d'une main tremblante, fit ce que voulait Sanchez.

—Tu ne m'attendais pas ? dit-il alors d'un ton railleur.

—Le maître est toujours ici le bienvenu, répondit Lakhmi d'une voix humble.

—Tu aimerais pourtant mieux voir à cette place Dominique que moi, n'est-il pas vrai, puisque, lorsque j'ai frappé, tu as cru d'abord que c'était lui ?

—Si j'ai prononcé son nom, maître, c'est qu'encore tout endormie j'ai cru d'abord que nous étions à la fin de la nuit, et que mon frère venait m'éveiller.

—Ton frère ? répéta Sanchez en ricanant. Il vient donc parfois ici dès l'aube ?

—Oui, maître.

—Malgré ma défense ?

—Il n'y est plus venu, je vous le jure, et je ne lui ai parlé qu'une fois depuis ; c'est ce soir.

—Mensonge ! Vous vous êtes indignement joués de moi tous les deux.

—Oh ! maître, pouvez-vous bien le penser ?

Lakhmi laissait s'épandre en longues mèches soyeuses qui ruisselaient jusqu'à terre sa luxuriante chevelure, dont la torsade s'était dénouée pendant son sommeil.

Jamais Sanchez ne l'avait vue ainsi.

Il la trouva plus belle encore.

Alors, par un inexplicable revirement de son caractère fantasque, il oublia sa haine, il oublia le sort de son rival, pour ne plus songer qu'à son amour.

—Non, se dit-il, elle se trompe elle-même ; il est impossible qu'elle me préfère ce mulâtre. C'est sa timidité qui égare son cœur ; il faut la rassurer.

Puis tout haut :

—Lakhmi, écoute-moi.

—Parlez, maître.

—Tu m'as désobéi, ce soir.

—C'est vrai. Le maître veut-il m'en punir ?

—Non, t'en ai-je seulement menacé ?

—Non ; vous avez été clément et bon pour la pauvre esclave.

—Je savais tout, pourtant.

—Quoi donc, maître ? demanda l'esclave.

—Que tu voulais fuir avec Dominique !

Lakhmi fit un mouvement.

—J'ai entendu toute votre conversation, poursuivit le jeune marquis.

A cette révélation, l'esclave se mit à trembler sans pouvoir trouver une parole.

—Rassure-toi, reprit Sanchez ; je ne t'en instruis que pour te prouver ma clémence.

—Alors, c'est à genoux qu'il faut que je vous en remercie ! . . .

Et, en joignant le geste aux paroles, elle se laissa tomber aux pieds de Sanchez en l'enveloppant d'un regard de reconnaissance qui le bouleversa.

Ce mouvement avait découvert ses belles épaules dont l'éclat était rehaussé par la teinte foncée des mèches flottantes au travers desquelles elles apparaissaient. Sanchez arrêta son regard sur ses charmes divins. Il fut enivré.

—Tiens-tu vraiment à te montrer sensible à mes bontés ? dit-il doucement et d'une voix émue.

—Oh ! oui, maître !

—Eh bien ! alors, promets-moi de répondre franchement aux questions que je vais te faire. Est-ce dit ?

—Questionnez, maître, je suis prête.

—Pourquoi voulais-tu fuir avec Dominique ! . . . Ah ! ne crains rien de moi ; j'ai été quelquefois sévère, mais je promets de ne plus l'être ; réponds franchement et sans crainte.

L'illusion avait envahi le cœur de Sanchez ; bercé par ses rêves d'amour, il ne doutait point de sortir vainqueur de la lutte morale qu'il entreprenait contre son indigne rival. Malgré l'air bienveillant que reflétait le visage de Sanchez, Lakhmi garda le silence.

—Tu hésites ? reprit le jeune homme. Eh bien ! je vais parler pour toi. Tu voulais fuir parce que tu aimes Dominique, n'est-ce pas ?

—Oui, fit Lakhmi confiante et subjuguée.

—Es-tu bien certaine de cela ? As-tu suffisamment interrogé ton cœur pour être assurée de ne point te tromper ?

—Je le crois.

—Eh bien ! tu es dans l'erreur. Qu'est Dominique, après tout ? Rien qu'un esclave incapable de te protéger et de te défendre, et qui peut être séparé de toi à jamais au moindre signe de mon père.

—Et que suis-je moi-même ?

—Toi, tu es belle, plus belle que la plus adorable des femmes libres.

—Dominique aussi est beau.

—N'as-tu donc jamais rencontré d'homme qui te paraisse aussi beau que lui ?

—J'en ai vu peut-être d'aussi beaux, mais je n'en ai jamais trouvé qui me plaise autant que lui.

—C'est qu'il est le premier qui t'a parlé d'amour.

—Il ne m'en a parlé qu'une seule fois, c'est seulement alors que j'ai compris vraiment ce qui se passe dans mon cœur.

—Mais pourquoi l'aimes-tu ?

—Le sais-je ?

—Voyons, si demain je te faisais riche, heureuse, ne finirais-tu pas par éprouver un peu pour moi ce que tu ressens pour Dominique ?

—Vous dire oui serait vous tromper. Non, maître, je ne crois pas.

—Je suis jeune, riche, aussi beau que lui, pourtant.

—Oh ! oui, maître.

—Eh bien ! alors ? . . .

—Que vous dirai-je ! Ce n'est pas de ma faute ; je suis à vous, maître, mon corps vous appartient, vous pouvez le briser à jamais si je vous offense, mais mon cœur est à lui.

Et, saisissant la main du marquis, elle voulut la porter à ses lèvres ; mais Sanchez, qui était à bout de contrainte, la repoussa brusquement en s'écriant :

—Insensée !

—Lakhmi jeta ses regards sur le marquis et fut terrifiée.

Sanchez était livide et ses yeux lançaient des éclairs.

Il avait acquis la conviction que, quoiqu'il fit, jamais il n'inspirerait d'amour à Lakhmi.

Le jaloux apparut, écoutant toutes ses haines.

En ce moment le tonnerre sembla se rapprocher et ses grondements devinrent plus sonores.

—Maître ! . . . maître ! . . . répéta Lakhmi.

—Ah ! ah ! ah ! dit Sanchez avec un rire effrayant, je crois que tu m'implores ?

—Mais que vous ai-je donc fait ?

—Ce que tu m'as fait . . . ce que tu m'as fait ! . . . Ah ! mon Dieu, cette esclave est folle !

—Folle de terreur et d'épouvante, c'est vrai. Maître, par grâce, revenez à vous !

—Et moi qui croyais pouvoir lui pardonner !

Un cri terrible retentit du côté de l'habitation.

—Ah ! c'est la voix de Dominique ! s'écria Lakhmi.

—Tu crois ? fit le jeune homme en lui barrant le passage.

—J'en suis sûre, maître ; que se passe-t-il donc ?

—Tu m'as bravé, et tu ne soupçonnes pas !

Un second cri plus déchirant encore que le premier retentit dans l'espace.

—Ah ! Dominique . . . on le tue ! . . . Laissez-moi passer, vous me tuerez après s'il le faut !

—Où veux-tu donc aller ?

—Défendre Dominique

—Eh bien ! viens alors !

Et, saisissant vigoureusement la jeune fille par le poignet, il l'entraîna violemment hors de la case.

Un large éclair illumina l'horizon, au moment où ils la quittaient. Sanchez marchait d'un pas hâté vers le côté opposé à celui d'où les cris étaient partis.

—Ce n'est pas là ! s'écria Lakhmi, en tâchant de résister.

—N'importe, viens.

—Non, fit-elle en se raidissant, je n'irai pas plus loin . .

—C'est ce que nous verrons.

—Par pitié ! Vous me faites mal . . . Ah ! je le vois, vous m'avez trompée . . . C'est vous sans doute, c'est par votre ordre que Dominique . . . Mais grâce pour lui, maître ! je ne l'aimerai plus, je vous le jure ; je le haïrai s'il le faut ; mais qu'il vive ! qu'il vive !

Sanchez restait sourd.

—Oh ! encore ce cri terrible ! . . . je veux ! . . . je veux ! . . .

Elle était tombée à genoux. Ivre de colère, inexorable, le marquis la traînait sur le gravier du chemin, dont les petites pierres aiguës déchiraient les chairs de Lakhmi, en laissant sur le sol une sanglante trace.

—Ah ! tu veux voir ? . . . Eh bien, regarde !

Ils étaient arrivés à un endroit où une vaste éclaircie, taillée au milieu des arbres, permettait d'embrasser tout l'ensemble de la plantation d'un seul coup d'œil.

—Regarde, comme je me venge !

En prononçant ces mots, Sanchez saisit la tête de l'esclave entre ses mains et la lui maintint dans la direction d'une lueur assez vive. Alors, au milieu d'un cercle de torches allumées que tenaient en main des nègres, Lakhmi vit, au centre du cercle formé par les cases des esclaves, un homme étroitement garotté et couché sur le ventre, de façon à ce que son dos se présentât dans toute sa longueur. Puis, près de lui, un grand noir brandissant la taya, dont chaque coup enlevait la peau du patient et traçait une plaie rouge d'où ruisselait le sang en abondance. Un hurlement de douleurs suivait chaque écorchure. Jamais, dans un supplice semblable, l'exécuteur n'avait frappé si fort : mais, sachant que, pour Dominique, la mort était inévitable, il avait donné l'ordre d'en finir le plus tôt possible, afin d'abrèger les tortures du mulâtre.

Cette scène qu'éclairait la foudre, dont les coups redoublaient de force et d'éclat, et dans laquelle les plaintes du mourant se mêlaient aux grondements du tonnerre, était indescriptible. Lakhmi ne put en supporter l'horreur. En vain Dominique, réunissant le peu de force qui lui restait encore, lança vers elle un suprême appel : elle ne l'entendit pas, car elle était évanouie. La sentant s'affaisser sur le sol, Sanchez la saisit dans ses bras, et, marchant aussi vite que le lui permit son fardeau, il gagna l'endroit où il avait donné l'ordre à Manoël de l'attendre avec Gazella.

L'APPAT HUMAIN

Aidé par le noir, Sanchez plaça la jeune fille évanouie sur la croupe de Gazella, où il l'assujettit au moyen de solides liens.

Manoël, glacé de terreur par les cris qu'il avait également entendus, obéissait à son maître, sans oser prononcer une parole.

Sanchez enfourcha Gazella.

—Donne-moi le fusil et la cartouchière. Bien. Maintenant, sur ta vie, tu ne sais rien, tu n'as rien vu, ou sinon songe à Dominique.

Cette menace fut le signal du départ du marquis. Piquant des deux, il lança Gazella au triple galop. Sa course avait dans les ténèbres quelque chose de fantastique qui le faisait ressembler au héros de quelque sombre ballade. Il dévorait l'espace. Tantôt plongé dans la nuit noire, tantôt noyé dans les rayons des lames de feu qui déchiraient les voiles épais des ténèbres à chaque coup de tonnerre, il apparaissait successivement à divers point de l'horizon avec une promptitude telle qu'on eût pu croire qu'il n'était point seul, mais que toute une armée de cavaliers, portant chacun un corps inerte de femme sur la selle, galopaient vers la montagne.

La vue du sang de Dominique, ses cris, le tumulte de l'ouragan déchaîné, les aveux de Lakhmi et la soif de la vengeance lui donnaient la fièvre et le vertige. Les secousses imprimées au corps de l'esclave par les bonds furieux du cheval, aussi exalté que son maître, qui jamais ne l'avait forcé à une course aussi vertigineuse

opèrent en elle une réaction qui lui fit reprendre ses sens. Son corps inerte s'anima.

—Où suis-je ?

—Avec moi, le maître !

—Ah ! le bourreau ! s'écria Lakhmi.

—Pas encore, répondit Sanchez, pas encore !

Et, redressant contre sa poitrine la jeune esclave avec une frénésie telle qu'on eût dit qu'il voulait l'étrangler, il éperonna Gazella avec une force nouvelle.

—Dominique ! criait Lakhmi en sanglotant. . . . mon pauvre Dominique !

—Tais-toi, malheureuse, tais-toi !

Un silence suivit cet ordre impérieux, et on n'entendit plus que le fracas de la tempête jusqu'au moment où Sanchez arrêta sa monture.

Il attacha Gazella à un arbre, après en être descendu. Cela fait, il dégagna Lakhmi : d'une partie de ses liens, la souleva de nouveau dans ses bras, et, s'engageant avec elle dans un chemin sinueux, il gravit une colline où l'eau descendait par torrents et arriva sur une pente assez vive à un large et profond ravin au fond duquel l'obscurité semblait encore plus complète qu'aux alentours. Là, il s'arrêta.

—Donne-moi tes mains, dit-il.

Vaincue par la douleur, Lakhmi fit machinalement ce qu'il lui ordonnait. En un instant, Sanchez eut entouré les poignets de l'esclave de liens à l'aide desquels il les fixa sur le dos. Il les avait serrés avec furie. La corde entra dans les chairs, Lakhmi poussa un cri de douleur. Tout à sa haine, Sanchez n'y prit pas garde. Avec une corde, il l'entraîna brusquement et à reculons jusqu'au près d'un arbre auquel il l'attacha, et, au lieu de la frapper, ainsi que la jeune fille s'attendait à l'être, il s'éloigna, remonta l'un des côtés du ravin, se coucha sur le sol humide, son fusil armé près de lui. De là, les dents serrées, pâle comme un spectre, il adressa dans l'ombre des regards de haine à sa victime. Tout son amour pour elle s'était évanoui ; espoir, tressaillements, désirs, son cœur avait banni tout pour la vengeance.

Sans se douter encore du sort épouvantable qui lui était réservé, Lakhmi, n'espérant plus qu'en Dieu, priait pour Dominique et pour elle. Un hurlement ébranla la colline. Un cri déchirant de terreur folle lui répondit.

—Ah ! le jaguar ! . . .

L'effroi vainquit sa douleur. Comprenant enfin le plan infernal de Sanchez, Lakhmi écouta son âme frémissante et désespérée, qui n'était point assez forte pour imposer à son corps l'affreuse mort qui la menaçait, et essaya dans un suprême délire d'y échapper.

—Maître, c'est le jaguar. . . . il approche. . . Maître. . . grâce ! . . . grâce ! . . .

En effet, les hurlements, grandissant, annonçaient que le redoutable complice du marquis gagnait du terrain.

—Tuez-moi, mais d'un coup, puisqu'il faut que je meure ! s'écria Lakhmi au paroxysme de l'épouvante. Oh ! maître, tuez-moi. . . je vous aimerai. . . je vous aimerai. . . je vous bénirai. . . Ah ! j'ai peur ! . . . il vient. . . Tirez. . . mais tirez donc !

Les cheveux de Sanchez se dressèrent sur sa tête. Il épaula sa carabine. La jeune esclave se débattait en des efforts désespérés afin de rompre ses liens pour fuir. Mais, enfin, lassée par l'inutilité de ses tentatives, elle s'arrêta pour reprendre haleine. . . puis les recommença avec plus de fureur. La foudre éclairait à courts intervalles cette scène émouvante. L'ombre du jaguar se dessina sur le fond pourpre d'un éclair ; puis tout à coup un cri,

un seul cri, mais immense, indéfinissable, sortit de la poitrine de Lakhmi. Alors, au milieu du silence qui succédait à chaque coup de tonnerre, on n'entendit plus qu'un bruit épouvantable d'os broyés, de chairs meurtries, de sang bu, qu'interrompaient les atroces soupirs de satisfaction du jaguar se léchant les lèvres. En ce moment, le ciel entier s'embrasa, une détonation plus formidable que les précédentes, ébranla l'atmosphère, et la foudre tomba à dix pas de Sanchez.

—Tuez-moi ! hurla Lakhmi.

Le bourreau écouta cette sublime plainte. Il fit feu et tout rentra dans l'ombre et le silence.

.....

Lorsque, encore sous l'empire de l'indicible effroi qui s'empara de lui dès qu'il eut accompli le crime, Sanchez ayant enfourché Gazella, se trouva à peu de distance de l'habitation, il aperçut une trainée lumineuse qui serpentant dans la campagne, s'éloignait des cases. C'était le convoi de Dominique, éclairé par les torches, qui se dirigeait en silence vers le lieu de la sépulture consacré aux esclaves de la famille d'Alviella.

UNE FILLE A MARIER

Six ans après ces événements, par un beau matin d'octobre, deux personnes déjeunaient dans l'élégante salle à manger d'un vaste hôtel de la Chaussée-d'Antin. La première était un homme d'une soixantaine d'années, à l'air bienveillant et doux. Sa physionomie, calme et souriante, respirait la quiétude. Ses traits, assez réguliers, étaient empreints de ce caractère d'austérité que donnent le travail et la réflexion. Des cheveux blancs argentaient son front fait grand par l'âge. L'intelligence rayonnait sur ses traits, et l'expression des yeux et des lèvres rendait douce cette sereine lumière. Sa mise élégante, quoique simple, était d'une sévérité du meilleur goût. L'habit révélait l'homme du monde, comme les traits dénotaient l'homme bon. La seconde était une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Grande, svelte, admirablement faite, portant avec une grâce infinie sur un corps de déesse, proportionné comme une statue de Canova, une tête séraphique, encadrée par une luxuriante chevelure de ce blond dont était la Marguerite de Faust, elle répandait autour d'elle les rayons de ses charmes, avec le calme d'un astre et la chasteté d'une vierge. En un mot, elle éblouissait. Le regard de cette belle personne parachevait sa divine beauté. D'un noir foncé, limpide et profond, ses yeux fendus en amande, garnis de longs cils soyeux, retenus sur la nuque par un peigne d'écaille blonde, laissaient à découvert son front virginal, blanc et lisse comme de l'ivoire vierge.

Un élégant peignoir de soie vert-pâle, au dessin écossais, l'enveloppait tout entière. Une cordelière de même couleur ceignait sa taille souple. Des manches larges de ce vêtement s'échappaient des flots de dentelles, dans lesquelles flottaient, diaphanes et roses, ses mains admirables, longues et potelées, aux ongles polis et brillants.

Perché près d'elle sur un siège dont il semblait mesurer la hauteur d'un ceil peu rassuré, se tenait, l'oreille droite et le museau inquiet, un petit chien havanais gros comme le poing et blanc comme la neige. Une merveille comme créature, un ravissant jouet auquel il ne manquait que des roulettes.

Le repas était arrivé à sa fin. Un valet en riche livrée servit le café. L'arome du moka se répandit en bouffées

parfumées dans l'appartement. Le vieillard en huma les tièdes haleines en véritable antagoniste de Mme de Sévigné, puis, selon sa coutume, déchira la bande d'un journal qui se trouvait à portée de sa main, et, l'ayant déployé, se mit à le parcourir rapidement.

—Viens, Muguet, fit alors la belle personne en mettant le petit chien sur ses genoux.

Puis elle prit un véritable plaisir à bourrer de sucre le petit animal, par qui toutes ces attentions étaient reçues avec un calme démontant qu'elles étaient passées pour lui à l'état d'habitude. Lorsque la main de la jeune fille se trouva vide, le petit glouton daigna la lécher en forme de remerciement.

—Que tu es gentil!

Et les caresses recommencèrent.

Le valet sortit. Dès qu'il eut disparu, le vieillard abandonna sa lecture et sans mot dire se mit à tourner machinalement de la cuillère l'excellent tonique tout fumant dans la tasse de vieux Sèvres posée devant lui. Tout en paraissant donner à cette opération une attention qu'elle ne comportait pas, pour qui la connaissait bien il était aisé de voir que sa pensée s'était subitement arrêtée sur un grave sujet. En effet, le sourire s'effaçait petit à petit de ses lèvres, son front se plissa légèrement. Cette préoccupation frappa la jeune fille.

—Qu'avez-vous, mon père? fit-elle en replaçant Muguet sur le siège dont elle l'avait enlevé quelques instants auparavant.

—Il faut que je te parle d'un sérieux projet qui me préoccupe fort depuis six mois, Clotilde, répondit le vieillard après un court silence.

—Depuis six mois! et vous allez seulement me le dire aujourd'hui?

—Oui, j'espérais que tu finirais par m'en parler toi-même.

—Dieu! que vous avez l'air sérieux en me disant cela!

—C'est qu'en effet il s'agit d'une chose sérieuse.

—Parlez, mon père, je vous écoute.

Le vieillard porta sa tasse à ses lèvres et reprit:

—Tu as dix-huit ans, mon enfant, j'en aurai bientôt soixante; nous n'avons pour tout parent que mon frère Samuel, plus vieux que moi de dix années; la mort peut nous surprendre, lui et moi, à l'improviste....

—Oh! mon père, quelle pensée!....

—N'y vois que de la prévoyance, Clotilde, et ne t'alarme pas. Réponds seulement: si ce malheur t'arrivait, seule au monde, que ferais-tu?

—Mais.... que suis-je!.... Je deviendrais folle de vous avoir perdu, mon bon père.... J'en mourrais....

—Non, Clotilde. J'ai perdu ta sainte et digne mère; ce jour-là, j'ai cru que ce serait pour moi le dernier, et je ne suis pas mort. La nature, en nous imposant ces profondes douleurs de perdre ceux que nous aimons, prévoyante autant que cruelle, nous a donné la force de les supporter. Le temps cicatrise ces plaies vives et les adoucit en les transformant à la longue en souvenirs pieux plutôt que tristes. Quelle que soit la profondeur de ta douleur première, un jour elle s'adoucirait du reflet même de notre mutuelle affection, et alors tu verrais avec terreur ton isolement. Cela ne doit pas être, et il te faut dès à présent te préoccuper sérieusement de faire le choix d'un mari.

—Un mari! s'écria Clotilde avec surprise. Mais je n'y ai jamais songé jusqu'ici.

—Voilà bien pourquoi je t'en parle. C'est à ton père à te faire réfléchir, puisque tu ne penses pas à le faire toi-même, ma charmante espiègle.

—Je ne sais, en vérité, que vous répondre, mon père; l'avenir est loin; le présent me suffit; je suis aussi heureuse auprès de vous qu'on puisse l'être; et d'ailleurs mon cœur est resté muet jusqu'à présent.... Je ne puis donc pas me marier, puisque je n'aime personne.

—C'est juste!

—Voilà mon mari; c'est Muguet, le plus charmant de mes adorateurs. N'est-ce pas, mignon?

Le petit chien, pris à témoin, y gagna de bonnes caresses.

—Tu plaisantes, Clotilde, reprit le vieillard; mais raisonnons, je te prie.

—Soit, raisonnons, mon père.

—Tout en admettant parfaitement tes principes et sans vouloir te presser ni forcer en rien ton choix, je crois nécessaire de te faire remarquer que nos positions respectives exigent impérieusement que tu te maries.

—Exigent....

—Oui; une responsabilité énorme pèse sur moi; je l'ai toujours supportée avec bonheur, il est vrai; mais la vie et le monde ont des exigences auxquelles on ne peut impunément se soustraire; la loi commune est et sera toujours la loi suprême; tu ne peux ni ne veux rester vieille fille, j'imagine?

—Je crois que non.

—Alors pourquoi attendre? Les soupirants ne te manquent pas. Tu peux choisir à ton gré, et j'approuverai ton choix. Quel qu'il soit, je te le promets, sûr d'avance que celui que tu désigneras sera digne de toi, et aussi parce qu'avant toute chose au monde je veux ton bonheur. Prends le temps qu'il te faudra pour te décider, mais dès aujourd'hui interroge ton cœur avec la ferme résolution qu'il ne prolonge plus longtemps son mutisme. Je ne te parle, crois-le bien, mon enfant, ni en père aveugle, ni en censeur rigide, mais comme un vieil ami que son expérience de la vie force à te pousser vers un but inévitable et dont malheureusement jusqu'ici tu t'es préoccupée fort peu.

—Eh bien! soit! dit Clotilde, avec résolution: vous m'avez convaincue; je ferai mon choix, je vous le promets.

—Et quel délai me demandes-tu pour cela?

—Un an, mon père.

—Je te l'accorde de grand cœur; c'est celui que je t'aurais engagé moi-même à prendre, si tu m'avais demandé conseil sur ce point. Le mariage est l'acte le plus grave de la vie, surtout pour une femme; il ne faut pas le contracter à la légère. Tu auras le loisir de peser mûrement ta résolution; en un mot, c'est assez et ce n'est pas trop.

Il se leva en prononçant ces derniers mots et vint déposer un affectueux baiser sur le front de la jeune fille.

En ce moment un valet entra.

—Que voulez-vous, Joseph? demanda le vieillard.

—M. Durouget envoie ceci, monsieur, répondit Joseph en tendant à son maître un élégant plateau d'argent sur lequel était posée une carte de visite.

Le vieillard la prit et la lut.

—Le marquis, fit-il, le marquis est là?

—Il attend monsieur dans son bureau.

—J'y vais. Tu permets, Clotilde? Mes affaires me réclament; nous reprendrons cet entretien un autre jour.

—A quoi bon, mon père? Ne sommes-nous pas d'accord?

—A la bonne heure! Tu tiendras ta promesse?

—Je m'y engage formellement.

—Merci, chère enfant.

Un second baiser plus tendre que le premier accompagna cette bonne parole, et le vieillard sortit avec le valet.

Celui qui venait de faire passer sa carte au banquier Isaac Schunberg, dont nous venons de faire la connaissance, par l'entremise de Durouget, son caissier principal et son homme de confiance, était le marquis Sanchez d'Alviella, le terrible jaloux dont Dominique et Lakhmi avaient été si tragiquement les victimes. Le féroce adolescent, en six années, était devenu un beau jeune homme aux traits graves et réguliers, dont le portrait, dont nous avons parlé en décrivant le château mystérieux, offrait la parfaite ressemblance. Il se leva en voyant entrer Schunberg dans l'élégant cabinet de travail ou Durouget l'avait introduit en le priant d'attendre.

—Je crains de vous avoir dérangé, monsieur, fit-il en faisant un pas vers Isaac, et je vous en fais mille excuses.

—Nullement, monsieur le marquis : je vous attendais depuis quelques jours, car la lettre d'avis de la maison Cartellas et Cie de Rio, qui vous crédite chez moi d'une somme de 500,000 fr., m'annonçait votre arrivée immédiate.

—La marquise d'Alviella, ma mère, m'a accompagné ; nous avons voyagé plus longtemps que je ne croyais le faire. Depuis la mort de mon père, la marquise est souffrante, et nous avons été obligés de faire de nombreuses haltes de Marseille à Paris. J'ai désiré vous voir en personne, monsieur Schunberg, afin de vous informer que, d'après les renseignements que m'a donnés sur vous la maison Cartellas et Cie, ma mère et moi nous avons l'intention de vous confier notre fortune, que nous avons réalisée avant de quitter le Brésil pour toujours.

—Je suis fort honoré de cette marque de confiance, monsieur le marquis, et je m'efforcerai de m'en montrer digne.

—Je n'en doute aucunement, monsieur Schunberg. J'ai là pour trois millions de traites sur votre maison et je vous prie de vouloir bien nous en créditer, ma mère et moi.

—Faudra-t-il diviser cette somme par moitié ?

—Non. Deux millions appartiennent à la marquise, le troisième est à moi. La division dont vous me parlez ne se fera qu'au jour de mon mariage ; mais qui sait quand ce jour viendra ?

Schunberg eut le bon goût de ne faire aucune réflexion.

La visite de Sanchez au banquier se termina après quelques politesses mutuellement échangées à la mise en règle de la réception du dépôt important qu'il venait de faire au père de Clotilde.

UN COUREUR DE DOT

Isaac Schunberg était un des princes de la finance et Clotilde était son unique enfant. La façon exceptionnelle dont il avait reçu Sanchez provenait de la manière pompeuse dont la maison de Rio lui avait annoncé ce client. Le banquier était un homme très capable, mais surtout très sensé, sans morgue et sans dédain, sachant donner à chacun la somme de prévenances dont il se croyait digne. Il avait plusieurs fois centuplé la fortune modeste que lui avait laissée son père, en restant constam-

ment dans les bornes de la loyauté la plus stricte, et ne devait qu'à lui-même la haute position qu'il occupait dans le monde parisien. En le recommandant sans restriction aucune au marquis, la maison Cartellas et Cie, de Rio, n'avait été que l'écho de l'opinion publique, qui se plaisait à reconnaître dans Isaac un des plus honnêtes hommes de son temps.

Le banquier avait été aussi bon époux qu'il était bon père ; il avait aimé sa femme presque autant qu'il adorait Clotilde et lorsqu'une péritonite lui enleva presque subitement la compagne de sa laborieuse vie, il reporta sur l'enfant qui venait de naître toute l'affection qu'il avait pour celle qui n'était plus. Clotilde, du reste, était la plus ravissante enfant qu'on pût voir, comme elle était, à l'époque de l'arrivée du marquis d'Alviella à Paris, la plus adorable jeune fille qu'on pût rêver. C'était la sœur de Lakhmi en beauté, et la nature en les faisant si belles, si parfaites toutes deux, et cependant si différentes, semblait avoir voulu prouver la multiplicité des dons dont elle dispose et l'infini de sa suprême puissance.

Lorsque madame Schunberg était morte, Isaac avait près de quarante-quatre ans. Profondément atteint par ce douloureux événement que rien ne pouvait lui faire présager, car quel est l'homme qui, à la veille d'être père, empoisonne sa joie ineffable de le devenir par la funeste crainte de payer ce bonheur du prix terrible de la vie de la femme qu'il aime, il demanda au travail, non l'oubli,—il y a des mémoires qui sont toujours chères,—mais la cicatrisation de la plaie vive que cette mort lui avait faite au cœur ; et le travail, cette suprême consolation des intelligences d'élite, lui avait répondu, allégeant le poids de sa douleur et grandissant encore sa fortune, déjà fort considérable. L'enfance de Clotilde s'était ressentie de cette prospérité grande. Tout le monde avait pris à tâche de lui plaire. Ses moindres caprices, comme ses fantaisies les plus étranges, avaient toujours été instantanément satisfaites, et l'enfant choyée, adulée, fêtée, gâtée de toutes manières, n'eut pas le temps de comprendre tout ce que la mort de sa mère lui avait fait perdre. Dieu lui avait pris en appelant à lui sa mère. Comme ses plantes de serre qu'un jardinier soigne sans relâche, elle avait grandi heureuse dans un milieu de tendresse et de dévouement.

Au moment où nous la voyons pour la première fois, il y avait deux ans qu'elle était entrée dans le monde, où sa présence avait produit une vive sensation, bien compréhensible, car Clotilde Schunberg était non seulement une des plus riches héritières de Paris, mais encore, on le sait déjà, une des plus jolies jeunes filles.

Aussi, chaque fête était-elle pour elle un véritable triomphe qui la grisait d'hommages et de flatteries s'adressant plus à sa vanité féminine qu'à son cœur.

La conversation du père et de la fille que nous avons entendue, était le résultat de succès constants et aussi celui de l'éducation de Clotilde.

La seule femme qui eût eu sur elle un peu d'autorité était la baronne de Lunéville grande mondaine du noble faubourg, à l'esprit sceptique et railleur, peu faite pour donner à la fille du banquier une grande idée des hommes et des choses. Ses railleries continuelles, quoiqu'elle fût bonne femme au fond, n'épargnaient personne, et Clotilde, à son école, avait puisé une sorte de cécité morale que j'appellerai l'aveuglement du cœur, le fermant aux choses tendres, si éloquentes d'ordinaire, et dont l'aspect captive les femmes dès qu'elles ont seize ans. Les attentifs de

Clotilde s'étaient transformés, grâce à l'esprit de la baronne, en coureurs de dot, et d'ailleurs la jeune fille prenait trop de plaisir aux fêtes sans trêve auxquelles elle assistait pour attacher la moindre importance aux nombreux soupirs qu'elle faisait pousser sur sa route. Malgré cette indifférence, les soupirants ne se décourageaient point, et leur nombre ne faisait que croître.

Celui qui était le plus digne d'attention était un beau garçon de trente ans, aux traits fins, aux manières distinguées, homme du monde dans toute l'acception du mot. Très aimable, d'un esprit cultivé, primesautier, légèrement satirique, il s'était fait dans les salons une réputation mondaine du meilleur aloi. Nous l'avons déjà vu chez le notaire Dupuys. On le nommait Georges de Maurange.

Si Clotilde, assiégee d'hommages, eût eu le temps de distinguer quelqu'un, M. de Maurange aurait eu plus de chance que tout autre de fixer son attention, mais, je le répète, Clotilde ne remarquait personne. Au milieu de l'impatience générale provoquée par cette froideur, bon nombre s'irritèrent sans pouvoir en analyser la véritable cause. Seul, Georges la comprenait et attendait patiemment, car, sous les formes les plus séduisantes, il cachait une persévérance extrême ainsi qu'une volonté de fer. Il avait puisé ces deux énergies dans le malheur, ce baume des cœurs forts. Unique descendant d'une famille honorable du Poitou dont plusieurs membres avaient brillé dans la magistrature, Georges de Maurange était à l'âge de vingt et un ans à la tête d'un capital de huit cent mille francs.

Lancé dans le tourbillon élégant de la grande ville, il n'avait pas tardé à tomber dans le cercle de ces jeunes fous si nombreux encore, malgré tant de terribles exemples, qui considèrent comme le dernier mot du goût exquis et du bon ton de se ruiner de la façon la plus sottise du monde.

Georges, pourtant, quoique suivant une pente rapide, ne s'était pas aussi facilement laissé aller à la prodigalité sans bornes qu'auraient pu le faire prévoir son jeune âge et la violence de ses passions.

Il y avait de l'arithmétique dans son caractère, et s'il jetait l'or par les fenêtres, c'était après en avoir compté chaque poignée. Néanmoins, au bout de quelques années, il ne lui restait plus que quarante mille francs pour attendre les événements, mais l'expérience avait bronzé son âme et il était résolu de livrer désormais une rude bataille à la destinée.

Un beau nom, de la jeunesse, un physique avantageux et quarante mille francs de capital, c'était plus qu'il n'en fallait pour réussir.

Il se donna deux années pour atteindre son but, arriver à une grande fortune, et divisa ses ressources pécuniaires en conséquence.

Il fit cent projets avant de s'arrêter à un seul et finit par adopter celui-ci. contracter un riche mariage. Il résolut donc de poursuivre avec un acharnement sans exemple la première jeune héritière qu'il rencontrerait.

Peu désireux de frayer constamment avec ses anciens compagnons de débauche, — gens qu'il considérait comme inutiles, — grâce à des parents éloignés qu'il avait au faubourg Saint-Germain, il se fit présenter dans les salons du meilleur monde, où son esprit et le charme de ses manières masquerent sa démoralisation et lui firent bientôt obtenir de prompts et légitimes succès. Malgré cela Georges de Maurange chercha longtemps le Pactole de dix-huit ans qu'il désirait trouver, et sur lequel il

devait baser tout l'échafaudage du brillant avenir qu'il rêvait, mais au moment où, las d'hésitations, il allait s'adresser à une jeune Américaine fort riche, il rencontra Clotilde Schunberg.

Aussitôt qu'il la vit, notre coureur de dots, jura qu'il deviendrait le gendre du banquier. Dès cet instant, il étudia la jeune fille d'un œil expérimenté, joignant à toutes les aptitudes du physionomiste la puissance que donne une volonté de fer. Seul il devina le caractère de Clotilde, et, reconnaissant qu'il fallait laisser à cette naïve enfant le temps de se reconnaître au milieu de toutes les adorations si neuves pour elle dont elle était accablée, tout en se faisant remarquer par ces attentifs, il attendait patiemment le moment de tenter une décisive démarche car le tout était de se faire aimer par la fille du banquier.

De Maurange savait que la fortune princière de Clotilde lui permettait d'épouser un homme pauvre, et il connaissait assez la grandeur de l'amour de Schunberg pour sa fille, pour être persuadé que celui qu'elle choisirait serait bien accueilli par lui.

Les rivaux ne lui manquaient pas, mais une sorte de superstition lui faisait ne pas les craindre. Clotilde ne pouvait être qu'à lui, s'était-il dit.

Ne la quittant pas des yeux dans le monde, sans la compromettre pourtant, il lui consacra tous ses soins, tout son esprit. Elle devint son but unique, son avenir entier, et il ne négligea rien pour réussir. Malgré toutes ses mesures, bien faites pour lui assurer la réalisation de ses espérances, la façon d'être de Clotilde ne se modifiait nullement.

Elle était gracieuse avec Georges, mais rien de plus et celui-ci comprenait que toute tentative inopinée pouvait gravement compromettre ses projets, mais son capital, fortement entamé par toutes ces lenteurs, allait à sa fin.

De Maurange vit poindre l'instant où hésiter serait une faute aussi grave que celle qu'il pourrait commettre en brusquant le dénoûment.

Cela se passait au commencement de l'hiver. Il fixa lui-même son mariage à Pâques, décidé à tout tenter pour y arriver. Ses assiduités redoublèrent. Il fit danser Clotilde plusieurs fois chaque soir et s'efforça constamment à se montrer aussi spirituel que charmant. A un bal donné par la baronne de Lunéville, qui recevait tous les quinze jours d'une façon princière, Georges s'avança vers Clotilde pour l'engager pour la valse.

— Ah ! monsieur de Maurange, excusez-moi, lui dit-elle avec un adorable sourire, je vous avais oublié, j'ai promis à monsieur.

Le personnage désigné s'inclina froidement.

— Il est étranger, continua Clotilde, et je connais trop votre courtoisie pour douter un seul instant que sa qualité ne soit suffisante pour que vous consentiez à lui abandonner vos droits.

— Comment voulez-vous que je vous refuse à présent, mademoiselle ?

— Mais je ne le veux pas, Monsieur.

— Et qu'aurai-je en échange de cet énorme sacrifice ?

— Un équivalent : la seconde valse.

— Merci, mademoiselle, fit de Maurange en s'inclinant avec un gracieux sourire sous lequel il cacha son dépit.

Clotilde, entraînée par son cavalier, se mêla au tourbillon des valseurs.

Tout en parlant à la fille du banquier, Georges avait examiné à la dérobée celui à qui elle donnait la préférence.

Les deux hommes n'avaient échangé qu'un seul regard qui, instinctivement, les éloigna à tout jamais l'un de l'autre.

Il y a des pressentiments étranges. Sans pouvoir dire pourquoi, de Maurange devina un prochain rival dans le nouveau venu, et la beauté et la distinction de sa personne durent le convaincre qu'il serait à redouter.

Il s'approcha d'un de ses amis, nommé d'Artheville.

—Mon cher Gaston, connaissez-vous le jeune homme qui valse avec Mlle Schunberg en ce moment ?

—Oui.

—Qui est-ce ?

—C'est un Portugais brésilien, ou plutôt un Brésilien né en Portugal, fort riche.

—Son nom ?

—Le marquis Sanchez d'Alviella.

LA PROVOCATION

Isaac Schunberg avait considéré comme un véritable plaisir d'être l'un des introducteurs du jeune marquis brésilien dans le monde de la capitale, où son nouveau client ne pouvait que lui faire honneur sous tous les rapports. La beauté sombre de Sanchez, la distinction un peu hautaine de ses manières, sa noblesse ancienne et sa grande fortune le firent en effet, partout admirablement accueillir. A le voir au milieu des fêtes parisiennes, nul n'eût pu reconnaître en lui le terrible et vindicatif assassin de la pauvre Lakhmi. Lui-même avait fini par vaincre l'affreux souvenir de la nuit horrible qui avait vu l'accomplissement de sa double vengeance. Parfois pourtant l'image de la jeune esclave reparaisait dans sa mémoire comme un sanglant remords, tandis qu'un cri lointain sortait du passé pour retentir jusqu'au plus profond du cœur du meurtrier.

—Dominique !... Lakhmi !... s'écriait-il alors en entendant en lui cette lugubre plainte, horribles fantômes, éloignez-vous, fuyez, je ne veux pas vous voir !

Puis il appelait à son aide toutes les raisons capables de l'absoudre à ses propres yeux et finissait par se convaincre momentanément que s'il avait été cruel, comme toute il avait fait justice. Des esclaves ! Il était bien bon de daigner encore songer à eux. Il est vrai que Lakhmi avait été son premier amour, et que cet amour-là, même lorsqu'aucun incident ne le soulignait, s'incruste toujours dans le cœur d'une façon ineffaçable. C'est sur le marbre le plus dur que sa flèche pénétrante trace ce divin mot renfermant tout un poème : "J'aime," et rien, ni le temps ni l'espace, ne peut en faire disparaître la trace profonde.

Depuis cette passion violente et malheureuse qui l'avait conduit jusqu'au crime, Sanchez avait eu de nombreuses intrigues. Ses succès près des femmes l'avaient grandement dédommagé du dédain de Lakhmi, mais aucune d'elles n'était parvenue à faire de nouveau vibrer dans son âme, cette fibre secrète que la jeune esclave avait si délicieusement frôlée jadis du bout des ailes de sa beauté.

Paris est la cité des merveilles par excellence. Toutes les aristocraties y étalent leurs splendeurs. Sanchez en était ravi. Il ne pouvait pas longtemps lutter froidement contre les séductions qu'il rencontrait à chaque pas.

Parmi toutes les charmantes jeunes filles, fleurs de la civilisation de la vieille Europe, plus femmes qu'Ève par le fond, plus belles que Vénus par la forme, plus gracieuses que les Willis par l'ensemble, unissant tous

les attraits à tous les charmes, celle qui parla bientôt le plus à son cœur et à son imagination émerveillée fut Clotilde Schunberg.

Lorsque Isaac la présenta à sa fille, dès le premier instant Sanchez fut ébloui et pourtant c'était un matin, Clotilde n'avait qu'une toilette fort simple, quoique d'un goût parfait, mais sa fraîche beauté n'avait besoin de rien pour briller de tout son éclat : sous des haillons elle eût encore été divine. Quant à l'impression première que Sanchez produisit sur Clotilde, elle fut favorable, mais sans importance.

—Ma fille, avait dit Schunberg au moment où Clotilde était entrée, puis s'adressant à elle, Monsieur le marquis d'Alviella avait-il ajouté en désignant Sanchez.

Le marquis s'était respectueusement incliné, Clotilde l'avait salué avec une grâce exquise, pleine de retenue et cependant de cordialité.

Les Parisiennes ont seules le secret de ces accueils charmants dont un sourire fait tous les frais, et Clotilde était parisienne jusqu'au bout des ongles. Sanchez l'enveloppait d'un regard charmé, plein d'admiration et de surprise.

—Je te signale Monsieur le marquis comme un danseur de plus, ma chère enfant, reprit Schunberg, car il vient de me déclarer qu'il était désireux de voir nos fêtes, et dès ce soir je le présente chez ta marraine.

—Ah ! c'est mal à vous d'effrayer ainsi mademoiselle, Monsieur Schunberg, fit Sanchez, si j'en juge par l'admiration qu'elle m'inspire, elle doit considérer comme une gêne tout nouvel arrivant dans la foule de ses cavaliers, au nombre desquels elle ne peut suffire, j'en suis persuadé.

—Vous doutez donc de mes sentiments hospitaliers, Monsieur le marquis ? répondit Clotilde. Présenté par mon père, un compatriote serait bien accueilli par moi ; à plus forte raison un étranger. Je vous inscris pour le prochain bal de madame de Lunéville, la première valse vous appartient.

—J'accepte avec reconnaissance, mademoiselle ; je dois vous prévenir pourtant que je danse fort mal.

—C'est, j'en suis sûre, par esprit de modestie que vous parlez, en tout cas, je vous promets d'être indulgente.

—Je tâcherai de ne point trop devoir recourir à ce sentiment généreux, mademoiselle.

—A la bonne heure, fit Schunberg. Clotilde, j'en suis sûr, trouvera en vous un valseur digne d'elle.

—Mon père...

—Ne vas-tu pas faire aussi la modeste ? Ce serait peine perdue.

—Certes, interrompit le marquis, je gage que mademoiselle, en fait de danse comme en fait de beauté, n'a point sa pareille dans tous les salons de Paris.

Le compliment était un peu brusque. Schunberg était trop l'admirateur de son enfant pour s'en offusquer, mais Clotilde en fut visiblement embarrassée. Sanchez s'empressa de racheter sa faute.

—Pardonnez-moi, fit-il, je suis un sauvage. J'ai trop dit ce que je pensais, mais si la sincérité peut pallier mon tort, n'hésitez pas à l'oublier, je le mérite.

—Voilà un charmant jeune homme, fit Schunberg après sa sortie, n'est-ce pas, Clotilde ?

—Il est fort bien, en effet, mon père, répondit-elle sans affectation.

C'est à la suite de cette entrevue que Georges de Maurange avait été contraint de céder sa place à

Sanchez. Dès ce moment une secrète jalousie s'établit entre lui et le marquis.

Quelques semaines se passèrent pendant lesquelles les deux rivaux trouvèrent cent motifs de se haïr.

Il suffira de définir la position de chacun pour prouver qu'il n'en pouvait être autrement.

Sanchez se sentait fort amoureux de Clotilde; il le lui avait fait comprendre, sans pourtant encore le lui dire nettement.

La grâce provoquante et même la légèreté mondaine de la jeune fille lui en imposaient.

Tout cœur vraiment épris subit infailliblement l'empire d'une domination semblable.

Il avait tout dit à sa mère: et la marquise, quoique voyant à regret son fils unique aspirer à la main d'une femme non tirée, subjuguée également par les grâces adorables de Clotilde, avait fini par approuver complètement le choix de son fils.

—Voulez-vous que je parle à M. Schunberg? lui avait-elle proposé vingt fois.

—Non! pas encore, ma mère, pas encore: je ne sais si je suis aimé.

—Et pourquoi ne le seriez-vous pas, mon fils?

—Plus tard, je vous en conjure.

Pour de Maurange, les assiduités visibles du marquis compromettaient tous ses projets d'avenir. Le triomphe de son rival était sa ruine; plus même: la misère, le suicide peut-être, ce suprême refuge des désespérés inutiles et les joies sans cesse renaissantes que lui promettait la réussite de ses projets, rendait cette hypothèse plus cruelle encore à la vie. Moins épris que Sanchez à beaucoup près, il jugeait mieux que lui-même les progrès quotidiens que son rival faisait dans le cœur de Clotilde.

Sans quelle s'en rendit compte, le jeune Portugais occupait chaque jour davantage sa pensée et l'éloignait de Georges. Elle lui trouvait une étrangeté saisissante que ce dernier ne possédait pas. Le regard du marquis avait plus d'éloquence. Les prunelles noires de Sanchez contenaient plus d'étincelles que les prunelles bleues de Georges. Mais autant celui-ci eût été désireux de brusquer les événements, autant Clotilde était décidée à profiter jusqu'à la dernière minute, du délai que lui avait accordé son père.

Elle aimait le monde et ses plaisirs en véritable novice. Les assiduités de sa nombreuse cour la ravissaient. C'était une sorte de coquetterie pleine d'innocence et d'abandon, une fantaisie de vierge, un caprice d'enfant.

De Maurange et le marquis lui plaisaient autant l'un que l'autre. C'était trop et pas assez.

—Quand j'aimerai vraiment l'un d'eux, se disait-elle, je ne penserai qu'à lui.

Et elle attendait qu'elle aimât Sanchez; car si de Maurange lui représentait l'idéal du mari distingué et courtis qu'elle avait rêvé, d'Alviella, par son humeur légèrement farouche, s'adressait plus directement au côté romanesque de son caractère, qui en était la dominante essence.

Georges, quoique mieux que tous les autres aux yeux de Clotilde, leur ressemblait un peu, tandis que Sanchez, lui, ne ressemblait à personne. Ses élans les plus passionnés révélaient une naïveté grande; tout, au contraire, dans son rival, était diplomatiquement calculé.

Quand le marquis enlaçait la taille de Clotilde pour l'entraîner au milieu des valseurs, elle ne pouvait nier l'enivrement dans lequel elle le plongeait. Il gardait le

silence, mais ses yeux jetaient des éclairs: sa main serrait convulsivement les doigts mignons de la jeune fille; tout son être lui exprimait l'amour le plus sincère. Ce mutisme éloquent parlait mieux à son cœur que toutes les ruses de Georges.

La passion allait mal à celui-ci. Quelque effort qu'il fit, les phrases qu'il croyait les plus respectueusement brûlantes sentaient la réflexion et le calcul. Désireux de ne rien compromettre, il ne se livrait pas assez et, d'ailleurs, manquait de conviction, cette grande force de l'âme. Clotilde eût voulu pouvoir fondre la glace de l'un et modérer l'ardeur de l'autre, car si la froideur de Georges l'irritait, la fougue qu'elle avait devinée en Sanchez lui inspirait quelque effroi.

Les moindres détails traduisaient la plus secrète pensée des deux rivaux.

Par exemple, le marquis n'invitait presque jamais Clotilde que pour la valse; Georges, au contraire, lui, préférait le quadrille, qui lui permettait d'étaler toutes les ressources de son esprit.

Sanchez ne s'aperçut pas d'abord de cette différence, mais un soir que de Maurange dansait un quadrille avec Clotilde, le marquis devint jaloux de Georges, comme jadis il l'avait été de Dominique.

—Que vous êtes cruelle, disait, protégé par le bruit de l'orchestre, Georges à Clotilde, et quelle étrangeté d'âme vous fait ainsi vous jouer du profond amour que vous m'avez inspiré! Je souffre à mourir, et je n'ose même pas m'en plaindre, puisque ma souffrance vient de vous.

—Quel sombre préambule! fit en souriant Clotilde.

—Ah! ne me raillez pas... Je vois bien ce qui se passe.

Par grâce, promettez-moi de ne plus danser aussi souvent avec le marquis d'Alviella.

—Mais il me semble que je ne danse pas plus avec lui qu'avec vous.

—Suis-je donc tout le monde, moi, pour que vous me répondiez ainsi?

—Le marquis est le client et l'ami de mon père.

—Il vous aime.

—Monsieur de Maurange?...

—Pardonnez-moi d'être aussi franc, mademoiselle; mais il vous aime.

—Vous en savez plus que moi, paraît-il?

—Je suis trop jaloux de lui pour me tromper.

—Eh bien! quand cela serait?... Puis-je empêcher le marquis d'avoir quelque affection pour moi?

—Vous le devez.

—Vous êtes égoïste, il me semble.

—Il ne s'agit pas de moi.

—Et de qui s'agit-il donc?

—De vous.

—Je ne vous comprends pas. Expliquez-vous, je n'aime pas les énigmes.

—Le marquis est mon rival; comme moi, il aspire à votre main. Tremblez de lui donner la préférence.

—Oh! mais prenez garde; un mot de plus, et vous allez le calomnier. Je vous préviens que je vous permettrai pas plus d'user de ce moyen perfide qu'à M. d'Alviella, s'il tenait, par impossible, de l'employer pour vous nuire dans mon esprit.

—Ce que vous appelez calomnie n'est qu'une vérité. Je vous en conjure; il y va plus de votre bonheur que du mien, je vous en donne ma parole. Je me connais en hommes, j'ai jugé depuis longtemps le marquis. Sous des dehors que je reconnais séduisants, il cache, soyez-en certaine, une lave capable de tout anéantir lorsqu'une vio-

lente passion la fera déborder. Son cœur est un volcan. L'amour autant que la haine de ces gens-là est terrible. Si j'étais femme, j'aurais peur d'appartenir au marquis d'Alviella. Il n'a qu'un vague soupçon de la réalité qui existe entre moi et lui, et s'il avait pu me tuer d'un regard il l'aurait fait vingt fois déjà : je l'ai lu dans ses yeux. Pour vous, pour vous surtout, redoutez cette terrible tendresse.

Ces paroles, chaleureusement prononcées, plongèrent la fille du banquier dans une méditation profonde.

Le quadrille était fini depuis quelques instants déjà, et sans bouger elle semblait prêter encore l'oreille à son cavalier. De sourdes craintes s'infiltraient dans son âme. Ce que venait de lui dire Georges répondait à de secrètes appréhensions, fort vagues jusque-là, mais qui venaient de prendre une forme définie. Cette concentration, que Maurange constata avec une joie secrète, fut de courte durée.

Rappelée à elle par le silence prolongé de l'orchestre :

—Convenez que vous avez voulu simplement et diplomatiquement m'effrayer, dit-elle.

De Maurange ne lui répondit que par un signe presque imperceptible. Clotilde, à ce signe, se retourna et vit à deux pas d'elle le marquis, pâle comme un spectre et qui pourtant s'avança vers elle le sourire aux lèvres :

—Seriez-vous assez bonne, lui dit-il, mademoiselle, pour m'accorder un quadrille ?

—Impossible, monsieur le marquis, je les ai donnés tous.

—Monsieur est-il au nombre des privilégiés ? demanda Sanchez en désignant Georges.

—Oui.

—En ce cas, ce n'est plus à vous, mais à lui que je m'adresse. Voulez-vous bien m'accorder le quadrille que je sollicite, monsieur de Maurange ?

—Non, monsieur le marquis.

—Vous n'êtes point aimable.

—Oh ! permettez : je vous ai fait déjà forcément un sacrifice de ce genre, et il m'a trop coûté pour que, bénévolement et de mon plein gré, il me prenne fantaisie de m'en imposer un second.

—C'est juste, fit froidement Sanchez.

—Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur le marquis, dit Clotilde. Vous êtes encore inscrit sur mon carnet pour deux valses ce soir ; que vous faut-il de plus ?

—Eh bien ! répliqua Sanchez sans répondre directement à cette question et poursuivant les idées que la boutade de Georges avait fait éclore en son esprit, puisque ce soir la chose est impossible, daignez au moins m'inscrire pour un quadrille, dans cinq jours, au bal du ministre.

—Volontiers.

—Merci mille fois !

Clotilde prit son carnet et inscrivit Sanchez ; puis, reconduite par Georges, elle regagna sa place, où un autre danseur ne tarda pas à venir la chercher pour danser une polka.

Quelques instants après, le marquis rejoignait Georges dans le petit boudoir où ils se trouveront seuls.

—Je vous défends de danser avec mademoiselle Schunberg, lui dit Sanchez sans préambule.

—Vos armes ! fit tranquillement de Maurange d'une voix basse et calme.

—Vous m'avez donc compris ?

—Admirablement, comme vous voyez. Vos armes ?

Le pistolet à trois pas. Un seul chargé.... dans une heure !

—Oh ! oh ! monsieur le marquis, vous allez beaucoup trop vite !

—Vous refusez ?

—Oui et non. Nous ne sommes pas au Brésil. Je veux bien vous procurer la satisfaction d'essayer de me tuer et m'offrir, en revanche, à votre endroit, la même chance agréable, puisque, de par les lois de l'amour et de la jalousie, l'un de nous est de trop auprès de mademoiselle Schunberg, mais j'ai dix ans de salle, quatre assidus de tir, et je ne veux pas sacrifier ces petits avantages. Je me battraï contre vous au pistolet, si tel est votre bon plaisir, mais d'après les règles ordinaires.

—Je ne comprends pas qu'un homme courageux repousse les conditions d'un combat, quelles qu'elles puissent être.

—Permettez, chez monsieur ; la haine est celle de toutes les passions qui nous égare le plus, et vous semblez exclusivement lui prêter l'oreille. Si bien que sous son empire vous négligez de songer aux plus strictes précautions que la délicatesse nous impose. Il nous faut d'abord, si nous nous battons....

Sanchez fit un mouvement.

—Oh ! tranquillisez-vous, reprit Georges, nous nous battons ; mais il nous faut d'abord, dis-je, que personne ne puisse soupçonner la véritable cause de notre duel, car je crois qu'au Brésil, pas plus qu'ailleurs, on n'a pour coutume de faire bon marché de l'honneur des femmes. Que nous nous battions parce que nous aimons tous deux mademoiselle Schunberg, libre à nous ! mais le temps n'est plus où les preux entraient au tournoi, portant les couleurs de la dame de leurs pensées, et seuls nous devons connaître le motif de notre rencontre !

—Vous avez raison ; après ?

—Après, monsieur ? Eh ! c'est bien simple : pour que la cause véritable reste inconnue, même de nos témoins, il faut en trouver une apparente ; or, quelle que soit la gravité de celle que nos imaginations respectives nous suggéreront, jamais elle ne pourrait justifier un combat de cannibales du genre de celui que vous me proposiez tout à l'heure. La question du courage n'entre pour rien dans mon refus ; car, pour faire accepter par nos témoins des conditions aussi terribles et aussi inusitées, il faudrait que l'injure à laver fût de nature à exiger impérieusement la mort de l'un de nous, et nos cœurs n'admettent d'aussi complètes répressailles que lorsque l'honneur est atteint, non pas directement, mais par une souillure faite à une femme qui vous est proche. Mademoiselle Schunberg n'est point ma parente ; je n'ai ni mère ni sœur.

—J'ai une mère, moi ! fit Sanchez n'écoutant que sa jalousie.

—Oh ! monsieur le marquis, elle a des cheveux blancs !

Et Georges força Sanchez à baisser les yeux malgré lui.

Il reprit :

—Il faut que nous trouvions un prétexte suffisant pour nous battre sérieusement et comme il convient aux gens qui ne font du duel ni une réclame ni une forfanterie, et voici ce que je vous propose.

—Voyons.

—Dans une heure, venez au cercle. J'y serai et vous y ferai bon accueil afin que personne ne puisse soupçonner nos projets. Nous nous mettrons à une table de jeu et le premier motif venu nous servira de prétexte.

—Au jeu ?

—Oui, n'est-il pas un des grands critères de l'honneur des hommes ?

—Oui ; je l'accepte. Dans une heure.

—Je vais vous attendre.

—Je ne me ferai pas désirer.

Ils se quittèrent.

De Maurange entra dans la salle du bal. Isaac et sa fille s'apprêtaient à la quitter. Pendant que le banquier prenait congé de la baronne de Lunéville, Georges s'approcha de Clotilde et lui dit tout bas en la saluant, de façon à ce qu'elle seule pût l'entendre :

—Bientôt je vous ferai connaître entièrement le marquis Sanchez d'Alviella.

Puis il disparut, gagna le vestiaire et se fit conduire au cercle.

L'INSULTE

Tout en se rendant au cercle, Georges, avec le calme remarquable qu'il avait toujours su conserver, dans les circonstances les plus graves de la vie, se traça un plan de conduite dont il se décida à ne point se départir quels que fussent les événements qui allaient surgir.

Les faits qui suivent l'expliqueront.

Quand de Maurange entra, malgré l'heure avancée, plusieurs tables d'écarté et de bouillotte étaient en pleine activité. Le grand *peut-être* dont parle de Musset, jaillissant de chaque carton bariolé, s'adressait éloquemment à l'imagination des joueurs.

Quelques membres du cercle, causant et fumant, étendus dans de grands fauteuils près de la cheminée, formaient un calme contraste à l'agitation du reste de la salle. Du nombre de ces derniers étaient Gaston d'Artheville, un des invités de madame de Lunéville qui venait d'arriver ; Durouget, dont le nom s'est déjà trouvé dans ce récit, puis M. de Chambly, vieux beau luttant à outrance contre la calvitie, le rhumatisme et la neige des temps.

—Ah ! voilà de Maurange, fit Gaston. Vous m'avez imité en quittant le bal, mon cher ; la fête était splendide, mais il ne faut pas abuser même des meilleures choses.

Deux heures sonnèrent bientôt, Sanchez entra.

Il ne s'était point fait attendre une seconde, car si l'exactitude est la politesse des rois, elle est aussi le propre des gens déterminés.

Depuis quelques instants les yeux de Georges allaient alternativement de la porte à la pendule et de celle-ci à la première.

—Oh ! vous pouvez arriver, mon rival, se dit-il en voyant paraître le marquis, je suis prêt.

Après avoir salué d'Artheville et Durouget, Sanchez se dirigea vers de Maurange et lui dit d'une voix calme, mais assez haut pour que les personnes les plus rapprochées d'eux puissent l'entendre :

—Nous nous sommes donc donné tous le mot ? Bonsoir, monsieur de Maurange !

—Bonsoir, marquis ! fit Georges avec empressement en tendant la main à d'Alviella.

Sanchez fit un effort et la toucha du bout des doigts. —Le furieux s'est un peu calmé, se dit Georges après un court examen, mais je le connais, et la moindre étincelle le fera sauter comme un baril de poudre.

En effet Sanchez était plus ferme et voici pourquoi.

Après la sortie de son rival de chez madame de Lunéville, lui aussi s'était approché de Clotilde, qui, malgré les dernières paroles de M. de Maurange, lui avait fait

un gracieux accueil. La loyauté de caractère de mademoiselle Schunberg avait opéré en elle un brusque revirement en faveur du marquis et lui avait fait regarder comme une obligation de racher par une gracieuseté complète un moment d'antipathie que rien ne justifiait jusque-là. L'adieu de Georges ne fit qu'exagérer ces bonnes dispositions. Plus portée vers Sanchez que vers de Maurange, elle interpréta l'étrange promesse de ce dernier d'une façon fort peu favorable pour lui, et, désireuse de voir le jeune Portugais sortir à son honneur de cette lutte secrète, elle se livra plus qu'elle ne l'avait jamais fait.

—Je suis furieuse contre vous, dit-elle au marquis d'un air gracieux qui démentait complètement ses paroles.

—Puis-je connaître la cause de ce grand courroux ? dit Sanchez en retrouvant tout son sang-froid aux rayons du sésaphique sourire de Clotilde.

—Sans doute. Tantôt, en me demandant un quadrille pour le prochain bal du ministre, vous avez pris un air sinistre dont je désire avoir l'explication.

La question était brusque. Sanchez se troubla de nouveau. C'était une singulière nature que la sienne : cratère au dedans, sensitive à la surface.

—De quel air sinistre voulez-vous parler ?

—Oh ! ne niez pas, monsieur le marquis ; je vous connais assez pour déchiffrer sur votre visage jusqu'à vos impressions les plus secrètes.

L'occasion était belle, le jeune homme ne la laissa pas échapper.

—Alors, répondit-il, vous devez savoir depuis longtemps pourquoi je ne puis vous voir au bras d'un autre sans en être douloureusement ému.

Il n'avait jamais été aussi loin. Clotilde se troubla à son tour.

—Je vous aime, ajouta Sanchez d'une voix plus basse, avec un accent si pénétrant qu'il n'admettait aucun doute.

—Ah ! fit Clotilde en rougissant, je ne vous questionnerai plus : vous répondez trop.

—Cet aveu vous déplaît-il ?... De grâce, ne me condamnez point... Si vous saviez...

—Vous en demandez trop également.

—J'implore, voulez-vous dire. N'est-ce pas ce qu'il faut faire quand on s'adresse au bonheur ?

—Eh bien ! je vous répondrai au bal du ministre.

—Vous aurais-je déplu ? ne me le laissez pas croire.

—Non, puisque je vous ai donné votre quadrille... et que je maintiens cet engagement.

Sanchez s'éloigna transporté.

Un instant même il oublia presque entièrement Georges. Cependant il se souvint bientôt de son rendez-vous, et, la mémoire lui revenant, la haine se fit entendre de nouveau, moins impérieuse, mais aussi tenace. Il avait foi dans la préférence de Clotilde pour lui ; mais presque aussi certain de l'emporter, il réfléchissait que son triomphe n'empêcherait pas de Maurange d'aimer la même femme que lui, et sa jalousie lui faisait considérer cet amour comme un sanglant outrage dont il devait se venger.

Telles étaient ses dispositions, lorsque Georges lui tendit la main.

Les circonstances ne tardèrent pas à aider les projets des deux futurs adversaires. Au bout de quelques instants d'une causerie à bâtons rompus, dont Durouget et d'Artheville firent presque tous les frais, ce dernier proposa un baccara chemin de fer.

De Chambly, Durouget, le marquis et deux ou trois autres membres du cercle acceptèrent avec joie. On s'attabla. Froid d'abord, ainsi que cela arrive d'ordinaire, la partie ne tarda pas à prendre des proportions considérables. Sanchez était en face de Georges, d'Artheville occupait sa droite, Durouget sa gauche.

Placé au côté droit de Georges, son ami de Chambly cherchait avec opiniâtreté une main insaisissable, dans le but, disait-il d'un air fat, d'offrir un coupé à une célébrité chorégraphique de l'époque, qu'il déshonorait de sa confiance.

Ses vains efforts amusaient les joueurs.

—Je crains fort que ce coupé-là ne roule jamais si bien que vos louis ce soir, mon cher de Chambly, fit Durouget.

De Chambly riposta par un *banco* qui fut aussi malheureux pour lui que les précédents.

Georges et Sanchez s'observaient et semblaient être des plus calmes. d'Alviella était à la piste du moindre prétexte pour faire éclater l'orage ; de Maurange s'en préoccupait fort peu, résolu qu'il était de l'attendre. Il s'était promis de mettre, en tout cas, tous les torts du côté du marquis, se réservant le beau rôle, ce qui ne pouvait que favoriser ses projets d'avenir.

Par un singulier caprice du hasard, l'occasion si désirée par Sanchez ne se présentait pas. Le jeu suivait une marche assez régulière, seulement, chaque fois que les cartes arrivaient aux deux rivaux, elles ne faisaient que passer dans leurs mains, sans leur offrir un seul coup de gain et par conséquent un seul motif à contestation. Puis il fallait une injure grave. "Le jeu est un des critères de l'honneur," avait dit Georges ; et le marquis voulait attaquer de Maurange dans son honneur même, afin que nul arrangement ne fût possible. Ces retards irritaient Sanchez. Enfin de Maurange tomba sur une main, c'est-à-dire passa plusieurs fois de suite.

Il ne lui restait plus en la commençant que cinq louis du billet de mille francs qu'il avait déposé sur la table en y prenant place.

—Cinq louis ! fit-il.

—Je les tiens, dit Sanchez.

De Chambly avait la main sur lui et le força à se retirer. Georges gagna. Sanchez s'arma de patience. Il comprit qu'il valait mieux attendre que la somme produite par les gains successifs de son rival fût de quelque importance. Au bout de cinq coups elle fut de deux mille francs.

La galerie n'avait point tout tenu.

—Banco ! fit Sanchez en jetant deux billets de banque devant Georges.

—Huit ! dit Georges en abattant un brelan. Il y a quatre mille francs.

—Banco ! répéta le marquis.

Les cartes furent de nouveau favorables à de Maurange.

—Huit mille francs, messieurs !

—Banco ! fit une troisième fois le marquis vidant son portefeuille.

Georges gagna encore. Sanchez, irrité par le succès de son adversaire, songea un instant à susciter la querelle en ce moment ; mais, après réflexion, il se contenta de jeter à Georges un regard de colère qui montra à celui-ci la grandeur de l'irritation du Portugais. Sans avoir l'air d'y prendre garde, de Maurange continua de retourner les cartes avec calme.

—Vous avez gagné, Monsieur, fit-il au bout d'un mo-

ment, en passant à d'Alviella le tas d'or et de billets qui se trouvait devant lui.

—Aurait-il peur ? se dit Sanchez. Nous allons bien voir.

Georges le devança.

—Avez-vous remarqué toutes les jolies femmes que renfermait l'hôtel de Lunéville ce soir, d'Artheville ? fit-il en allumant un cigare.

—Certes, cher ami ! C'est un trop grand plaisir pour que jamais je m'en prive.

—Et à qui, mon cher Paris, auriez-vous donné la pomme ?

—A la comtesse de Rieux.

—Oh ! une brune !

—Elle est bien belle, pourtant.

—C'est vrai, mais je ne comprends pas plus les femmes brunes que les hommes blonds.

M. de Chambly fit la grimace. Il avait été blond en 1845.

—Ce n'est pas pour vous qu'on parle, lui dit Durouget : vous êtes une plume de cygne.

Et, sans attendre de réplique, il ajouta :

—Ah ! vous n'aimez que les blondes, vous, de Maurange !

—Oui, mon ami, comme Ève, Venus et Marguerite, les trois pécheresses sublimes de la foi, du paganisme et du roman. Qu'en pensez-vous, monsieur le marquis ?

Sanchez faillit éclater.

—Jouez, jouez d'abord, marquis ; vous répondrez tout à l'heure.

Il obéit et passa trois fois.

De Maurange ne portait pas.

Dépité par cette abstention :

—Vous ne jouez donc plus, monsieur de Maurange ? fit Sanchez.

—Pardon, j'attends.

—Que ma main soit passée ?

—Nullement, j'attends que le coup en vaille la peine ! Sanchez eut bientôt six mille francs devant lui.

—Je fais mille francs, dit de Chambly en avançant la somme.

—Eh bien, M. de Maurange ? fit le marquis.

—Banco sur parole !

—Je passe la main, dit Sanchez en déposant les cartes.

A ce moment, tout le monde se leva.

—Pardon, messieurs, fit de Maurange en pâlisant : vous êtes tous témoins que M. le marquis vient de gravement m'insulter, et je crois que vous pouvez affirmer que rien ne motive ni ne peut justifier cette insulte ?

—Oui, oui, firent plusieurs voix.

—Au Brésil, on ne joue qu'argent sur table, objecta Sanchez pour se justifier.

—C'est possible, monsieur, reprit Georges, mais nous ne sommes pas au Brésil. Je vous ferai observer qu'ayant accepté la mise de M. de Chambly et m'étant engagé à en faire une, les règles du jeu vous interdisent de vous retirer. De Chambly, voulez-vous bien me prêter six mille francs ?

—Voici, dit le vieux beau.

—Banco ! répéta de Maurange en déposant la somme devant lui.

Le marquis donna les cartes.

—Huit, abattit Georges.

—Merci, de Chambly ; voici ce que vous m'avez prêté. Quant à vous, monsieur le marquis, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins demain dans la journée.

Personne ne crut devoir faire une observation à ces belliqueux projets. On quitta la table. DeMaurange prit de Chamblly à part. Pendant qu'il lui parlait, d'Alviella pria d'Artheville et Durouget de vouloir bien être ses seconds. Georges quitta le cercle quelques instants après, monta radieux dans un fiacre, après avoir jeté son adresse au cocher il se dit :

—Bravo ! monsieur le marquis ! vous m'avez donné la première manche ; que Charles maintenant ait réussi de son côté, et la ravissante millionnaire qui s'appelle Clotilde Schunberg est à moi !

LE SECRET DU MARQUIS.

En rentrant chez lui, de Maurange, sans se donner la peine de se déshabiller, se jeta sur une chaise longue et ne tarda pas à s'y endormir profondément. Il était alors cinq heures du matin. Six heures après la porte s'ouvrit, et Charles, valet de chambre de Georges entra chez son maître.

Celui-ci s'éveilla.

—Quelle heure est-il ?

—Onze heures, monsieur.

—Déjà ! fit Georges en s'étirant. Diable ! je faisais un songe à désirer dormir toujours. As-tu fais ce que je t'ai demandé ?

—Oui, monsieur.

—Et as-tu réussi.

—Oui, Monsieur et même au-delà de nos espérances.

—Conte-moi cela.

—Hier soir, j'ai vu Charlotte, la femme de chambre de mademoiselle Schunberg, et adroitement je me suis fait renseigner sur la gouvernante. Madame Firmin aime l'argent.

—Alors son dévouement ?

—Appartient à qui le paie bien.

—Que gagne-t-elle chez Schunberg ?

—Trois mille francs.

—C'est bien. Après.

—J'ai vu le nègre ce matin, et je l'ai grisé avec de l'eau-de-vie de cidre, d'une marque excellente "Old normandy Brandy" Carte Rose, dont il ne se méfiait pas, mais il en a tant bu, qu'il a parlé.

—Tu étais en livrée.

—Non pas, j'avais acheté exprès un complet au Pont-neuf et le nègre me prend pour un vétérinaire.

Le fragment de la conversation suivante qui avait eu lieu dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin, voisin de l'hôtel d'Alviella entre le nègre Manoël qui, ainsi que Gomez, avait suivi Sanchez et sa mère en France, et Charles le valet de chambre de Georges, fera comprendre l'importance de cet entretien devenu des plus intimes à la suite des nombreuses razades que Manoël avait acceptées cédant aux instances de son amphitryon.

—Voyons, connaissez-vous bien M. le marquis ? M. Manuel ?

—Parfaitement.

—Entre nous, quel homme est-ce ? Est-il joueur ?

—Non.

—Ivrogne ?

—Il ne boit jamais que de l'eau rougie.

—Débauché ?

—Non.

—Diable ! c'est un phénix, alors ! Vous ne l'avez jamais surpris en faute ?

—Oh ! si.

—Comment cela ?

—C'est son secret.

—Et le vôtre, paraît-il. Gardez-le, je comprends votre discrétion ; mais, sans le connaître, il m'est impossible de vous indiquer la manière d'en tirer parti. Vous le voyez, je suis tout rond ; j'ai pleine confiance en vous, et, vrai, vous avez tort de vous méfier de moi.

—Je ne m'en méfie pas, monsieur Charles.

—N'en parlons plus. . . trinquons.

Manoël devint taciturne. Charles tournait le bouillon dans ses doigts d'un air distrait sans perdre de vue son compagnon.

—Vous m'en voulez ? fit Manoël au bout de quelques instants.

—Moi ? pas le moins du monde. Je regrette pour vous seulement que vous ne puissiez pas tout me dire.

—Je le voudrais, mais il y a des secrets terribles qu'il ne faut pas même confier à son ombre.

—Oh ! tu parleras, se dit Charles. Puis tout haut, il ajouta : Au Brésil, c'est possible, mais ici, à Paris, un secret important doit enrichir celui qui le possède. Sans tout me dire, répondez seulement à mes dernières questions. Le marquis est-il colère ?

—Non.

—Jaloux ?

—Monsieur Charles. . . .

—Vindictif ?

—Je ne dirai rien. Si le maître le savait, il me tuerait.

—Peureux ! On ne tue pas plus impunément un nègre qu'un blanc en Europe.

—Je ne puis, vous dis-je.

—C'est donc bien grave ?

—Oui.

—Jaloux et vindictif ! répéta Charles. Puis guidé par un secret pressentiment : il a tué quelqu'un ? harsarda-t-il à voix basse.

—Taisez-vous ! fit Manoël avec effroi.

—J'ai donc deviné juste ?

—Non.

—Votre frayeur m'apprend le contraire.

—Oh ! ne le dites pas, au moins fit le nègre en suppliant son nouvel ami.

—N'ayez donc pas peur ; videz votre verre. A la bonne heure. Un homme ?

—Non. . . .

—Au Brésil, une femme ?

—Une. . . . esclave.

—Son nom ?

—Son nom ? Ah ! son nom ? Je. . . . ne sais plus. fit Manoël que la dernière libation avait totalement grisé.

—Rappelez vos souvenirs.

—Mes souvenirs à quarante ans. . . . J'ai quarante ans. . . .

—Ne bougez donc pas toujours. . . . Oh ! le misérable, il est ivre-mort !

—Morte, voulez-vous dire. . . . elle est bien morte.

—Mais qui ?

—Il y a six ans, à Pernambouc. . . . J'ai soif.

—Vous boirez tout à l'heure. . . . Son nom ?

—Je veux boire.

—Dis-moi son nom, et tu boiras.

—Bien sûr ?

—Oui. Son nom ?

—Lakhmi.

—Lakhmi ! répéta Charles comme pour incruster ce nom dans sa mémoire.

Puis, tandis que le nègre, complètement ivre, s'endormait subitement sur la table, il sortit et se hâta de rentrer chez son maître en se disant :

—Si après ce que je viens de découvrir, Monsieur ne se montre pas aussi généreux que satisfait, je n'aurai pas de chance.

UN SINGULIER MARCHÉ

De Maurange écouta Charles avec une attention grande, lui donna cinquante louis, ce qui ravit le valet de chambre, et l'ayant congédié, alluma une cigarette, se jeta sur une chaise longue et se mit à réfléchir profondément.

La découverte qu'il venait de faire dépassait tout ce que sa profonde antipathie pour Sanchez lui avait fait espérer.

—Allons, se dit-il, la partie devient belle, et je parie désormais tout ce qu'on voudra pour mon excellent ami Georges de Maurange. Ce n'est point un loup seulement comme je le croyais, que ce marquis brésilien, c'est un tigre ! Et je laisserais cette adorable fée blonde, cette ravissante Clotilde, si belle et si dorée unir son existence à celle de ce féroce Brésilien ? . . . Non pas, cent fois non ! Mais d'abord préparons-nous à tout événement.

Il se leva, détacha d'une panoplie un fleuret moucheté et tira au mur pendant quelques minutes.

—Le jarret est bon, le bras souple ! Voyons si l'œil et la main sont également bien disposés.

Sur cette réflexion, il jeta son fleuret, prit une boîte à pistolets et en sortit une arme de salon marquée Lepage. Alors, en reculant un fauteuil, il mit à découvert une petite plaque attachée au mur. Il y fixa une carte à jouer, et, s'étant placé à l'extrémité opposée de la chambre, il fit feu quatre fois en enlevant successivement, avec une précision extrême, les quatre coins de la carte. Au dernier, une voix s'écria :

—Bravo ! mon cher, vous êtes de première force !

C'était de Chambly qui venait d'entrer.

—Je viens de me lever tout exprès pour vous, ajouta le vieux beau.

—Merci mille fois, cher ami. Vous savez que le marquis vous attend à deux heures ?

—Parfaitement. Nous serons exacts, car voici votre autre témoin.

Un des membres du cercle qui avait pris part au baccara de la nuit, entra.

—Merci de votre exactitude, messieurs, fit Georges. Témoins de l'insulte que m'a faite M. d'Alviella, vous devez aisément comprendre que je ne puis admettre aucune excuse. N'accordez pas ce point. Ceci posé, voici mes intentions. Ayant le choix des armes en ma qualité d'insulté, je prend le pistolet ; quant aux autres conditions, réglez-les à votre gré, je les accepte d'avance. De Chambly tenta quelques conciliantes objections.

—Je veux me battre, répondit de Maurange ; mon honneur l'exige, je me battraï.

—Au pistolet ?

—N'est-ce pas mon droit ?

—Oui, mais voyez, fit de Chambly en montrant au second témoin la carte qui venait de servir de cible à Georges ; voilà comment tire ce gaillard-là. Le marquis est un homme mort.

—Mon cher de Chambly, je ne suis pas aussi terrible que vous semblez le supposer, et d'ailleurs une grande force au pistolet peut servir aussi bien à épargner son adversaire qu'à le frapper mortellement.

—Je l'espère bien ; pour un méchant baccara, où j'ai perdu dix mille francs.

—Il ne faut pas que mort d'homme s'ensuive, n'est-ce pas ?

—Justement.

—Le marquis vous attend. Veuillez vous rendre chez lui, messieurs, reprit de Maurange. Je reste ici à votre disposition. Faites en sorte, je vous prie, que la rencontre ait lieu aujourd'hui même.

—Comptez sur nous.

Sur cette promesse, ayant quitté Georges, ses deux témoins se firent conduire rue de l'Université.

Sanchez les attendait dans son fumoir.

De même que son futur adversaire, il n'avait point fermé l'œil de la nuit ; mais, moins calme que lui, il s'était entièrement livré à l'irascibilité de son caractère violent.

A onze heures, il avait envoyé Gomez prier Durouget et d'Artheville d'être chez lui à deux heures précises, afin que le duel eût lieu le plus tôt possible. Son impatience fiévreuse se trahissait dans les moindres détails. Il avait tout dit à Gomez, et voici, lorsque le vieux chasseur avait paru, par quelles paroles le marquis l'avait accueilli.

—Je me bats aujourd'hui avec un homme qu'il faut que je tue, Gomez.

—On vous a insulté, Monsieur le marquis ; et qui a osé ?

—Un fou dont je ferai bientôt un cadavre.

—A quelle arme vous battez-vous ?

—Je ne sais encore, mais que je le tiens une seconde au bout d'une épée ou d'un pistolet, et je te réponds que j'aurai sa vie.

—Je connais l'adresse de M. le marquis, mais seulement qu'il me permette une observation.

—Parle.

—Vous m'avez l'air bien irrité, et la colère peut, en précipitant vos coups, les rendre moins sûrs, et en agitant vos bras faire dévier votre main.

—As-tu donc oublié que je logeais une balle dans l'œil d'un jaguar bondissant à cinquante pas au clair de la lune.

—Oui, mais vous étiez calme alors !

—Pas toujours ; murmura Sanchez répondant à une secrète pensée, sinistre lueur du passé qui venait de traverser son esprit comme un lugubre éclair, et relevant la tête afin de secouer ce souvenir sanglant, il prit la main de Gomez en ajoutant : —Je serai calme, je te le promets.

Durouget et d'Artheville arrivèrent en ce moment.

De même que Georges aux siens, le marquis laissa carte blanche à ses témoins, leur déclarant néanmoins qu'il refusait de faire aucune excuse et que par conséquent le duel était inévitable.

D'Artheville et Durouget se retirèrent dans un petit salon attenant au fumoir, en entendant annoncer les témoins de Georges.

Ceux-ci entrèrent.

En quelques mots, ils firent part au marquis des intentions de Maurange.

—Je vous suis gré, Messieurs, répondit Sanchez, de ne point chercher à empêcher ce combat. Mes témoins sont là. Veuillez les rejoindre, je vous prie, afin d'en régler avec eux toutes les conditions.

Les deux hommes saluèrent et passèrent dans le salon voisin.

Pendant que ceci avait lieu à l'hôtel d'Alviella, de Maurange poursuivait l'examen de sa situation avec un remarquable sang-froid.

— Si je tue ce marquis du diable, se disait-il, mon mariage avec Clotilde sera bien compromis, c'est certain. Malgré le prétexte apparent de cette rencontre, elle a trop d'esprit pour n'en pas devenir aisément le véritable motif. J'ai bien étudié son caractère. Sous une apparence légèrement frivole, c'est une âme tendre que la sienne, qui ne me pardonnerait que fort difficilement ma victoire. D'ailleurs, sans être positivement aimé d'elle, ce Sanchez, — que n'est-il resté au Brésil, à tuer des Lakhmis à son aise ? — occupe déjà trop sa pensée pour que la belle Clotilde ne m'en veuille pas éternellement, si je vengeais l'esclave assassinée. D'un autre côté, si je le blesse seulement, notre duel fera peu de bruit, mademoiselle Schunberg peut l'ignorer, interpréter l'absence momentanée de mon rival de sa cour comme une retraite définitive. Pendant ce temps, j'aurai le champ libre et pourrai précipiter les événements de façon à ne plus avoir à redouter d'Alviella lorsqu'il reparaitra. L'important est de continuer à avoir le beau rôle. On ne sait pas ce qui peut arriver. Les femmes ne sont jamais complètement insensible aux chevaleresques procédés. Deux cas sont encore à prévoir. Qu'il me tue ou me blesse. Dans le premier, l'avenir n'importe peu, dans le second, il est aussi brillant pour moi que si je sortais vainqueur de cette rencontre, grâce au secret que j'ai découvert ce matin ; car sa révélation forcera certainement Clotilde à attendre ma guérison, quoi qu'il arrive. Je n'ai donc à craindre que la mort, et vraiment je ne la crains pas.

Il en était là de ses réflexions lorsque la porte s'ouvrit et qu'à son grand étonnement il vit entrer une femme voilée. Il se leva instinctivement et, en une seconde, acquit la conviction que cette femme lui était entièrement inconnue.

— C'est à M. Georges de Maurange que j'ai l'honneur de parler ? fit-elle avec un accent légèrement étranger, sans daigner remarquer le profond étonnement qui se peignait sur la physionomie du jeune homme.

— Oui, madame ; mais comment se fait-il ?

— Que je pénètre ainsi chez vous, sans même me faire annoncer ? Vous allez le savoir, monsieur.

Et sans attendre que George lui offrit un siège, elle s'assit en relevant sur son chapeau le voile qui le garnissait.

De Maurange put continuer à son aise son examen pendant un court instant. L'inconnue, qui paraissait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans, était fort belle. Sa mise d'une recherche dépourvue d'affectation, annonçait l'opulence.

La surprise de Georges était au comble.

— Vous allez vous battre avec le marquis d'Alviella ? reprit-elle.

De Maurange fit un mouvement.

— Oh ! ne le niez pas, monsieur, et ne me demandez pas comment je le sais. L'argent ferait parler les morts, et je suis assez riche pour payer tous les secrets qui peuvent me servir.

Cette brusque entrée en matière, débitée avec un calme et une assurance qui n'admettaient aucun doute, redoubla l'étonnement du jeune homme. Qui avait pu révéler pour de l'or son duel à cette femme ? Georges ne pouvait soupçonner son témoin, et Charles ignorait tout.

— Si vous me voyez ici, chez vous, poursuivit l'inconnue, c'est que je voulais vous parler avant ce duel. J'ai gagné vos gens pour entrer sans être annoncée, dans la crainte que, dans un pareil moment, vous ne consentissiez point à me recevoir, n'ayant pas l'honneur de me connaître.

Ce ton hautain froissa de Maurange.

— Pardon, Madame, fit-il en interrompant l'inconnue, mais je vous ferai observer qu'avant d'avoir cette honneur je ne consentirai pas à vous écouter plus longtemps.

— Que vous importe mon nom ? Jamais vous ne l'avez entendu prononcer. D'ailleurs, je serai franche : je ne veux pas vous le dire aujourd'hui, et je vous ferai remarquer combien votre exigence est puérile, vis-à-vis de l'invention instantanée d'un nom quelconque que je pourrais m'appliquer afin de satisfaire votre curiosité.

— C'est juste, fit le jeune homme.

— Ne vous formalisez pas de mes paroles, Monsieur, et veuillez me prêter jusqu'au bout une oreille attentive.

— Je vous le promets.

— J'y compte. On vous croit riche, et vous ne l'êtes pas.

— Madame !

— Vous m'avez promis de m'écouter jusqu'au bout, Monsieur, ensuite, je vous en prie, ne niez rien, ce serait inutile, je connais votre vie depuis dix ans comme si je ne vous avais point quitté une minute.

— Et dans quel but vous êtes-vous permis de fouiller mon passé ? fit Georges avec hauteur.

— Vous le saurez bientôt, Monsieur, permettez-moi de continuer.

— Soit, fit de Maurange dominé malgré lui par son interlocutrice.

— Vous aimez l'argent, et votre duel est plus une question d'argent pour vous qu'autre chose.

— Pardon, Madame, mais...

— Pardon à mon tour, Monsieur, seulement, je vous ferai remarquer que nous n'en finirons jamais si vous ne me laissez pas poursuivre.

— C'est juste ; poursuivez, Madame.

— Je m'explique. Le marquis est votre rival, et la fortune du banquier Isaac Schunberg décuple à vos yeux la beauté de sa fille Clotilde, dont vous vous croyez amoureux.

— Quel démon lit donc dans ma pensée pour vous l'avoir ainsi révélée tout entière ? s'écria de Maurange.

— Aucun, rassurez-vous. Il y a plus de suppositions que de faits apparents dans ce que je vous dis. Je paye bien, je suis bien servie, je vous juge d'après vos actions, voilà tout.

Georges se sentit faiblir devant une volonté plus forte que la sienne. Il garda le silence et écouta.

— Je veux bien vous éclairer un peu cependant, reprit la jeune femme. Si j'ai pris la peine de m'occuper minutieusement de vos moindres gestes, de vos plus futiles paroles, je dois vous avouer que je ne l'ai fait que parce que le hasard vous a mêlé à la vie du marquis d'Alviella.

— Ah ! aimeriez-vous le marquis ?

— Non, oh ! non, je vous le jure !

Et cette négation fut accompagnée d'un regard si plein de haine, que Georges tressaillit.

— Je n'aime pas le marquis, reprit l'inconnue, et cependant, présumant que votre plus cher désir est de le tuer, je viens vous acheter sa vie.

— A moi ? fit de Maurange stupéfait devant la vivante énigme qui lui parlait.

—Sans doute. Je vous sais de première force à l'épée et au pistolet. Les jours du marquis sont dans vos mains et je veux qu'il vive.

—Vous voyez bien, Madame, que j'avais deviné juste. vous aimez le marquis.

—Monsieur de Maurange, je ne mens jamais.

—Si ce n'est point l'amour, ce n'est point non plus la haine qui vous guide, en tout cas ?

—Peut-être... Tenez, voici cent mille francs. Jurez-moi de ne point tuer le marquis, et ce port-feuille est à vous, fit l'inconnue en tendant à Georges l'objet dont elle venait de parler.

—Cent mille francs ?

—Vous pouvez les compter.

—Un tel marché...

—Est fort rationnel. Le marquis vivant, vos chances de devenir le gendre de M. Schunberg diminuent : il est donc fort juste que je vous en offre une légère compensation. Jurez, votre parole me suffira.

—Pardon... En me demandant la vie du marquis, c'est le sacrifice de la mienne que vous réclamez ; il faut que je me détermine à me laisser vaincre.

—Je ne vous demande que la vie du marquis, et pas autre chose. Vous pouvez le blesser, même grièvement, sans sortir de nos conventions, et plus sa blessure sera douloureuse, plus je serai satisfaite, mais, je vous le répète, ce que je ne veux pas, c'est qu'il succombe. Qu'il souffre, c'est tout ce que je désire, qu'il souffre le plus possible, acceptez-vous ?

—Oui, fit de Maurange après un instant de réflexion.

—Voici la somme. Jurez-moi de ne point tuer le marquis.

—Sur mon honneur, je vous le promets, fit Georges d'une voix ferme. Mais qui donc êtes-vous ?

—Une femme qui ne vit que pour un but unique, c'est tout ce que je puis encore vous dire. A bientôt, monsieur de Maurange, et merci. Nous sommes faits pour nous entendre, et vous épouserez Mlle Schunberg, c'est moi qui vous le dis. Désormais vous avez une alliée, et cette petite main tient votre avenir dans ses cinq doigts.

Cette dernière phrase fut prononcée d'un ton plus doux, dans lequel se montrait une satisfaction complète. Georges prit la main que lui tendait l'inconnue et la baisa. Cette main était la gauche. Il n'y fit point attention et reconduisit l'étrange visiteuse jusqu'au seuil de son appartement. De Chambly et le second témoin du jeune homme se croisèrent avec elle. Ils ne purent voir ses traits voilés et dans l'ombre en ce moment, mais l'élégance de sa tournure les frappa. Georges les introduisit dans son salon.

—Peste ! fit le vieux beau, voilà Vénus qui vient d'encourager Mars.

—Eh bien, messieurs ? demanda de Maurange.

—Dans une heure, barrière de l'Etoile. Nous avons choisi le pistolet, à vingt-cinq pas, vous tirez ensemble, à un signal convenu.

—Fort bien, fit Georges.

Puis il sonna.

Charles parut.

—Une calèche ? ordonna-t-il.

Le valet de chambre sortit afin d'exécuter cet ordre.

—Nous prendrons des pistolets chez Lepage, les témoins du marquis feront de même, et, arrivés sur le terrain, le sort désignera les armes dont vous vous servirez. Voilà ce que nous avons décidé, reprit de Chambly.

—Parfait, mon ami ; dans un instant je suis à vous.

Quittant alors ses témoins, de Maurange rentra dans la chambre où il avait reçu l'étrangère ; il serra les cent mille francs dans son secrétaire et, s'étant installé à un petit bureau de chêne sculpté, se mit à écrire :

“Le marquis Sanchez d'Alviella a assassiné une de ses esclaves, nommée Lakhmi. L'ami qui vous révèle ce secret vous en fournira bientôt les preuves.”

Ce laconique billet anonyme une fois terminé, Georges l'enferma dans une enveloppe qu'il cacheta avec soin et sur laquelle il traça la suscription suivante :

“Pour mademoiselle Clotilde.”

Puis il reprit une nouvelle feuille blanche et écrivit :

“Madame, rendez à un ami un important service. Il faut, dans l'intérêt de mademoiselle Schunberg, qu'elle ait ce billet avant ce soir, je me ferai bientôt connaître. Merci.”

Joignant un billet de 500 francs à cette seconde lettre, il l'enferma, ainsi que la première, dans une deuxième enveloppe qu'il adressa à : *Madame Firmin, hôtel Schunberg, chaussée d'Antin.—Particulière.*

Et enfin, ayant glissé cette lettre dans une troisième enveloppe qu'il cacheta comme les autres, mais qu'il laissa blanche, il rejoignit ses témoins.

—Tenez, de Chambly, dit-il, prenez ce pli. Si j'étais assez grièvement blessé pour perdre connaissance, vous briseriez ce cachet et feriez immédiatement porter ce qu'il contient à son adresse. Me le promettez-vous ?

—Sur l'honneur.

—Si j'étais tué, vous brûleriez le tout sans ouvrir.

—C'est convenu.

—Merci.

—Charles entra.

—La voiture qu'a demandée monsieur est en bas.

—C'est bien. Je sors pour quelques heures ; ferme tout ici avec soin pendant mon absence, fit Georges ; et, s'adressant à ses témoins, il ajouta :—Allons, partons, messieurs ! Ne faisons pas attendre M. le marquis d'Alviella.

L'ESPIONNE.

Abandonnons un instant les belligérants se dirigeant vers l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, et faisons un pas en arrière pour assister à ce qui s'était passé à l'hôtel Schunberg quelques heures auparavant.

La ponctualité du banquier était méticuleuse, les moindres actes de sa vie étaient réglés comme la marche du globe. Tous les matins, à onze heures précises, jamais avant, jamais après,—il entra dans la salle à manger, où Clotilde l'attendait déjà pour déjeuner. Elle savait, en agissant ainsi, causer à Isaac un plaisir extrême et la charmante jeune fille adorait son père. Ce jour-là, le sourire que le vieillard adressait quotidiennement à Clotilde en paraissant, s'évanouit sur ses lèvres dès qu'il eût pénétré dans le petit salon où nous avons déjà introduit le lecteur, au commencement de la deuxième partie de ce récit. Ce doux sourire disparut, car, contre son habitude, Clotilde était absente.

—Voilà qui est extraordinaire ! fit Isaac après quelques minutes d'attente. Serait-elle souffrante ?

Il se disposait à se diriger vers l'appartement de sa fille, lorsque Madame Firmin, la dame de compagnie de Mademoiselle Schunberg, entra. C'était une femme moyenne, à la figure paternelle de taille contournée par une mielleuse grimace. Déshéritée d'abord par la nature,

véritable marâtre envers elle, madame Firmin s'était vue bientôt aussi maltraitée par le sort.

A dix-huit ans, l'âge où toutes les femmes, même les moins douées, croient et espèrent, elle avait rencontré un mauvais drôle, bien bâti, qui l'avait épousée par amour à ce qu'il disait, mais de fait pour s'approprier les 50,000 francs qui constituaient l'avoir de la disgracieuse jeune fille. Un mois après, cet audacieux spéculateur fuyait avec une molliste, réalisant les bénéfices de son indelicatè opération et ne laissant à son anguleuse moitié que les yeux pour pleurer. Depuis, madame Firmin n'avait jamais entendu parler du volage et encore moins de son argent.

Les années s'écoulaient.

Paria de l'amour et de la maternité, son cœur atrophié se fit crédule et souple, sans haine, mais aussi sans dévouement. La cendre sous laquelle il couvait fini par éteindre le foyer de ses passions latentes, ou plutôt, changeant de forme, ces passions finirent par n'en faire plus qu'une : l'amour de l'or. Dans ses grandes crises, Madame Firmin voyait jaune comme certains assassins voient rouge, sous l'empire de leurs instincts.

Depuis six ans, elle était chez Schunberg, à qui elle avait su inspirer une entière confiance. Quant à Clotilde, son bon cœur lui avait fait aimer sa gouvernante dès le premier jour, et elle en était arrivée, captivée par madame Firmin, à n'avoir pas de secret pour elle.

—Ma fille est-elle indisposée ? lui demanda vivement le banquier.

—Nullement, monsieur. Mademoiselle m'envoie vous prier de l'excuser de ne point être encore prête, et vous prévenir qu'elle ne va point tarder à descendre.

—Je lui donne un quart d'heure ; allez, et grondez-la fort pour qu'elle se dépêche, cette chère enfant.

—Mademoiselle ! mademoiselle ! fit-elle au chevet de la jolie dormeuse, il est près de onze heures.

—Si tard ! Vite, vite, alors, ma bonne Charlotte. Ah ! pourquoi m'avoir laissé dormir ? Ne perdons pas une minute, dit Mlle Schunberg, en s'éveillant.

L'empressement des deux femmes répondit au désir de la jeune fille ; mais, malgré toute la célérité dont elles firent preuve, avant que la toilette ne fût terminée, la pendule qui garnissait la cheminée sonna onze coups.

—Trop tard ! fit Clotilde avec dépit. Descends, je te prie, ma bonne Firmin, et dis à mon père que je lui demande quelques instants.

La gouvernante obéit, on le sait, et ne tarda pas à rapporter la réponse de Schunberg à Clotilde.

—Bon père ! s'écria-t-elle, il te charge de me gronder, parce qu'il sait, Firmin, que cela t'est impossible. N'importe, tu aurais dû me réveiller.

—Vous dormiez si bien que je n'ai point osé, mademoiselle.

—Tu as eu tort, et pourtant, je ne sais pourquoi, je me sens toute lasse.

—Vous auriez dû rester au lit, et laisser monsieur votre père déjeuner seul.

—Y penses-tu ? Non pas, il eût été trop inquiet. puis j'ai à lui parler : car, si je n'ai pas dormi, c'est que j'ai passé toute la nuit à réfléchir.

—Bien sérieusement ? fit la gouvernante avec un sourire.

—Plus que tu ne le crois. Firmin, aimes-tu les voyages ?

—Je ne les détestes pas.

—Apprête-toi à faire tes malles, alors.

—Nous partons ?

—Oui, sans doute.

—Et pour où ?

—Tu m'en demandes trop ; je ne le sais pas moi-même. Me voici prête. A tantôt.

Isaac, quelques minutes après, accueillait sa fille avec sa bonhomie ordinaire.

—Enfin, te voilà, paresseuse ! lui dit-il en la voyant entrer. Une seconde de plus, et je commençais sans toi. Viens m'embrasser pour te punir d'avoir fait attendre ton père.

—Et vous, embrassez-moi bien fort aussi, pour me pardonner.

—Tiens, chère enfant, et maintenant à table.

Il sonna et le déjeuner commença.

Lorsque les valets se retirèrent, ainsi qu'ils avaient ordre de faire, après avoir servi le café :

—Tu as été bien silencieuse aujourd'hui, Clotilde ? fit le vieillard. Oh ! ne t'en défends pas ; je te connais assez pour deviner que ce silence inaccoutumé ne provient sans doute que d'un énorme désir de parler beaucoup, désir auquel la présence de nos gens ne t'a point permis de céder. Nous sommes seuls, maintenant, je t'écoute.

Clotilde hésita pendant quelques secondes.

—Eh bien ? reprit Isaac en forme d'encouragement.

—J'ai un gros "oui" à vous arracher mon père.

—A m'arracher ? il y a donc bien des raisons pour que je dise non ?

—Il y en a, mais j'en connais une plus puissante qu'elles, du moins je l'espère, qui doit faire pencher la balance vers le oui en question.

—Et quelle est cette convaincante raison ?

—Vous allez le savoir.

—Il y cinq mois environ que vous m'avez accordé un an pour faire choix d'un mari... Eh bien ! mon père, j'ai un gendre à vous proposer.

—Ah ! fit le banquier avec un sourire. Et quel est cet heureux mortel ?

—Le marquis d'Alviella m'a dit cette nuit qu'il m'aimait.

—Je m'en doutais. Et seras-tu bientôt marquise ?

—Oh ! je ne le suis point encore. J'ai le temps, mon père.

—Comment ! le temps ! fit Schunberg en se récriant.

—Sans doute, sept mois au moins.

—Je n'y comprends plus rien. Pourquoi me parler du marquis, en ce cas ?

—Parce que mon mariage avec lui dépend un peu de vous, mais beaucoup de M. d'Alviella. Je m'explique. J'ai pour le marquis une vive sympathie et peut-être même au cœur un sentiment profond ; mais, tout en rendant justice à ses qualités que vous avez sans doute appréciées comme moi, j'éprouve une invincible indécision. Je suis certaine qu'il se croit sincère, et mon hésitation ne provient pas de là. Mais j'aurais besoin, pour me décider, de tenter sur lui une épreuve qui, tout en me permettant de voir clair dans mon cœur, me fera apprécier sûrement la valeur du sentiment que je lui ai inspiré. J'ai réfléchi à cela toute la nuit, et j'ai trouvé le moyen sûr de résoudre ce double problème.

—Et ce moyen ?

—Dépend de vous.

—Où veux-tu en venir ?

—A vous supplier de faire un voyage avec moi.

—Et quand cela, ma belle capricieuse ?

—Mais tout de suite... .

—Comment ! quitter Paris au milieu de l'hiver ? Et dans quelles neiges vas-tu t'enterrer !

—Nous les fuirons au contraire ; nous irons en Italie. C'est dit, n'est-ce pas ?

—Mais du tout !

—Eh quoi ! vous me refusez, mon père ?

—Ma chère Clotilde, malgré tout le plaisir que je prends à satisfaire tes moindres caprices, mes affaires m'interdisent de quitter Paris en ce moment.

—Oh ! je vous donne trois ou même quatre jours.

—Tant que cela ? fit Isaac d'un air un peu railleur. Je te le répète, ton beau projet est irréalisable ; trouve mieux.

—Oh ! vous me refusez ! voilà la première fois ! c'est bien mal !

—Mais dans quel but ce voyage ?

—Je vous l'ai dit. Dans le but d'interroger mon cœur et en même temps celui de Sanchez, du marquis, reprit-elle bien vite en rougissant. Voici mon plan. Vous ne direz à personne où nous allons, je ferai de même ; nos amis n'apprendront notre voyage que lorsque nous serons déjà loin. Firmin et André votre valet de chambre, nous accompagneront seuls. De cette façon M. d'Alviella ne pourra point nous rejoindre. Nous resterons trois mois absents. Si, après ce délai, j'éprouve la même sympathie qu'à présent, si l'absence au lieu de l'amoinrir la laisse intacte dans mon cœur, je l'épouserai avec joie ; si lui, de son côté, ne m'a point oubliée et sait me pardonner l'épreuve à laquelle je l'aurai soumis sans qu'il s'en doute. . . .

—Mais, s'il t'aime, ton départ va le désespérer. C'est un procédé cruel, et qui peut tuer son amour, interrompit le banquier.

—S'il m'aime vraiment, il souffrira, je le sais ; mais croyez-vous que mon affection éternelle ne vaille pas d'être méritée par trois mois d'un pareil chagrin ? D'ailleurs, ce départ est nécessaire. M. d'Alviella m'a fait commettre cette nuit une faute dont je veux le punir.

—Explique-toi.

—Surprise et émue par son aveu, auquel je m'attendais pourtant, je lui ai follement promis de lui faire une réponse catégorique au bal du ministre. Or j'ai réfléchi, et je ne veux pas m'engager définitivement aussi vite. Le seul moyen d'échapper à mon engagement est de ne point aller à ce bal. Je vous en supplie donc, mon père : ne me refusez pas ; cette fête a lieu dans cinq jours, il faut qu'alors nous ayons quitté Paris.

—Tu es une véritable enfant, Clotilde.

—C'est possible ; mais soyez, comme toujours, un véritable bon père. Je suis un peu superstitieuse, vous le savez, et j'attache une importance énorme à ce voyage, car je crois que, seul, il peut assurer mon avenir.

—Eh bien ! nous partirons.

—Ah ! mon père, et quand ?

—Dans trois jours. . . Durouget me remplacera.

Clotilde, enchantée, couvrit le vieillard de caresses. C'était la meilleure récompense du grand sacrifice qu'Isaac lui faisait.

Mme Firmin ne tarda pas à apprendre que le voyage dont lui avait parlé sa jeune maîtresse était définitivement arrêté ; seulement Clotilde lui répondit : " C'est un secret," lorsque sa confidente lui demanda le lieu où elle allait se rendre, et la dame de compagnie n'osa pas insister.

De légers remords se mêlaient à cette extrême réserve. On saura bientôt pourquoi.

Trois heures après, c'est-à-dire dès qu'elle fût libre, Mme Firmin quitta l'hôtel et prit un fiacre, qui, d'après son ordre, se dirigea vers Neuilly.

LE DUEL

Le bois de Boulogne, à l'époque de ces événements, était loin de ressembler à l'admirable promenade qu'il est aujourd'hui. Ses lacs n'existaient pas.

On n'y pénétrait point par l'avenue de l'Impératrice, cette route spacieuse où piétons, cavaliers et voitures ont chacun leur voie, et quelques-unes de ses allées seulement étaient fréquentées. Les autres désertes et solitaires, surtout en hiver, étaient propices aux duels, car les combattants étaient certains de n'y rencontrer ni curieux, ni intrus, ni malencontreux pacificateurs. On s'y battait, on s'y pendait, on s'y brûlait la cervelle à son aise ; sans témoins, sous un ciel de feuillage, peuplé de milliers d'oiseaux chanteurs pendant la belle saison, et n'ayant pour horizon, pendant l'hiver, que les silhouettes dépourvues des grands arbres.

En choisissant l'Arc de Triomphe de l'Etoile pour lieu de rendez-vous, et par conséquent le bois de Boulogne pour lieu de combat, les témoins du marquis et de Georges avaient agi en gens d'expérience. C'était en plein hiver ; il gelait à pierre fendre, et, pour peu qu'ils s'enfonçassent dans la partie abandonnée, ils étaient certains de s'y trouver bien seuls. Le choix des armes chez Lepage avait pris plus de temps que de Chambly ne le présumait. De Maurange était un client de longue date pour le célèbre armurier ; aussi crut-il bien faire en lui offrant des armes d'une précision remarquable.

Lorsque la voiture de Georges atteignit le haut de l'avenue des Champs-Élysées, celle du marquis franchissait l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Trois heures avaient sonné depuis quelques instants.

—Nous sommes en retard, fit Georges.

De Chambly consulta sa montre.

—De cinq minutes seulement, fit-il.

—C'est trop, beaucoup trop pour un duel.

—Pour un duel grave, j'en conviens.

—Prenez-vous donc celui-ci pour une plaisanterie, de Chambly ?

—Dieu m'en garde, mon cher ; mais je ne puis vous cacher que sa cause première m'en atténue quelque peu son importance. Se battre pour une partie de baccara ! . . .

—La partie de baccara n'est point le motif de ce duel, vous le savez comme moi ; c'est l'insulte qui l'a terminée. C'est pourquoi, quoi que vous disiez, c'est un duel grave.

—Je regrette d'autant plus de n'avoir pu rien tenter pour l'empêcher, en ce cas ; car s'il devait vous être fatal, mon cher Georges, je ne m'en consolerais de ma vie.

—Merci, de Chambly, pour cette promesse de regrets ; mais les témoins remplissent, il me semble, dans ces sortes d'affaires, le rôle des diplomates dans les conflits de peuple à peuple. Or, si la guerre est reconnue nécessaire, nul Talleyrand, à ce que je sache, ne pleure le trépas des vaincus. Faites de même. D'ailleurs, ajouta Georges avec un sourire, ai-je la mine d'un moribond ?

—Non, certes.

—Eh bien ! imitez-moi ; croyez à mon étoile. Le bon droit est de mon côté : c'est déjà les deux tiers de la victoire. Donnez-moi un cigare.

—J'admire votre sang-froid.

—N'est-il pas de saison ? . . . Brrou ! . . . Il faudrait être de lave pour résister à cette température sibérienne. Ah !

nous avons eu tort de choisir le pistolet, l'escrime réchauffe.

—Ce n'est point seulement cela, mais, sur ce gris mat du ciel, au milieu des arbres dépouillés, vous allez vous dessiner comme deux cibles !...

—Tant mieux ! nous viserons mieux.

—Vous voulez donc tuer le marquis ?

—Me prenez-vous pour un cannibale ? J'espère, au contraire, grâce à mon adresse, pouvoir ne le blesser que fort légèrement.

—A la bonne heure ! Vous êtes un galant homme, d. Maurange.

—Oui, certes, fit le second témoin qui jusqu'alors avait gardé le silence.

—J'y tâche, messieurs.

Un silence suivit cette conversation.

En ce moment, la voiture avait presque rejoint celle du marquis, laquelle, sans l'attendre davantage, se remit en marche vers Neuilly.

—M. d'Alviella prend les devants, fit Georges. Puis il se rebloittit dans le fond de la voiture en se calfeutrant dans la pelisse fourrée qu'il avait endossée avant de quitter son appartement. Le cigare aux lèvres, suivant distraitemment la marche de l'équipage de son adversaire, il oublia de Chambly et son compagnon et se mit à songer.

—Quelle peut être cette femme qui ne veut point la mort du marquis, et souhaite si ardemment que je le blesse ? dit-il. Quel sentiment bizarre est donc celui qui la fait agir ? A quel monde appartient-elle ? Sa distinction n'était point celle d'une grande dame, et pourtant elle traite les affaires en duchesse et se paie des fantaisies princières. Y aurait-il dans la vie de ce maudit Sanchez un autre secret que celui qu'a révélé cet affreux nègre ? Je m'y perds. N'importe, mon avenir est là, je le sens. Elle est belle, cette femme, presque autant que Clotilde. Elle doit posséder, si j'en juge par notre marché, une immense fortune. Puis, quels regards, quelle voix douce et impérieuse à la fois ! C'est un véritable serpent qui fascine et qui charme, j'ai hâte de la revoir. L'aimerais-je déjà ! Il me semble que je m'enflamme bien vite. Non. Le romanesque que tout homme intelligent possède en lui m'entraîne, voilà tout. L'aimerais-je un jour ? Pas davantage. Bizarre chose que notre nature ! Depuis que ce marquis, que le ciel confonde, a surgi entre Clotilde et moi, c'est vraiment de l'amour que j'éprouve pour elle. Obstacles, vous faites plus aimer que les philtres les plus puissants. Oh ! ce Sanchez, je crois vraiment que je le hais. Qu'il rende grâce au ciel de l'intervention de cette inconnue qui m'a fait jurer de ne point le tuer. Comme elle a bien fait, du reste ! La mort de d'Alviella était le plus sûr moyen de me faire échouer dans le voyage que j'ai entrepris vers le Pactole.

On voit, d'après ce monologue, que Georges était parfaitement calme. Le courage ne lui manquait pas du reste ; puis il traversait un de ces jours de lucidité dans lesquels les plus graves événements n'ont point de prise sur le moral. De Chambly interrompit sa rêverie.

—Les chevaux du marquis s'arrêtent, fit-il.

—Arrêtons-nous aussi, alors.

Le marquis, Durouget et d'Artheville descendaient de voiture en ce moment. Un quatrième personnage les suivait. C'était Gomez qui, comme il se l'était promis, n'avait pas voulu quitter son maître. En quittant l'hôtel avec ses témoins, d'Alviella l'avait trouvé sur son passage.

—Laissez-moi vous accompagner, monsieur le marquis, lui avait dit l'intendant.

—Inutile, Gomez.

—Je vous en supplie !

—C'est un vieux serviteur, messieurs, avait dit Sanchez, permettez-vous qu'il nous accompagne ?

—Certainement.

Et Gomez avait pris la quatrième place dans la voiture de son maître. Sanchez et Durouget en occupaient le fond. Pendant que d'Artheville, charmé par l'air martial du vieux Brésilien, échangeait quelques mots avec lui, le marquis se pencha vers Durouget et lui dit :

—Je vous remercie encore une fois d'avoir bien voulu me servir de témoin, monsieur Durouget ; mais il me reste une dernière prière à vous adresser.

—Parlez, marquis.

—C'est de me promettre de garder le plus profond secret sur ma rencontre avec M. de Maurange.

—Je m'y engage.

—Surtout chez M. Schunberg

—Partout, c'est convenu.

—Merci, car je désire ardemment que la marquise d'Alviella, ma mère, ne se doute de rien.

—Vous pouvez compter sur ma parole.

Sanchez lui serra la main avec effusion.

Les chevaux attelés à sa voiture étaient excellents : aussi arrivèrent-ils à l'Arc de l'Etoile quelques instants avant l'heure indiquée.

—M. de Maurange est il là ? demanda Sanchez.

—Pas encore, répondit d'Artheville après avoir jeté par la portière un regard aux alentours.

—Je ne vois rien, fit Gomez.

—Attendons, ces messieurs ne peuvent tarder.

Sauf les quelques mots échangés entre l'intendant et d'Artheville, ainsi que le petit dialogue que nous avons relaté, pas une parole n'avait été échangée entre les quatre personnages.

—Comme ils tardent, fit-il au bout de quelques minutes.

—Du calme, monsieur le marquis, du calme, je vous en conjure.

—J'en aurai, Gomez.

—Ah ! les voici, fit d'Artheville qui venait de reprendre son observatoire.

—Continuons, alors.

La voiture se remit en marche.

En face de la porte Maillot, Durouget donna l'ordre au cocher d'arrêter. Ils descendirent ; de Maurange et ses témoins en firent autant de leur côté, et tous s'engagèrent dans une des grandes allées du bois. A deux cents pas environ de l'entrée, un coupé était arrêté. Un homme jeune, vêtu de noir et cravaté de blanc, en descendit.

—Ah ! voilà le docteur ! fit d'Artheville en tendant la main au nouveau venu.

—Comment, vous avez songé ?... A quoi bon déranger monsieur ?

—Un médecin, mon cher marquis, est indispensable dans un pareil cas. M. Sylvain, ajouta-t-il en désignant l'homme de l'art au marquis d'Alviella.

Le docteur et Sanchez se saluèrent.

—Nous allons prendre les dernières dispositions, reprit d'Artheville, venez, Durouget.

Ils revinrent tous deux sur leurs pas, allant à la rencontre de M. de Chambly et du second témoin de Georges, qui venaient d'imiter leur exemple en laissant seul ce dernier.

—Chien de froid ! fit Gaston en pressant le pas.

—C'est à se fendre le crâne rien qu'en tombant sur un morceau de beurre, fit Durouget en rien, mais voyez donc de Chambly : son nez est coquelicot.

—Nez de priseur transi !

—Lanterne de bureau de tabac, voulez-vous dire ?

—Voyons, Durouget, soyons graves.

—Je le suis, cher ami ; seulement, je le suis gaiement.

Ah ! le bon nez ! que de gens voudraient l'avoir à leur boutonnière !

—Incorrigible !

Les quatre témoins se rejoignirent.

—M. d'Alviella est-il toujours dans les mêmes dispositions ? demanda de Chambly.

—Les mêmes... Et M. de Maurange ?

—Aussi ; il ne nous reste donc plus qu'à choisir un endroit propice.

—Si vous voulez bien me suivre, dit Gaston, je sais à cent pas d'ici une clairière qui semble faite exprès pour les rencontres.

—Volontiers ; nous allons prévenir M. de Maurange.

Ils se divisèrent de nouveau et ne tardèrent point à s'engager tous les sept à la suite de d'Artheville dans une petite allée.

—C'est ici, fit ce dernier au bout de quelques minutes de marche.

—Très bien ! ce lieu semble prédestiné.

L'endroit répondait admirablement, en effet, aux exigences de la situation. C'était un chemin assez large, dont une coupe récente avait abattu les arbres des bords : de cette façon aucun point ne pouvait servir de guide à l'œil des combattants.

—Voici les armes de M. d'Alviella, fit Durouget, en prenant la boîte de Gomez, nous déclarons formellement, M. d'Artheville et moi, que le marquis les a vues il y a une heure pour la première fois, et qu'il ne s'en est jamais servi.

—Voici celles de M. de Maurange, répliqua de Chambly, et Monsieur et moi faisons la même déclaration, en ce qui les concerne.

—Tirons au sort. Voulez-vous jeter une pièce de monnaie en l'air ?

—Voici.

—Pile !

—C'est face.

—Nous nous servirons donc des armes de M. de Maurange.

—Parfaitement.

—Comptez les pas, de Chambly.

—Volontiers... je suis gelé.

—Nous allons charger les armes.

Pendant ce temps, Gomez était près de son maître.

—Du calme, du sang-froid, répétait-il.

—Sois donc tranquille !

—Avez-vous la main bonne ?

—Tâte.

—Oui, c'est bien ; le pouls n'est point agité.

—Oh ! je le tuerais, Gomez ! J'en suis sûr.

Plus calme que Sanchez, de Maurange fouettait distraitemment de sa badine un petit arbuste rabougré.

—“ Plus la blessure sera grave et plus je serai satisfaite ” m'a dit cette énigme aux cheveux noirs. Eh bien ! je vais lui casser un bras, aussi vrai que je brise cet arbrisseau, conclut-il.”

—Etes-vous prêt ? lui demanda de Chambly.

—Parfaitement, répondit Georges en se débarrassant de sa pelisse.

Sanchez ôta son paletot. Complètement vêtus de noir, boutonnés jusqu'au menton, sans linge apparent, ils ne laissaient apercevoir aucun point blanc dans leur costume. Arrivé à l'endroit marqué, de Chambly remit à Georges son pistolet.

—Prenez garde, il est armé. Vous tirerez ensemble au troisième coup. C'est d'Artheville qui donnera le signal.

—Bien. Ah ! encore un mot, de Chambly. Vous rappelez-vous bien mes recommandations au sujet du pli que je vous ai remis ? Si j'étais gravement blessé ou seulement évanoui...

—J'ouvrirais, et je ferais parvenir ce que contient l'enveloppe immédiatement à son adresse.

—Et si j'étais tué ?

—Je brûlerais sans lire.

—C'est bien cela. Merci encore.

Sanchez avait gagné sa place.

Les témoins se mirent à l'écart.

—Etes-vous prêts, messieurs ? demanda Gaston.

—Oui, fit Georges d'une voix sonore.

Quant au marquis, il ne répondit que par un signe affirmatif. Son arme était encore levée, mais il visait déjà.

—Feu ! une... deux... trois..., fit Gaston en frappant dans ses mains.

Un seul coup de feu se fit entendre.

—Ah ! fit de Maurange, et il s'affaissa dans les bras de ses témoins qui étaient accourus vers lui en le voyant chanceler.

La balle du marquis l'avait atteint en pleine poitrine

—Comment n'a-t-il pas tiré ? s'écria Gaston d'Artheville en s'approchant, toutes ses sympathies étant désormais pour Georges.

On ramassa le pistolet que le prisonnier avait laissé échapper de la main. Le chien en était abattu, mais la cheminée était intacte. La capsule, mal assujettie par les doigts transis de Chambly, était tombée pendant qu'il causait avec de Maurange.

—Que t'avais-je dit ? fit le marquis à Gomez avec un pâle sourire.

Sylvain, accroupi sur le blessé l'examinait attentivement.

—Eh bien ! docteur ? demanda Durouget.

—C'est grave, mais on peut le sauver.

Gaston se précipita vers Sanchez.

—Rassurez-vous, mon cher marquis ; la blessure de M. de Maurange n'est peut-être pas mortelle.

Un imperceptible froncement de sourcils accueillit cette nouvelle, et Sanchez, fuisant un suprême effort pour se contenir, répondit :

—Veuillez dire, je vous prie, à M. de Maurange que je lui fais mes excuses.

En ce moment, une ombre passa à quelque distance au milieu des arbres dénudés. C'était celle d'une femme cachée à quelque distance, et qui, sans être remarquée, avait assisté au combat.

—Ah ! c'est l'autre, s'était-elle écriée en voyant tomber de Maurange. N'importe. Marquis Sanchez, l'enfer te protège, mais, sur l'éternité de celui qui n'est plus, je jure que rien, sinon la mort, ne peut te soustraire à ma haine. Et maintenant, heureux amant, va, va épouser Clotilde.

LA MAISON DE NEUILLY

En tombant, de Maurange s'était évanoui. Sylvain, avec une rare habileté de praticien, venait de poser un appareil provisoire sur la blessure. On songea à transporter Georges chez lui.

—Il est impossible que ce transport ait lieu dans une voiture, fit Sylvain. Tant que la balle n'aura point été extraite, je crains une hémorrhagie interne que le moindre mouvement pourrait déterminer.

—Que faire ? demanda de Chambly en grelottant. —Que l'un de vous retourne à Paris au plus vite ; je vais lui donner un mot pour l'hôpital, afin qu'on nous envoie immédiatement un brancard couvert, répondit Sylvain.

—Je veux bien y aller, fit d'Artheville ; mais la nuit vient... Et, d'ici-là, que ferez-vous ?

—En effet, ce duel a eu lieu bien tard. Nous ne pouvons pourtant pas laisser le blessé ici ?

Une voix de femme se fit alors entendre.

—Pardon, messieurs.

Tous les assistants se retournèrent. Celle qui venait de parler était l'inconnue qui avait acheté la vie du marquis, le matin même, à Georges.

—J'ai entendu tout à l'heure un coup de feu, messieurs, dit-elle. Je devine ce qui s'est passé, ainsi que votre terrible embarras. Voulez-vous me permettre d'offrir à votre ami l'hospitalité dans ma maison de campagne. Elle est située près d'ici.

La proposition était bizarre. Celle qui la faisait était jeune et belle. Durouget ne put s'empêcher de sourire, malgré la gravité de la circonstance. De Chambly avait trop froid pour comprendre. Le docteur seul resta calme et ne s'étonna point. Il ne songeait qu'au blessé. La jeune femme attendait. Sylvain jeta sur elle un coup d'œil profond. Les quatre témoins interrogèrent du regard le médecin.

—J'accepte, dit-il. Allons, messieurs, nous allons tâcher de faire nous-même un brancard à M. de Maurange.

—Inutile, messieurs, fit l'inconnue.

Alors, de la main gauche, elle prit un petit sifflet d'or suspendu sous son châle, à sa ceinture et, l'ayant approché de ses lèvres, fit retentir le bois d'un son clair et aigu. À cet appel, un nouveau personnage ne tarda pas à paraître. C'était un vieillard au teint bruni, grand et maigre, à l'œil vif et perçant. Une sorte de parchemin noirâtre semblait recouvrir ses joues aux pommettes saillantes, et une longue barbe blanche entourait ses lèvres minces, sous un nez droit et effilé.

Il représentait d'une façon complète, dans sa sénilité, le type malabre pur.

La prunelle était noire, ses dents longues et bien rangées. Un long vêtement sombre, plutôt robe qu'habit, le couvrait de la tête aux pieds, et il avait pour coiffure une sorte de bonnet de fourrure en forme de cône qui achevait de donner à sa physionomie un cachet saisissant. Ce bonnet était noir. De longs cheveux blancs s'en échappaient. Seuls, les sourcils de ce mystérieux individu n'avaient rien perdu de leur teinte d'ébène. Il s'avança lentement vers la jeune femme.

—Fais approcher le palanquin, Schiba, lui dit-elle. À cet ordre, l'étrange vieillard prit à son tour un sifflet d'argent caché sous sa robe et en donna un coup perçant, d'un son différent de celui qu'avait rendu le sifflet d'or de sa maîtresse.

Quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles tous les assistants attendirent en silence, puis la neige cria sous plusieurs pas hâtés ; et au bout d'un instant quatre hommes, portant un palanquin, rejoignirent le groupe formé par le blessé, les témoins, l'inconnue et Schiba. Ces hommes, jeunes et forts, vêtus d'une façon presque analogue à celle dont l'était le vieil Indien, semblaient appartenir, par la manière habile dont ils maniaient le palanquin, à la classe nombreuse des bahis, réputés dans l'Inde pour leur vigueur, la rapidité de leur course et la régularité de leurs pas. L'étonnement des amis de Georges était à son comble. Un tel équipage dans un coin du Bois de Boulogne, surpassait leur imagination. La stupeur leur fermait la bouche. Le palanquin fut posé à terre. L'inconnue adressa à Schiba une phrase indienne. Le vieillard fit un signe. Les quatre hommes s'approchèrent du blessé. Sylvain, toujours accroupi sur Georges, se leva brusquement pour les arrêter.

—Ne craignez rien, docteur, fit alors l'inconnue ; ils sont très droites.

L'aimable sourire qui accompagnait cette phrase dissipa toutes les hésitations du médecin. Il fit place aux porteurs, et, en effet, ceux-ci posèrent de Maurange sur le palanquin avec une délicatesse capable de défier celle des plus habiles infirmiers.

—Partons, messieurs, fit alors l'inconnue.

On se mit en route. Schiba marchait devant, puis venait le palanquin porté par les bahis. Les quatre témoins le suivirent, et, pendant un instant, il ne resta plus à la place où venait de se passer cette scène que le docteur et l'inconnue. Sylvain, qui se trouvait à droite, lui offrit le bras gauche. Elle passa de l'autre côté et prit son bras droit. Durouget et d'Artheville causaient en marchant.

—Voilà une singulière aventure, fit Gaston.

—Singulière, en effet, fit d'Artheville en enveloppant la jeune femme d'un long regard admirateur.

—Ce diable de Georges a des princesses indiennes dans sa manche, continua Durouget.

—Vous ne vous y connaissez pas, Durouget : cette femme n'est pas plus Indienne que nous. Ses valets le sont, mais elle ne l'est pas : c'est plutôt une Américaine. Je me connais en types.

—Vous croyez.

—J'en suis sûr.

—Qu'en pensez-vous, de Chambly ?

—Mon ami, je vous dirai mon opinion au premier calorifère que nous rencontrerons... Brrrou...

—Pauvre ami ! il frapperait une carafe rien qu'en la regardant ! s'écria le caissier principal de la maison Isaac Schunberg et Compagnie.

La conversation était plus sérieuse entre Sylvain et la jeune femme.

—Que pensez-vous de cette blessure, docteur ? disait-elle.

—Je ne puis préciser encore, madame : tout dépend de l'opération que je vais tenter, dès que nous serons arrivés.

La caravane improvisée atteignit l'endroit où s'étaient arrêtées les voitures. D'Artheville prit Sylvain à part.

—Vous ne quittez pas le blessé ?...

—Non, certes.

—Voulez-vous que l'un de nous vous accompagne ?

—Non. J'irai au cercle ce soir vous donner de nouvelles.

Gaston n'osa insister.

—A ce soir alors. Dites donc, cette jeune femme ne vous intrigue-t-elle pas vivement ?

—Je l'avoue, mais elle me sert encore davantage : si je salue M. de Maurange, c'est à elle surtout qu'il devra la vie. A tantôt !

Schiba, toujours suivi des bahis, s'engagea dans une allée latérale ; puis il les fit arrêter et revint vers l'inconnue. Les quatre témoins firent une halte de quelques secondes.

—Adieu, leur fit Sylvain ; prenez ma voiture, j'en trouverai une à Neuilly.

—La mienne vous reconduira, Monsieur, lui dit la jeune femme.

Les témoins saluèrent.

—Adieu, messieurs, ajouta-t-elle.

—*Sahib salamut* (Que Dieu soit avec vous) fit Schiba en indien.

Puis, lorsque Duronget, d'Artheville, de Chambly et l'autre témoin de Maurange se furent éloignés pour remonter en voiture :

—Marchons, fit l'inconnue à Schiba, en reprenant le bras du docteur.

Les bahis, sur un signe du vicillard, reprirent leur marche lente et cadencée, si régulière que le blessé ne devait ressentir aucune commotion. Il faisait presque nuit noire.

—Allons-nous loin, Madame ? demanda Sylvain.

— Dans un quart d'heure nous serons arrivés.

Un troisième coup de sifflet se fit entendre quelques instants après.

—Quel est ce bruit ? demanda Sylvain.

—C'est Schiba qui prévient mes gens de notre retour. Quelque occupé du sort du blessé qu'il fût, le docteur commençait à s'étonner.

L'inconnu le devina.

—La façon dont je suis obéie vous intrigue et vous surprend sans doute, Monsieur, lui dit-elle. Rien n'est plus simple. Je suis fort riche, j'ai habité l'Inde pendant plusieurs années : tous ceux que vous voyez, même Schiba, ont des esclaves, et ce qui vous paraît singulier à Calcutta ou à Balassor serait fort ordinaire. Et, tenez, l'ordre de Schiba a été compris : voilà qu'on vient à notre rencontre.

Sylvain jeta un regard vers l'horizon. Le bois s'illumina. Plusieurs ombres portant des torches de résine allumées s'avancèrent vers le palanquin. La lueur des torches sur la neige produisait un effet fantastique, que rapprochaient les maigres silhouettes des arbres dépouillés se détachant sur le bleu foncé d'un ciel d'hiver. Quelques instants après, les porteurs de torches rejoignirent le palanquin, et le restant de la route s'éleva à la hauteur de cet éclairage ambulante. Arrivé à la sortie du bois sur la grande route qui borde l'une des rives de la Seine, Schiba, suivi de ses hommes, prit un petit sentier vers la gauche et s'engagea, en franchissant une grille enroulée, dans un vaste jardin blanchi par la neige, au milieu duquel se dessinait une maison d'une rare élégance. Tout ce que le confort le plus raffiné peut réunir de beau, de riche et de charmant, était contenu dans cette petite habitation.

De Maurange avait repris ses sens, mais, tout étourdi encore, ce ne fut que lorsqu'on le déposa sur le lit d'une élégante chambre à coucher du rez-de-chaussée, qu'il chercha à comprendre ce qui lui arrivait.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Schiba.

—*Chop* (Pas un mot) ! répondit l'Indien.

—Mais où suis-je ? Quels sont ces hommes ?

—Des sauveurs ! répondit Sylvain en s'approchant.

—Ah ! vous voilà, docteur ! Je suis blessé, n'est-ce pas ? . . . Et le marquis ?

—Il n'a rien, dit à son tour l'inconnue en s'approchant. Vous avez tenu votre parole.

—Vous ? fit Georges stupéfait.

—Silence, ne parlez pas. la moindre émotion peut vous être fatale. Allons, docteur, faites votre devoir. Schiba et mes gens vous aideront.

Cette phrase rappela Sylvain à la réalité. Voyant que l'inconnue et de Maurange se connaissaient, il était resté, malgré lui, dans la série des suppositions sans fin. Néanmoins, il défit sa trousse et opéra le blessé. En un instant, la balle fut extraite. Schiba tenait un flacon sous les narines de Georges. L'opération devait être douloureuse ; la balle déchirant les chairs avait pénétré dans des parties d'une sensibilité extrême. Lorsque tout fut terminé et qu'un nouvel appareil fut posé :

—Ah ! vous avez du courage, Monsieur de Maurange ! dit Sylvain avec conviction.

—Je n'ai rien senti, répondit Georges.

Sylvain jeta un regard interrogateur à Schiba, qui se contenta d'y répondre par un fin sourire en remettant son flacon dans sa poche.

—Docteur, fit alors Georges, guérirai-je ?

—Si vous ne bougez pas, j'en réponds.

—Et dans combien de temps pourrai-je être sur pied ?

—Dans trois semaines. Seulement, ne parlez pas : le moindre effort peut vous être fatal.

—Encore une question, la dernière. . . .

—Dites.

—Où est de Chambly ?

—Il est retourné à Paris avec les témoins de votre adversaire.

—Merci docteur.

—Elle aura mon billet ce soir, pensa-t-il. Ah ! monsieur d'Alviella, vous n'êtes point encore le gendre de M. Schunberg !

L'inconnue adressa quelques mots en indien à Schiba, puis s'approchant du lit :

—Vous êtes ici chez vous, fit-elle à Georges ; commandez, Schiba vous comprendra et vous obéira à l'instant. Soyez calme. Demain, je vous apprendrai comment vous êtes ici. Adieu. Vous, docteur, veuillez prendre la peine de passer dans mon hodoir ; j'ai quelques mots à vous dire pendant qu'on attèlera pour vous conduire à Paris.

—A vos ordres, madame !

Sylvain et l'inconnue passèrent dans la salle voisine. Le mot hodoir que venait de prononcer la jeune femme était vraiment le seul qui convient à cette pièce. Un vaste divan, recouvert de cachemire, en garnissait le bas des murailles, entièrement cachées par de riches tentures de même étoffe. Des jardinières remplies de plantes rares enbaumaient l'atmosphère douce qui y régnait. L'éclosion des fleurs, mises dans des vases de Chine d'un prix inestimable, avait dû coûter des soins inouis, à cette époque de l'année.

—Asseyons-nous et causons, fit l'inconnue en montrant du doigt le divan circulaire à Sylvain.

Il obéit.

L'inconnue prit un fauteuil bas et se mit en face de lui, tournant le dos à la lumière. De cette façon, elle voyait parfaitement le visage du médecin, et Sylvain ne pouvait apercevoir celui de la jeune femme que d'une façon vague.

—Je connais M. de Maurange depuis longtemps, reprit-elle, et vous avez dû remarquer que nous ne sommes point étrangers l'un à l'autre.

—Je m'en suis aperçu en effet, madame.

—C'est un ami pour moi, rien de plus.

—Oh ! Madame !

—Je comprends, docteur ; vous ne me questionnez pas, voulez-vous dire ; néanmoins, laissez-moi vous répondre. Je savais ce duel et pressentais son dénoûment. Maintenant ce qui m'importe, c'est que tout le monde ignore la présence de M. de Maurange chez moi. Mais d'abord, monsieur, connaissez-vous la cause de cette rencontre ?

—Oui, madame : une querelle de jeu.

—Vous ne la connaissez pas ?

—C'est du moins ce que m'ont dit MM. d'Artheville et Durouget, témoins du marquis d'Alviella.

—Ces messieurs le croyaient, mais ils se sont trompés. La querelle de jeu dont on vous a parlé n'a été qu'un prétexte ; la cause, c'est une femme.

—Une femme ! répéta Sylvain.

—Une jeune fille qu'aîment M. de Maurange et le marquis. Je vais vous la nommer : une entière confiance engagera plus votre discrétion. Cette jeune fille est mademoiselle Schunberg.

—La fille du riche banquier ?

—Elle-même. Je suis veuve, libre, jeune encore ; on me dit belle. Si elle apprenait que j'ai accueilli chez moi M. Georges, des soupçons injustes pourraient le perdre à jamais dans son esprit : voilà pourquoi je vous prie de dire à vos amis que, l'opération faite, vous avez pu transporter M. de Maurange chez lui, et qu'il y est. Puis-je compter sur vous ?

—Oui, madame ; je saisis la pensée délicate qui vous guide, et vous prouverai que je l'apprécie en m'y associant.

—Fort bien.

Un des bahis entra au son d'un timbre sur le bouton duquel l'inconnue posa le doigt. Il répondit, par un signe affirmatif, à la question que sa maîtresse lui adressa en indien.

—La voiture vous attend, fit-elle alors à Sylvain, et je ne veux pas abuser de votre temps précieux, docteur.

—Merci, madame. Je reviendrai demain voir le blessé.

—Bien, docteur ; mais il est bien convenu que pour tout le monde il est chez lui ?

—Bien convenu, madame.

—Alors, à demain, docteur.

—À demain, madame.

Sylvain s'inclina et sortit. Il trouva dans la cour un excellent coupé, qui partit au grand trot dès qu'il y fut installé. Restée seule, l'inconnue fit retentir trois fois le timbre d'argent ciselé posé sur la table de marbre. Schiba parut.

—D'où viens-tu ? lui demanda en indien la jeune femme en s'étonnant de le voir entrer par la porte opposée à celle qui communiquait avec la chambre du blessé.

—Le sahib m'a renvoyé ; il a voulu rester seul pour dormir.

—Et que penses-tu de sa blessure, toi ?

—Je crois que si Viehnou m'aide, dans huit jours il sera guéri, maîtresse.

—C'est bien, j'y compte.

N. B.—La deuxième et dernière partie de cet ouvrage a pour titre : — LA RAGE, et paraîtra vers le 15 de ce mois.

Tous les numéros de *La Bibliothèque Française* sont expédiés *franco*, par la poste, à réception du prix en argent ou en timbres-poste. Prix du numéro : 10 cents.

